



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



ANDRÉ
THEURIET

*Reine
des Bois*

Fig. 2,525 f. 1046

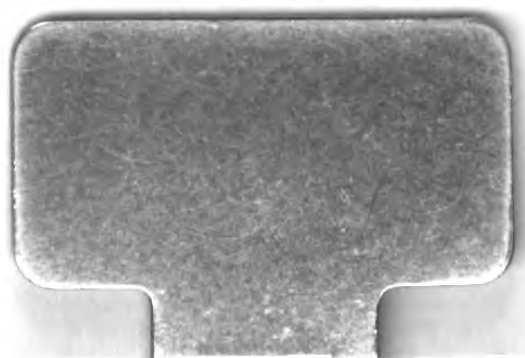
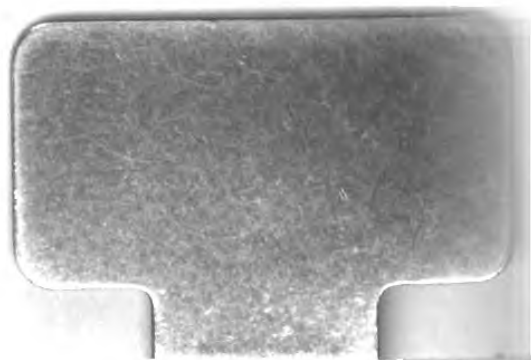




Fig. 27525 f. 10.



Reine des Bois



Reine des Bois

DU MÊME AUTEUR
DANS LA « COLLECTION NELSON »

LA CHANOINESSE 1 vol.

N

N

Reine des Bois

Par

André Theuriet

de l'Académie française



Paris

Nelson, Éditeurs

25, rue Denfert-Rochereau

Londres, Édimbourg et New-York

1937

N

N

ANDRÉ THEURIET
1833-1907

Première édition de « Reine des Bois » :
1890.



AU MAÎTRE STATUAIRE

JULES DALOU

HOMMAGE D'ADMIRATION ET D'AFFECTUEUSE
GRATITUDE

A. TH.





REINE DES BOIS

I

VERS la mi-octobre, à l'époque où l'on commence à ramasser la faine, M. Eustache Destourbet, juge de paix d'Auberive, accompagné de son greffier Étienne Seurrot, quittait après déjeuner sa maison de l'Abbatiale, pour se rendre au château de Vivey où il devait procéder à une levée de scellés.

En ce temps-là, — 1857, — le canton d'Auberive, qui étend ses masses forestières ainsi qu'un épais mur mitoyen entre le plateau de Langres et l'ancien Châtillonnais, ne possédait qu'une seule voie de grande communication : celle de Langres à Barsur-Aube. La route vicinale d'Auberive à Vivey n'existait pas encore, et pour gagner cette dernière commune il fallait suivre à travers la forêt un chemin de vidange aux ornières herbeuses, qui gravit la colline de Charbonnière et d'où l'on découvre peu à peu l'enchevêtrement de gorges étroites et de hauteurs boisées, qui caractérise la physionomie de ce pays de montagne. De tous côtés, des horizons de

bois mamelonnés ; — çà et là, des arbres de haute futaie, dominant le taillis et profilant sur le ciel leur silhouette aiguë ou arrondie ; — dans le fond, des combes rocheuses où des ruisseaux courent parmi les ronciers ; — de loin en loin, comme des îlots quasi submergés par cette mer de feuillage, des pâtis d'un vert tendre semés de genévriers à la verdure presque noire, ou bien des champs de seigle poussant péniblement dans un sol pierreux ; — un ensemble à la fois sauvage et intime, austère et plein de fraîcheur.

Le juge Destourbet, doué de jarrets secs et vigoureux, gravissait allégrement le chemin montant et raide. Toujours en avant, sous la verdure encore jeune des chênes, on voyait sa maigre et svelte personne, vêtue d'une redingote brune, cravatée de noire et coiffée d'un chapeau haut de forme que le juge, très correct, croyait devoir arborer lorsqu'il était dans l'exercice de ses fonctions. Le greffier Seurrot, plus mûr et plus obèse, le ventre rebondi et le dos un peu voûté, traînait la jambe à l'arrière, suant et soufflant pour rattraper le juge qui, pris de compassion, s'arrêtait de temps à autre afin d'attendre son subordonné.

— J'espère, dit M. Destourbet, après une pause qui permit enfin au greffier de cheminer côte à côte avec lui sur le plateau, j'espère que nous trouverons là-bas maître Arbillot, car nous avons besoin de

son ministère pour récoler et coter les papiers du défunt.

— Oui, monsieur le juge de paix, affirma Seurrot, le notaire nous rejoindra au château ; il est allé à Praslay s'informer près de son confrère si M. de Buxières n'aurait point par hasard déposé son testament en son étude... A mon humble avis, c'est douteux, car le défunt avait grande confiance en maître Arbillot, et il me semblerait singulier qu'il eût choisi un notaire rival pour lui confier ses dispositions testamentaires.

— Enfin, observa le juge de paix, quand les scellés seront levés, peut-être découvrirons-nous un testament olographe dans quelque coin de tiroir ?

— C'est à souhaiter, monsieur, répliqua Seurrot ; je le désire de tout mon cœur pour Claudet Séjournant qui est, quoique enfant de la main gauche, un brave garçon, un joyeux compagnon...

— Et un merveilleux tireur, acheva le juge, je le reconnais... Mais le *grand Chasserot*, comme on l'appelle ici, eût-il encore cent autres qualités, ne se trouvera pas moins à *quia* si, par malheur, M. de Buxières est décédé *intestat*... Aux yeux de la loi, vous ne l'ignorez pas, l'enfant naturel non reconnu est considéré comme un étranger.

— M. de Buxières traitait Claudet comme son fils, et ne cachait à personne qu'il était né de ses œuvres.

— Possible... mais si la loi tenait compte de tous les bâtards non reconnus, elle aurait fort à faire... surtout dans le cas du *de cuius*. Oudart de Buxières était un enragé coureur et on prétend qu'il a semé plus d'un enfant sous les hêtres de la forêt de Vivey.

— Hé ! hé ! acquiesça le greffier avec un rire silencieux qui découvrit sa mâchoire édentée, il y a du vrai là-dedans... Le défunt avait le diable dans la botte. Il ne pouvait voir ni un chevreuil ni une jolie fille sous bois sans leur donner la chasse... Ah ! oui, il en a fait des tours... plus que de miracles, allez !... Mais n'importe, Claudet était son préféré et M. de Buxières m'a déclaré vingt fois qu'il l'instituerait son héritier... Aussi ça m'étonnerait fort si nous ne trouvions pas un testament.

— Seurrot, mon ami, répondit flegmatiquement le juge, vous avez trop d'expérience pour ne pas savoir que nos campagnards ne craignent rien tant que de faire acte de dernière volonté. Pour eux, rédiger un testament, c'est mettre déjà un pied dans la tombe. Ils n'appellent qu'à la dernière extrémité le curé et le notaire, et souvent ils les appellent trop tard... Or, sous ce rapport, le défunt était paysan dans l'âme, et j'ai bien peur qu'il n'ait pas mis son projet à exécution.

— Ce serait dommage, car le château, les terres et toute la fortune iraient à un héritier auquel M. Oudart ne pensait guère... à un Buxières de

la branche cadette qu'il n'avait jamais vu, étant brouillé avec cette famille.

— Un cousin, je crois ? reprit le juge.

— Oui, un M. Julien de Buxières, qui est employé du gouvernement à Nancy.

— En somme, et jusqu'à plus ample informé, c'est pour nous le seul héritier légitime... A-t-il été prévenu ?

— Oui, monsieur... Il a même envoyé sa procuration au clerc de maître Arbillot.

— Tant mieux, dit M. Destourbet, de cette façon nous pourrons procéder régulièrement et sans retard...

Tout en causant, ils avaient traversé la forêt et débouchaient sur le versant qui domine Vivey. De la lisière où ils se trouvaient, on apercevait parmi les trembles à demi effeuillés la gorge sinueuse et profondément encaissée où serpente l'Aubette, et à l'extrémité de laquelle le village s'adosse à une brusque muraille de rochers à pic. En aval, comme une sentinelle avancée, un moulin barrait le vallon étroit de ses bâtiments gris et trapus ; puis deux minces bandes de prés s'étiraient de chaque côté du ruisseau jusqu'aux vergers, à la suite desquels le logis des Buxières se montrait derrière un verdoyant massif de vieux frênes hauts et touffus. Ce magnifique bouquet d'arbres et une grille monumentale en fer forgé justifiaient seuls le nom de

« château » donné à une bâtisse fort bourgeoise, dont le corps de logis, nu et blanchi à la chaux, était flanqué de deux tourelles en éteignoir, ressemblant à de vulgaires pigeonniers.

Ce château, ou plutôt cette gentilhommière, appartenait aux Oudart de Buxières depuis plus de deux siècles. Avant la Révolution, Christophe de Buxières, grand-père du dernier propriétaire, possédait une bonne partie de la forêt de Vivey, sans compter plusieurs forges établies sur l'Aube et l'Aubette. Il avait eu trois enfants : une fille entrée en religion, un fils aîné, Claude-Antoine, auquel il avait laissé toute sa fortune, et enfin un fils cadet, Julien-Abdon, officier au régiment de Rohan-Soubise, avec lequel il s'était brouillé. Après avoir émigré et servi à l'armée de Condé, le Buxières de la branche cadette était rentré en France, à la Restauration ; il avait pris femme, et le gouvernement de Louis XVIII l'avait nommé receveur particulier dans une petite ville du Midi. Mais, depuis son retour, il n'avait renoué aucune relation avec son aîné qu'il accusait de l'avoir injustement dépouillé. Celui-ci s'était marié de son côté à une Rochetaillée, dont il n'avait eu qu'un fils : Claude Oudart de Buxières, dont le décès récent motivait la visite du juge et du greffier d'Auberive.

Claude de Buxières était resté à Vivey toute sa vie. En même temps qu'une constitution robuste et

une santé florissante, il avait hérité de son père et de son grand-père l'amour du terroir natal, la passion de la chasse et aussi l'horreur de la contrainte et du décorum qu'imposent les exigences mondaines. Enfant gâté, élevé par une mère faible et un précepteur sans autorité qui n'avait réussi à lui inculquer qu'une instruction fort élémentaire, il avait de fort bonne heure pris son plaisir pour unique règle de conduite. Vivant côte à côte avec des paysans et des braconniers, il était devenu lui-même un franc campagnard, portant la blouse, soupant au cabaret et parlant le patois de la *montagne* plus volontiers que le français. La mort prématurée de son père, tué dans une battue par un chasseur maladroit, l'avait complètement émancipé à vingt ans. A partir de cette époque, il avait mené librement la vie telle qu'il la comprenait : vie en plein air, sans entraves d'aucune sorte et passablement débraillée. Rien n'était exagéré dans les histoires qu'on débitait sur son compte. Fouetté par la chaleur du sang héréditaire, il ne pouvait voir une jupe sans en être affolé, et, comme il était beau garçon, d'humeur hardie et joviale, comme il avait la main généreuse, il rencontrait peu de cruelles. Femme mariée, fille ou veuve, toute paysanne un peu jolie et bien tournée avait eu à se défendre contre ses entreprises et plus d'une s'était fort mal défendue. On ne mentait pas lorsqu'on prétendait

qu'il avait semé le pays de petits Buxières du côté gauche. Il ne se montrait pas difficile, du reste : ramasseuses de fraises, bergères, bûcheronnes, journalières, toutes étaient pour lui une chère également appétissante ; il ne leur demandait que de la jeunesse, de la fraîcheur et de la bonne volonté.

Le mariage seul eût pu le refréner ; mais, outre que sa réputation de sauvage chasseur et de fieffé mauvais sujet éloignait naturellement les filles de la noblesse ou de la bourgeoisie langroise, il redoutait plus que tout au monde la monotone régularité de la vie conjugale. Il ne se souciait pas de s'astreindre à un menu toujours le même, — préférant, disait-il, manger sa viande tantôt rôtie, tantôt bouillie ou grillée, selon son humeur et son appétit. Pourtant, environ le temps où Claude de Buxières atteignait sa trente-sixième année, on remarqua qu'il devenait plus rassis et prenait des habitudes plus sédentaires. La chasse restait toujours son passe-temps favori, mais il courait moins le guilledou, découchait rarement et paraissait demeurer avec plus de plaisir au logis. Les uns mirent ce changement sur le compte de la maturité qui approchait ; d'autres, plus perspicaces, constatèrent que l'assagissement de Claude coïncidait avec l'entrée au château d'une nouvelle servante.

Cette fille, originaire d'Aprey et nommée Manette Séjournant, n'était point à proprement parler une

beauté, mais elle avait de magnifiques cheveux blonds, des yeux gris très câlins, et une musique embobelineuse dans la voix. Bien faite, souple comme une couleuvre, l'air décent et presque chaste, elle s'entendait à servir et à choyer son maître, l'habituaient insensiblement à préférer la cuisine du château à celle des cabarets d'alentour, puis finalement, après avoir su se faire apprécier et désirer, elle devenait la maîtresse d'Oudart de Buxières et réussissait à le fixer, en lui prouvant qu'en galanterie comme en cuisine, elle était supérieure de cent piques aux créatures qui lui offraient d'ordinaire le souper, le gîte... et le reste.

Les choses marchèrent si gaillardement qu'au bout de la première année Manette dut s'absenter pendant trois mois. Lorsqu'elle reparut au château, elle ramenait avec elle un poupon de six semaines qu'elle prétendait être le fils d'une sœur défunte et qui ressemblait à Claude d'une étrange façon. Personne, du reste, ne prit le change, d'autant que M. de Buxières, après boire, ne se gênait point pour se vanter de sa paternité. Il tint lui-même le marmot sur les fonts baptismaux ; plus tard il le fit élever par l'abbé Pernot, curé de Vivey, qui prépara Claudet à sa première communion, en même temps qu'il lui enseignait la lecture, l'écriture et les quatre règles. Dès que le fils de Manette eut quinze ans, Claude lui mit un fusil dans les mains et l'emmena

à la chasse. A l'école de M. de Buxières, Claudet fit honneur à son maître et devint bientôt un coureur de bois capable de rendre des points à tous les braconniers du canton. Il n'avait point son pareil pour dresser un chien ; il connaissait toutes les passées, remises et enceintes de la forêt, tombait sur le gibier avec le flair et la vélocité d'un oiseau de proie et ne manquait jamais son coup. Aussi les paysans l'avaient-il surnommé « le grand Chasserot », du nom qu'on donne chez nous à l'épervier. Avec cela il était beau garçon, alerte, bien râblé, brun de poil et de teint olivâtre comme tous les Buxières ; il avait le regard câlin de sa mère, mais aussi les paupières allongées et l'œil un peu farouche de son père ; enfin il tenait également de lui un tempérament passionné, un esprit rebelle à toute espèce de joug.

On l'aimait beaucoup dans le pays, et M. de Buxières, se sentant revivre en lui, se montrait très fier de son adresse et de sa bonne mine. Il l'associait à ses parties de plaisir, le faisait asseoir à sa table, lui confiait volontiers ses secrets. Bref, Claudet, se trouvant au château comme chez lui, se considérait tout naturellement comme l'enfant de la maison. Pour qu'il le fût tout à fait, il ne manquait en effet qu'une formalité : la reconnaissance légale. A certaines heures, Manette Séjournant insistait tendrement près de M. de Buxières pour que cette situa-

tion fût régularisée. A quoi celui-ci, qui répugnait à mettre les gens de loi dans la confiance de ses affaires, répondait invariablement : « Ne t'embarasse de rien ; je n'ai pas d'héritier direct et Claudet aura toute ma fortune ; mon testament vaudra mieux pour lui qu'une reconnaissance... » Il parlait si fréquemment et si nettement de son intention bien arrêtée d'instituer Claudet son légataire universel que Manette, peu au courant des exigences du Code, regardait la chose comme déjà réglée. Elle dormait donc sur les deux oreilles, lorsque Claude de Buxières, dans sa soixante-deuxième année, était mort subitement d'une attaque d'apoplexie.

Ce testament qui devait assurer l'avenir de Claudet et auquel le défunt avait fait tant de fois allusion, existait-il en réalité ? Ni Manette ni le grand Chasserot n'avait pu en acquérir la certitude, les recherches hâtives qu'ils avaient pratiquées après le décès ayant été brusquement interrompues par l'arrivée du maire de Vivey et par les opérations du juge de paix. Les scellés une fois apposés, on ne pouvait plus, en l'absence d'un testament notarié, être fixé sur la dévolution de l'héritage avant l'ouverture de l'inventaire ; aussi les Séjournant attendaient-ils avec une fiévreuse impatience le retour du juge de paix et de son greffier.

M. Destourbet et Étienne Seurrot poussèrent une petite porte entre-bâillée à droite de la grande grille,

passèrent rapidement sous la voûte des frênes, dont les feuillages touchés par le premier gel se détachaient déjà des branches, et, secouant leurs pieds boueux sur les marches du perron, pénétrèrent dans le vestibule. Ce large corridor, dallé en pierre de liais, n'offrait au regard que des murs nus, détremvés par l'humidité, où des têtes de cerfs et de chevreuils alternaient avec des portraits de famille aux toiles écaillées. Il partageait le rez-de-chaussée en deux : à droite, la salle à manger et la cuisine ; à gauche, le salon et une salle de billard. Un escalier de pierre pratiqué dans l'une des tourelles conduisait aux étages supérieurs. De ces quatre pièces, la cuisine, où entrèrent le juge et le greffier, était seule occupée par les hôtes actuels. Une lumière froide, également répartie sur tous les objets et tombant d'une large fenêtre orientée au nord, sur les jardins, laissait voir les moindres détails du mobilier. En face de la porte d'entrée, une haute cheminée à hotte profonde abritait déjà sous son manteau le notaire, maître Arbillot, installé sur un escabeau et allumant sa pipe à un tison, tandis que son principal clerc, assis devant la table-dressoir, minutait l'en-tête de l'inventaire.

A l'angle opposé de la cheminée, un garçon de vingt-quatre ans, qui n'était autre que Claudet, dit « le grand Chasserot », tenait compagnie au notaire, tout en jouant distraitemment avec les oreilles

soyeuses d'un épagneul dont la tête mouflue reposait sur ses genoux. Derrière lui, Manette Séjournant serrait dans une armoire son châle et son paroissien. Il y avait eu le matin même, à l'église, une messe pour le repos de l'âme de feu Claude de Buxières, et la mère et le fils s'étaient endimanchés pour assister à la cérémonie.

Claudet semblait mal à l'aise dans sa redingote noire étroitement boutonnée. Gardant ses yeux aux paupières allongées farouchement baissés vers la tête de l'épagneul, il répondait par monosyllabes aux questions du notaire et passait de temps à autre ses doigts dans ses épais cheveux bruns coupés en brosse et dans sa barbe fourchue, — ce qui était toujours chez lui un indice de préoccupation et de mauvaise humeur.

Avec l'âge, Manette avait pris un embonpoint qui déformait sensiblement ce corps souple et onduleux dont la beauté était jadis si amoureusement fêtée par Claude de Buxières. Sa poitrine emprisonnée dans un corset projetait en avant ses formes opulentes, de façon à engoncer son cou qui paraissait maintenant trop court. Ses joues tombaient et son double menton s'empâtait. Il ne lui restait de ses séductions d'autrefois que ses yeux toujours câlins, son abondante chevelure d'or, à l'étroit sous le bonnet de tulle noir, ses dents fort blanches et sa voix toujours enjôleuse.

En entendant entrer le juge et le greffier, maître Arbillot, très pétulant, avec des yeux d'écureuil et de petites moustaches, se redressa vivement.

— Bonjour, messieurs, s'écria-t-il, je vous attendais avec impatience... Si vous le voulez bien, nous nous mettrons tout de suite à la besogne, car en cette saison la nuit vient vite.

— A vos ordres, maître Arbillot, répondit le juge en couchant avec précaution son chapeau sur le rebord de la fenêtre ; nous allons dresser le procès-verbal de levée des scellés... A propos, toujours pas de testament ?

— Rien, à ma connaissance. Maintenant il est clair pour moi que le défunt n'a point testé... par-devant notaire, du moins.

— Mais, objecta M. Destourbet, il a pu rédiger un testament olographe.

— Pour sûr, messieurs, interrompit Manette de sa voix plaintivement douce, notre pauvre monsieur n'est point parti sans mettre ordre à ses affaires... « Manette, me répétait-il, il n'y a pas encore quinze jours, je ne veux pas qu'on vous tourmente, toi ni Claudet, quand je ne serai plus là... Tout sera réglé à votre satisfaction. » Pour sûr, il avait mis sur le papier ses dernières volontés... Cherchez partout, messieurs, et vous trouverez un testament dans quelque tiroir.

Tandis qu'elle se mouchait bruyamment et s'es-

suyait les yeux, le juge de paix consultait le notaire d'un clin d'œil.

— Maître Arbillot, vous penserez sans doute comme moi qu'il convient de commencer nos opérations par l'examen des meubles de la chambre à coucher ?

Le notaire s'inclina et invita son maître-clerc à transporter ses paperasses au premier étage.

— Montrez-nous le chemin, madame, dit le juge à la gouvernante.

Et le quatuor des hommes de loi se mit en marche à la suite de Manette, munie d'un trousseau de clefs.

Claudet avait quitté sa chaise lors de l'arrivée du juge. En voyant le groupe s'éloigner, il hasarda quelques pas en avant, puis s'arrêta, pris entre le désir d'assister aux recherches et la crainte de passer pour indiscret. Le notaire, qui s'était retourné, remarqua son hésitation et l'interpella :

— Venez aussi, Claudet, murmura-t-il ; n'êtes-vous pas gardien des scellés ?

Ils s'engagèrent tous silencieusement dans l'escalier tournant de la tourelle. La haute silhouette noire de Manette tenait la tête, puis se succédaient à la file : le juge gravissant avec précaution les degrés usés, le greffier au souffle court et gras d'homme asthmatique, le notaire piétinant nerveusement sur place chaque fois que Seurrot s'arrêtait pour re-

prendre haleine, enfin le principal clerc et Claudet.

Manette, entre-bâillant sans bruit la porte de la chambre du défunt, pénétra comme dans une église jusqu'au fond de cette pièce qui sentait le renfermé ; puis elle poussa les volets, et la lumière de l'après-midi éclaira crument un intérieur décoré et meublé dans le goût de la fin du XVIII^e siècle. Non loin du secrétaire de marqueterie à dessus de marbre blanc et à garniture de cuivre, le lit dont les couvertures avaient été enlevées laissait voir à nu l'empilement des matelas et du *plumon* à carreaux bleus et blancs.

Sitôt la porte refermée, le clerc s'était installé de nouveau sur une table avec son cahier de papier timbré et commençait à bredouiller d'une voix rapide l'intitulé de l'inventaire. Sur ce bredouillement confus quelques lambeaux de phrases ressortaient plus distinctement : « Château de Vivey... décédé le huit octobre dernier... requête de Marie-Julien de Buxières, contrôleur des contributions directes à Nancy... habile à se dire héritier de Claude Oudart de Buxières, son cousin issu de germain... »

En entendant cette dernière phrase, Claudet avait eu un brusque mouvement de surprise.

— L'inventaire, expliqua maître Arbillot, est rédigé à la requête du seul héritier appelé, auquel on devra demander, s'il y a lieu, la délivrance des legs faits par le défunt.

Il y eut un moment de silence, interrompu par un

soupir plaintif de Manette Séjournant, puis par le déchirement sec des bandes scellées sur le bureau, dont le juge et le greffier sondèrent lestement les casiers et les tiroirs.

Oudart de Buxières n'était pas grand écrivassier. Un double almanach liégeois, un agenda où il inscrivait les prix de vente de ses coupes de bois et la date des redevances payées par ses fermiers, un carnet où il notait soigneusement le nombre des pièces de gibier abattues chaque jour : c'était tout le contenu du bureau.

— Passons à un autre meuble, murmura le juge de paix.

Manette et Claudet demeuraient impassibles. Ils devaient déjà savoir à quoi s'en tenir sur l'insignifiance des papiers trouvés dans les tiroirs, car leurs traits n'exprimèrent ni surprise ni désappointement.

Les perquisitions pratiquées dans une commode ventrue à poignées de cuivre n'amènèrent également aucun résultat. Alors on s'attaqua au secrétaire et, quand après deux tours de clef dans la serrure grinçante, le battant s'abaissa lentement, les figures, jusque-là immobiles de la mère et du fils, eurent un imperceptible frémissement anxieux. Le greffier fouillait scrupuleusement chaque tiroir sous l'œil attentif du juge, et ne découvrait que des papiers de médiocre importance : vieux titres de propriété, liasses de lettres, mémoires de fournisseurs, etc. Tout

à coup, à l'ouverture d'un dernier tiroir, Étienne Seurrot poussa un « ah ! » significatif, qui groupa autour de lui les têtes penchées du juge et du notaire, en même temps qu'il fit tressaillir Manette et le grand Chasserot, debout au pied du lit.

Sur le fond brun du boîtier de palissandre se détachait une blanche feuille de papier, en tête de laquelle se lisait : « Ceci est mon testament. »

Avec la moue et le hochement de tête d'un médecin qui constate un cas désespéré, le juge de paix communiqua à ses deux voisins le texte de cette feuille où Claude Oudart de Buxières avait, de sa grosse écriture bâtarde, minuté les lignes suivantes :

« Ne connaissant pas mes héritiers collatéraux et ne me souciant pas d'eux, je donne et lègue tous mes biens meubles et immeubles... »

Le testateur s'était arrêté là, soit qu'il voulût avant de poursuivre consulter quelque légiste plus expérimenté que lui, soit que, dérangé dans sa besogne par un interrupteur, il eût remis à un autre jour l'achèvement de cet acte de dernière volonté.

M. Destourbet, après avoir relu à voix haute cette phrase restée en suspens, s'écria :

— M. de Buxières n'a pas terminé... c'est bien regrettable !

— Est-il Dieu possible ? s'exclama la gouvernante ; ainsi, monsieur le juge, dans votre idée, Claudet n'hériterait de rien ?

— Dans mon idée, répondit-il, nous n'avons là qu'un chiffon de papier sans importance ; le nom du légataire n'y est pas indiqué, et le fût-il, ce testament serait encore sans valeur, puisqu'il n'est ni daté ni signé.

— Mais M. de Buxières en a peut-être écrit un autre ?

— Je ne le crois pas ; je suis plutôt porté à penser qu'il n'a pas eu le temps de compléter les dispositions qu'il voulait prendre, et la preuve c'est l'existence même de cet acte inachevé, dans le seul meuble où il serrait ses papiers...

Puis se retournant vers le notaire et le greffier :

— Vous serez sans doute, messieurs, du même avis que moi : nous ferons donc sagement de surseoir à la levée du surplus des scellés jusqu'à l'arrivée de l'héritier légal... Maître Arbillot, il faudra prévenir M. Julien de Buxières et le prier de se rendre à Vivey le plus tôt possible.

— J'écrirai dès ce soir, répliqua le notaire ; en attendant, la garde des scellés sera continuée à Claudet Séjournant.

Le juge avait salué Manette, que la stupeur et la déconvenue clouaient immobile et toute pâle au pied du lit ; le greffier et le maître-clerc, après avoir rassemblé leurs paperasses, échangèrent une condoléante poignée de main avec Claudet.

— Désolé, mon camarade, dit à son tour le no-

taire ; désolé de ce qui arrive !... C'est dur à avaler, mais vous avez toujours eu du cœur au ventre et vous saurez prendre le dessus... Du reste, si légalement vous n'êtes plus rien ici, le testament inachevé de M. de Buxières constitue néanmoins en votre faveur un titre moral, et j'espère que l'héritier aura assez le sentiment de la justice pour vous traiter convenablement.

— Je ne lui demande rien ! murmura Claudet entre ses dents.

Puis, laissant sa mère reconduire les gens de loi, il se retira dans sa chambre, voisine de celle du défunt, enleva violemment sa redingote, passa une veste de chasse, se guêtra, coiffa son vieux feutre et redescendit à la cuisine où il trouva Manette accroupie devant les tisons, la tête dans ses mains et se lamentant.

Depuis qu'elle était devenue gouvernante et maîtresse en titre de M. de Buxières, elle affectait de parler beau et de ne s'exprimer qu'en français, mais en ce moment de déconvenue et de désespoir, le rude dialecte du pays natal lui revenait aux lèvres, et c'était en patois qu'elle invectivait le défunt :

— Ah ! le *peut*¹ homme, le *peut* homme !... Je lui avais pourtant assez dit qu'il nous laisserait dans la peine !... Où allons-nous chercher notre pain

¹ *Peut*, en patois langrois : laid, mauvais.

ast'heure (maintenant) ?... Faudra donc mendier aux portes !...

— Chut ! la mère, interrompit sévèrement Claudet en lui posant la main sur l'épaule, ça n'avance à rien de *crier*... *Côje-teu !* (calme-toi) ; tant que j'aurai des mains au bout de mes bras, nous ne serons jamais des mendiants... Je sors... J'ai besoin de prendre l'air !

A travers les jardins, il gagna rapidement la lisière du bois des Ronces. Le ciel, qui avait été brumeux pendant la matinée s'éclaircissait par places ; des trouées de soleil éclairaient brusquement tantôt la prairie, tantôt un des versants de la forêt. Cette illumination intermittente donnait au paysage une brève splendeur printanière. La chanson discrète des rouges-gorges, les fleurs lilas des *veilleuses* éparses dans les prés aidaient encore à l'illusion. Les parties restées dans l'ombre n'avaient pas, du reste, une coloration moins vivace : le brun pourpré des poiriers sauvages, le rouge sanglant des cerisiers, l'or pâle des sycomores et les retroussis argentés des saules semaient de taches éclatantes les frondaisons encore vertes des chênes et la rousseur fauve des hêtres. De loin en loin, au moindre souffle d'air, l'effeuillement soudain de quelques trembles ressemblait à une envolée de frêles papillons blancs.

Çà et là, un bout de prairie s'enfonçait sous des fourrés de viornes obiers aux fruits rouges et de

troènes aux grappes noires ; parmi ces enchevêtrements d'arbustes, le jour s'amenuisait insensiblement, et ces coulées obscures paraissaient conduire à des retraites ignorées dont le glouglou d'une source inaperçue augmentait encore le mystère.

Ce paysage d'une sauvagerie à la fois austère et charmante n'était point à proprement parler silencieux, mais plongé dans un recueillement profond, dans un calme absolu : le calme de la solitude, le religieux recueillement des grands espaces forestiers. La futaie était comme endormie, et les murmures qui s'en échappaient semblaient d'inconscients soupirs exhalés dans un rêve. L'odeur même particulière aux bois en automne, cette odeur pénétrante et anisée de feuilles marcescentes avait de discrets, de subtils arômes en harmonie avec cette quiétude de palais enchanté.

Par moments, dans la vaporeuse atmosphère dorée de ce coucher de soleil d'arrière-saison, dans le mélancolique apaisement des bois assoupis, de lointains appels de voix féminines s'entre-croisaient d'un versant à l'autre, et l'on entendait au fond des taillis un fracas de branches gaulées par des mains invisibles, accompagné du bruit sec et menu de graines pleuvant sur le sol. C'était la rumeur des ramasseuses de fâines. Dans les années où le fruit du hêtre est abondant, cette récolte, autorisée par l'administration forestière, amène sous bois toute une

population de femmes et d'enfants occupés à recueillir ces semences triangulaires d'où l'on extrait une huile excellente. Tout en cheminant d'un pas traînant le long d'une tranchée, Claudet apercevait tout à coup, par une éclaircie, de grands draps blancs étendus au pied des hêtres, et, sur la blancheur de la toile, des tas bruns de fâines amoncelées. Parfois même, une voix familière le hélait au passage ; mais il n'était pas, pour l'instant, disposé à bavarder, et il se jetait lestement dans le taillis afin d'échapper aux fâcheux. L'événement si peu prévu, qui allait changer ses habitudes et ses projets d'avenir, était trop récent pour qu'il pût l'envisager de sang-froid. Il se trouvait dans la situation d'un homme qui a reçu un coup violent sur la tête et qui en est momentanément étourdi. Il souffrait sourdement sans chercher à se rendre compte de sa souffrance ; il n'avait pu encore se faire à la réalité de ses déboires ; il se surprenait à vaguement espérer que tout s'arrangerait et que cela *ne pouvait pas* finir de la sorte...

Tandis qu'il marchait droit devant lui, tête basse et les mains dans les poches, il déboucha sur une ancienne route forestière où l'herbe avait poussé dru parmi les empierrements du sol, et au loin, sous le feuillage clairsemé des branches entre-croisées, il vit se découper une fine silhouette féminine. Vêtue d'une jupe de lainage gris et d'un caraco

pareil, serré à la taille, les deux bras nus jusqu'au coude et relevés pour soutenir sur sa tête une sachée de fânes enveloppées dans un drap blanc, cette jeune femme s'avavançait vers lui d'un pas vif et rythmé. La façon dont elle portait son fardeau faisait valoir la sveltesse de sa taille, la grâce robuste de sa poitrine et de son cou. Elle n'était pas très grande, mais bien proportionnée. A mesure qu'elle se rapprochait, l'oblique rayonnement du couchant permettait de distinguer la masse de ses cheveux bruns tordus en un chignon épais, la pâleur ambrée de son teint mat, la forme allongée de ses yeux, le modelé plein et énergique de son menton, de ses lèvres un peu charnues ; — et Claudet, tiré de sa rêverie somnolente par le bruit de ce pas rapide, reconnut la fille du père Vincart, le propriétaire de la Thuillère.

Au moment où il relevait le nez, la jeune fille, fatiguée sans doute du poids de son paquet, le déposait sur le bord du chemin et s'arrêtait pour reprendre haleine. En quelques secondes, Claudet fut près d'elle.

— Bonsoir donc, Reine, lui dit-il d'une voix aux intonations singulièrement radoucies, voulez-vous que je vous donne un coup de main ?

— Bonsoir, Claudet, répondit-elle franchement, ça n'est pas de refus. La charge est plus forte que je n'aurais pensé.

— Vous venez de loin comme ça ?

— Non, nos gens sont à la faine dans le bois des Ronces ; je m'en suis revenue devant, parce que je n'aime pas à laisser le père longtemps seul, et en m'en retournant j'ai voulu porter ma récolte.

— On ne vous reprochera point de bouder au travail, Reine !... ni de craindre de mettre la main à la pâte. A vous voir trimer toute la journée par la ferme, on ne se douterait pas que vous avez été en pension à la ville, comme une demoiselle.

En même temps la figure de Claudet s'éclaira d'une lueur d'admiration naïve et très tendre. On sentait que ses yeux se reposaient avec plaisir sur les noirs regards limpides de Reine, sur ses lèvres pures et gonflées de jeunesse, sur son cou largement découvert, dont deux petits signes bruns accentuaient la blancheur mate.

— Que voulez-vous ? répliqua-t-elle en souriant, c'est bien forcé ; quand, dans une maison, il n'y a plus d'homme pour commander, il faut que les femmes s'en mêlent... Après la mort de maman, le père Vincart n'était déjà pas très vaillant... Depuis son attaque, il est devenu impotent tout à fait et c'est moi qui le remplace.

Tandis qu'elle parlait, Claudet s'était emparé du paquet de faines, et le soulevant comme une plume, l'avait jeté sur son épaule. Maintenant ils cheminaient côte à côte dans la direction de la Thuilière ;

le soleil s'était couché, et une humidité pénétrante, s'élevant du fond tourbeux des pâtis, les enveloppait d'une brume bleuâtre.

— Il est donc toujours pire, votre père ? reprit Claudet après un moment de silence.

— Il ne bouge plus de son fauteuil, son moral s'affaiblit et je suis obligée de l'amuser quasi comme un enfant... Et vous, Claudet, comment ça va-t-il ? poursuivit-elle en tournant vers lui son regard cordial. Vous avez eu votre part de tablature et il s'est passé de gros événements depuis que nous ne nous sommes vus... Ce pauvre M. de Buxières a été enlevé bien subitement !

Les liens d'étroite parenté qui unissaient Claudet avec le défunt n'étaient un secret pour personne ; Reine, ainsi que tous les gens du pays, les connaissait et les admettait, quelque irréguliers qu'ils fussent, comme un fait sanctionné par une longue possession d'état. Aussi parlait-elle au jeune homme avec ce ton d'affectueux intérêt qu'on prend lorsqu'on s'adresse à un ami affligé d'un deuil récent. Les traits du grand Chasserot, qui s'étaient un instant détendus, se contractèrent de nouveau.

— Oui, soupira-t-il, il est parti trop vite !

— Et maintenant, Claudet, vous voilà le seul maître au château ?

— Ni le maître... ni le valet ! repartit-il avec un tel accent amer que la jeune fille s'arrêta, surprise.

— Que voulez-vous dire ? s'exclama-t-elle, n'était-ce point convenu avec M. de Buxières, que vous deviez hériter de tout son bien ?

— C'était son intention, en effet, mais il n'a pas eu le temps de l'exécuter... Il est mort sans laisser de testament, et, comme je ne suis rien aux yeux de la loi, la fortune ira à un parent éloigné, un Buxières que M. Oudart ne connaissait même pas.

Les yeux noirs de Reine devinrent humides.

— Quel malheur ! s'écria-t-elle, et qui aurait pu s'attendre à ça ?... Oh ! mon pauvre Claudet !

Elle s'exprimait avec une compassion si sincère et si émue, que Claudet s'y trompa sans doute et lut dans ses yeux mouillés quelque chose de plus tendre que la pitié ; il tressaillit, lui prit la main et la serra longuement.

— Merci, Reine !... Oui, ajouta-t-il après une pause, c'est un rude coup de se réveiller un matin sans feu ni lieu, quand on avait l'habitude de vivre de ses rentes.

— Que comptez-vous faire ? demanda Reine d'une voix grave.

Claudet haussa les épaules :

— Travailler pour gagner mon pain... ou bien, si je ne trouve pas ici un métier possible, m'engager dans un régiment. Je crois que je ne serais pas un mauvais soldat... Mais tout ça tourne encore dans ma tête comme une roue de moulin. D'abord

il faut que je m'occupe de ma mère qui se désole là-bas, et que je cherche à la caser convenablement.

La jeune fille était devenue pensive.

— Claude, répliqua-t-elle, je vous sais très fier, très susceptible, et je ne voudrais pas vous mortifier... Ne prenez donc pas mal ce que je vais vous dire... Enfin, si vous vous trouviez dans l'embarras, vous vous souviendrez, je pense, que vous avez des amis à la Thuilière et vous viendrez nous trouver.

Le grand Chasserot rougit.

— Je ne prendrai jamais mal ce que vous me direz, Reine ! balbutia-t-il, car je ne doute pas de votre bon cœur... Je le connais depuis le temps où nous jouions dans le jardin de la cure, en attendant l'heure du catéchisme... Mais rien ne presse encore : l'héritier n'arrivera pas avant quelques semaines et d'ici là, j'espère, nous aurons le loisir de nous retourner.

Ils avaient atteint la lisière de la forêt où sont enclavés les champs de la Thuilière. Aux dernières lueurs du jour tombant ils distinguaient la carcasse noire de l'ancienne forge devenue une grange, et ils apercevaient une lumière clignotante à l'une des fenêtres basses de la ferme.

— Vous voici chez vous, continua Claudet en déposant la charge de fânes sur le *murger* de pierres sèches qui entourait les engrangements ; je vais vous souhaiter le bonsoir.

— Ne voulez-vous pas entrer vous chauffer ?

— Non, il faut que je m'en retourne, répondit-il.

— Au revoir donc, Claudet, et bon courage !

Il la regarda un moment dans l'ombre crépusculaire, puis, lui serrant brusquement les mains :

— Merci, Reine, murmura-t-il d'une voix étranglée, vous êtes une bonne fille et je vous aime bien !

Après quoi il quitta rapidement la jeune fermière et s'enfonça de nouveau dans les bois.

II

PENDANT que ces choses se passaient à Vivey, celui dont le nom défrayait la curiosité et les conversations des gens du village, — Marie-Julien de Buxières, — dans sa modeste chambre du faubourg Saint-Jean, à Nancy, était encore mal remis de l'étonnement que lui avait causé la première lettre du notaire d'Auberive. La nouvelle de cet héritage lui tombant tout à coup du ciel l'avait pris à l'improviste et l'avait trouvé d'abord assez sceptique. Il se souvenait, à la vérité, d'avoir entendu autrefois son père parler d'un sien cousin qui était resté célibataire et qui possédait de beaux biens dans un coin de la Haute-Marne ; mais comme toutes relations avaient depuis longtemps cessé entre les deux familles, M. de Buxières père ne mentionnait que pour mémoire d'hypothétiques espérances qui n'avaient guère chance de se réaliser. Julien n'avait jamais compté sur ce chimérique héritage et il accueillit avec une quasi-indifférence l'avis officiel du décès de Claude Oudart de Buxières.

Du chef de feu son père, il devenait par le fait le seul héritier légitime du châtelain de Vivey ; néan-

moins, il y avait de fortes probabilités pour que Claude de Buxières eût testé en faveur de quelqu'un de son entourage. La seconde dépêche du notaire Arbillot annonçant que le défunt était mort *intestat* et invitant l'héritier légal à se rendre le plus tôt possible à Vivey, mit fin aux doutes du jeune homme et les remplaça par un sentiment complexe où il entraît plus de stupéfaction que de joie.

Julien de Buxières n'avait pourtant jusque-là été nullement gâté par la fortune. Ses parents, morts prématurément, ne lui avaient laissé aucun patrimoine. Il vivait fort médiocrement de ses appointements modestes de contrôleur des contributions directes et, à vingt-sept ans, logeait comme un surnuméraire dans une chambre garnie perchée au deuxième étage. C'était à cette époque un garçon de taille moyenne, mince, pâle, nerveux, ayant une nature de sensitive et un esprit replié en dedans. Sa figure aux traits délicats, son front intelligent voilé de cheveux châtain très fins, ses yeux bleus souffrants, ses lèvres boudeuses ombrées d'une moustache brune, portaient l'empreinte d'une mélancolie inquiète et d'une fatigue morale précoce.

Il y a des hommes qui n'ont jamais eu d'enfance ou plutôt dont l'enfance n'a jamais eu de sourires ; Julien était de ceux-là. Ce qui donne à l'enfance son charme et sa joie, c'est la tendre et chaude atmosphère de la maison paternelle ; ce sont les

caresses longtemps continuées de la mère ; c'est l'intimité familière et douce du pays natal où les yeux se sont ouverts peu à peu aux merveilleux spectacles du monde extérieur ; où, dans le cercle coutumier des saisons alternées, les désirs de l'écolier se sont éveillés, le cœur de l'adolescent a battu ; où chaque coin de rue, chaque arbre, chaque pli de terrain a une histoire à nous conter. Or, Julien ignorait la paisible intimité de cette existence familiale pendant laquelle s'amasse le trésor des souvenirs. Fils d'un fonctionnaire trimballé sans cesse à travers la France au gré des caprices administratifs, il n'avait eu, à proprement parler, ni pays natal, ni foyer domestique. Né par hasard dans une petite ville des Pyrénées, il avait été transporté à deux ans dans une cité industrielle de l'Artois. Au bout de deux autres années, nouvelle transplantation dans une ville du Centre, et ainsi sa petite enfance avait été ballottée de l'est à l'ouest, du nord au sud, sans prendre racine nulle part. Il ne gardait de ces premières années qu'une désagréable impression de déménagements hâtifs, de longues traversées en diligence et d'emménagements maussades. Sa mère était morte au moment où il comptait huit ans à peine ; son père, absorbé par la besogne de ses bureaux et ne se souciant pas de laisser l'enfant entre les mains des domestiques, l'avait mis de bonne heure en pension dans un collège dirigé par des prêtres. Julien

avait passé là sa seconde enfance et son adolescence, entre d'austères murailles noires, se pliant avec résignation à une discipline assez douce, en somme, mais étroite, soupçonneuse et accordant peu de marge à l'initiative personnelle. Il n'entrevoyait la nature qu'en de monotones promenades hebdomadaires à travers un pays plat, sans caractère. De loin en loin, un collègue de son père le faisait sortir ; mais ces sorties chez des bourgeois corrects et cérémonieux ne lui laissaient au retour qu'une sensation de gêne et de lourd ennui. Aux grandes vacances il allait rejoindre son père et le retrouvait presque chaque fois dans une résidence nouvelle. Le fonctionnaire y vivait posé comme l'oiseau sur la branche, et, dans ces milieux changeants, l'enfant se sentait plus que jamais étranger parmi des étrangers.

C'était avec une sourde satisfaction qu'il retrouvait les cloîtres du collège Saint-Hilaire et qu'il se remettait sous le joug de la paternelle mais inflexible discipline ecclésiastique.

Naturellement porté par son âme tendre vers la dévotion, il acceptait avec une aveugle confiance l'enseignement religieux et moral des révérends pères. Sa sauvagerie, sa timidité chagrine s'accommodaient d'une doctrine qui prêchait le détachement des choses profanes, la douceur de la vie pieuse et méditative, la méfiance du monde et de ses plai-

sirs périlleux. La créature, et surtout la créature féminine, lui inspirait une secrète aversion, accrue encore par la conscience de sa gaucherie et de sa maladresse, chaque fois qu'il s'était trouvé dans la société des femmes ou des jeunes filles. Les beautés de la nature ne le touchaient point ; l'épanouissement des fleurs au printemps, la splendeur des soleils d'été, les colorations opulentes de l'automne, ne s'associant dans son cerveau avec aucune émotion joyeuse, le laissaient inattentif ; ou plutôt il professait une indifférence hostile pour ces spectacles purement matériels qu'il considérait comme troublants et dangereux. Il vivait et regardait en dedans de lui. Son esprit tourné vers un idéalisme mystique se plaisait aux lectures solitaires, aux méditations dans la chapelle. Il n'était ému que par la musique des orgues accompagnant le plain-chant des hymnes et par la pompe des cérémonies religieuses. Quand il eut dix-huit ans, il quitta le collège Saint-Hilaire pour préparer son baccalauréat, et son père, s'effrayant de ce mysticisme farouche, essaya de lui donner les goûts et les habitudes d'un homme du monde en le lançant dans la société des fonctionnaires de la ville qu'il habitait ; mais le pli était pris, le jeune homme se prêta de mauvaise grâce à ce changement de régime ; les distractions qu'on cherchait à lui imposer le fatiguaient ou lui répugnaient. Il errait désorienté et ennuyé dans ces

salons où l'on jouait au whist, où les maîtresses de maison organisaient de petites sauteries au piano, où l'on parlait une langue qu'il ne comprenait pas. Il avait la conscience de son inaptitude mondaine, il pressentait qu'on le jugeait maladroit, ridicule et maussade, et cette conviction le paralysait et l'effarouchait davantage encore. Il déguisait trop mal son ennui pour que cette société provinciale n'en fût pas froissée ; on déclara d'une commune voix que le jeune Buxières était un ours, et on le laissa de côté. La mort de son père, arrivée au moment où il débutait dans l'administration, le dispensait du reste bientôt de toute contrainte. Il prétextait de son deuil pour reprendre ses habitudes casanières ; il revenait avec un soupir de soulagement à sa solitude, à ses livres et à ses méditations. Selon la promesse de l'*Imitation*, la retraite avait pour lui des douceurs non pareilles ; il se levait avec le jour, assistait à une messe matinale, s'acquittait consciencieusement de ses devoirs administratifs, prenait ses repas hâtivement dans une pension bourgeoise où il échangeait quelques brèves paroles de politesse avec ses commensaux, puis s'enfermait dans sa chambre et y lisait jusqu'à onze heures Pascal ou Bossuet.

Il atteignit ainsi sa vingt-septième année, et c'était au milieu de cette quiète et mélancolique vie claustrale, que tombait la nouvelle de la mort de

Claude de Buxières et de l'héritage inespéré qui lui était dévolu.

Après avoir correspondu avec le notaire Arbillot, après s'être assuré de la réalité de ses droits et de la nécessité de sa présence à Vivey, il avait demandé un congé à son administration et s'était mis en route pour la Haute-Marne. Chemin faisant, il s'émerveillait déjà davantage de cette aubaine providentielle qui allait lui permettre de quitter une carrière pour laquelle il ne se sentait aucune vocation, et de vivre indépendant, selon ses goûts, à l'abri de tout souci matériel. D'après ce que lui avait mandé le notaire, la fortune de Claude de Buxières pouvait être évaluée à deux cent mille francs, en valeurs mobilières, sans compter le château et les bois avoisinants. C'était beaucoup plus que n'avait jamais osé rêver Julien de Buxières, dont les appointements ne s'élevaient pas à trois mille francs. Aussi se proposait-il, dès qu'il serait installé à Vivey, de changer son congé en une mise en disponibilité illimitée. Il envisageait avec une satisfaction intérieure cette perspective de retraite solitaire et calme dans un château perdu au fond des bois, où il pourrait se livrer en toute sécurité à la vie studieuse et contemplative qu'il aimait, — loin des frivolités et des exigences mondaines. Il se voyait déjà à Vivey, enfermé dans une bibliothèque peuplée de livres choisis avec soin ; il se délectait à la pensée de

n'avoir plus affaire qu'à des paysans, dont la sauvagerie serait sœur de la sienne et parmi lesquels sa timidité se trouverait complètement à l'aise.

Il arriva à Langres par un brumeux après-midi d'octobre et s'enquit immédiatement à l'hôtel des moyens de se procurer une voiture qui le conduirait le même soir à Vivey. On l'aboucha avec un loueur, mais contre son attente, celui-ci refusa de se mettre en route avant le lendemain matin. Il alléguait le mauvais état des chemins de traverse, parmi lesquels on risquait de se fourvoyer, sitôt la nuit venue. Julien essaya vainement de l'amener à composition, et la discussion se prolongea jusque dans la cour de l'hôtel. Au moment où l'homme se retirait, le jeune Buxières fut abordé par un voiturier qui avait entendu une partie de ce colloque et qui s'offrit à entreprendre le voyage, moyennant vingt francs.

— J'ai un bon cheval, dit-il à Julien, je connais les chemins et je vous garantis que nous serons à Vivey avant la nuit tombante.

Le marché fut rapidement conclu ; une demi-heure après, Julien de Buxières était emporté sur le plateau de Langres par un cabriolet dont la capote boueuse dodelinait de la tête à chaque tour de roue, et dans les brancards duquel se démenait une sorte de cheval sauvage au trot dur.

La route traversait, sous un ciel bas, des champs

nus et pierreux dont la grise étendue se noyait au loin dans des vapeurs bleuâtres. Ce paysage attristant eût désagréablement impressionné un voyageur moins inattentif, mais comme il a été dit, Julien regardait en dedans et les phénomènes du monde extérieur n'agissaient sur son esprit qu'à son insu. Les yeux demi-fermés, machinalement bercé par le rythme des sonnailles tintant sur le cou du cheval, il avait repris ses méditations et songeait à la façon dont il arrangerait sa vie dans ce pays inconnu dont il allait devenir l'hôte pour longtemps sans doute. Pourtant, lorsqu'à l'extrémité de la plaine, la route commença de s'enfoncer dans la région boisée, l'aspect inattendu de ce site forestier éveilla sa curiosité. Ces taillis et ces futaies moutonnant à perte de vue sous la lumière du crépuscule le frappèrent par leur profonde solitude et par leur religieux silence. Sa sauvagerie saluait sympathiquement ces forêts qui semblaient contemporaines de la Belle au bois dormant et dont la verdoyante muraille allait le séparer à jamais du monde des villes. Il pourrait désormais être lui-même, se mouvoir librement, se vêtir à son gré, s'abandonner à ses rêves, sans avoir à craindre le regard ironique et gênant d'une société de bourgeois curieux et désœuvrés. Pour la première fois depuis son départ, il éprouva franchement un sentiment de joie et de sérénité ; l'influence de ce milieu si bien en harmonie avec ses désirs, lui délia

la langue et le rendit communicatif. Il se décida à adresser la parole au conducteur qui fumait à ses côtés en fouaillant son cheval :

— Sommes-nous encore loin de Vivey ?

— Cela dépend, monsieur... A vol d'oiseau la distance n'est pas trop grande, et si les chemins étaient bons, nous y serions rendus dans une petite heure... Malheureusement, au tournant de la ferme d'Allofroy, il nous faudra quitter la route pour prendre la traverse ; alors, donc, nous pataugerons dans le gâchis et nous irons au petit bonheur...

— Vous m'aviez affirmé que vous connaissiez les chemins !...

— Je les connais sans les connaître... Avec ces traverses, on n'est jamais sûr de rien... Elles changent tous les ans et chaque adjudicataire de coupe se fraye à travers bois une route à sa fantaisie... Le diable n'y verrait goutte.

— Vous êtes déjà venu à Vivey, pourtant ?

— Oui, il y a cinq ans ou six ans, j'y conduisais souvent des chasseurs au château... Ah ! quel beau pays de chasse, monsieur ; on ne peut pas faire vingt pas dans une tranche sans apercevoir un cerf ou un chevreuil !

— Vous avez eu occasion de rencontrer M. Oudart de Buxières ?

— Que oui, monsieur, plus d'une fois... C'est un bon vivant et un fier homme...

— C'était..., interrompit gravement Julien, car il est mort.

— Ah ! excusez... Je n'en savais rien... Comment ! il est défunté ? Un si bel homme !... Ce que c'est de nous pourtant !... Attention, ajouta-t-il en tirant sur les guides, nous quittons la route et il va falloir ouvrir l'œil.

Le crépuscule s'embrunissait déjà ; le conducteur alluma ses lanternes et le cabriolet s'engagea en cahotant dans un chemin tantôt pierreux, tantôt fangeux, étroitement serré entre deux taillis dont les branches mouillées fouettaient bruyamment le cuir de la capote. Au bout d'un quart d'heure ce couloir de verdure s'élargit, déboucha sur un pâtis semé çà et là de buissons de genévriers, puis se partagea en trois embryons de route, dont les pistes, indiquées par les rigoles profondes de deux ornières parallèles, coupaient les pâturages en patte d'oie. Après avoir longuement hésité, le loueur fouetta son cheval et prit le chemin de droite.

Julien commençait à craindre qu'il ne se fût trop vanté en affirmant qu'il connaissait la bonne route. Les ornières devenaient de plus en plus profondes ; le chemin dévalait dans un fond. Tout à coup les roues s'embourbèrent jusqu'à l'essieu dans une glaise gluante et tenace, et le cheval refusa d'avancer. Le conducteur sauta dans le fossé en jurant violemment, puis il réclama le secours de Julien

pour pousser à la roue. Mais le jeune homme, mince et frêle, aux muscles peu exercés, ne pouvait lui être d'un grand secours...

— Nom de nom... de nom ! hurla-t-il, impossible de démarrer !... Laissez la roue, monsieur, vous n'avez pas plus de force qu'un poulet et d'ailleurs vous ne savez pas vous y prendre... Cosaque de chemin !... Nous ne pouvons pas cependant passer la nuit ici !

— Si nous appelions..., insinua Julien, un peu mortifié de l'inutilité de son assistance ; quelqu'un nous viendrait peut-être en aide.

Ils huchèrent désespérément, et au bout de cinq minutes une voix leur répondit. Un bûcheron descendant d'une coupe voisine les avait entendus et accourait de leur côté.

— Par ici ! lui cria le conducteur, nous sommes embourbés... Donnez-nous un coup de main.

Le coupeur au bois apparut enfin et tourna en hochant la tête autour du cabriolet.

— Vous vous êtes enfournés dans un faux chemin, dit-il, et vous aurez bien des maux d'en sortir, attendu qu'on n'y voit goutte... Vous feriez mieux de dételer le cheval et d'attendre au jour pour tirer votre voiture de là.

— Et où irions-nous coucher?... grommela le loueur ; il n'y a pas seulement une maison à proximité dans votre sacré pays de loups !

— Excusez... Vous n'êtes pas loin de la Thui-
lière ; les gens de la ferme ne refuseront pas de vous
coucher et demain matin ils vous aideront à dé-
marrer... Détez, camarade, je vous conduirai jus-
qu'à la sortie de la *Planche au Vacher* ; de là, vous
verrez les lumières de la ferme.

Le conducteur, tout en maugréant, finit par suivre
ce conseil ; on détela le cheval, on prit l'une des
lanternes du cabriolet en guise de falot, et, sous
l'escorte du bûcheron, on s'enfonça lentement dans
la brume du pâtis. Au bout de dix minutes, le fo-
restier montra aux deux voyageurs une lueur qui
rougeoyait à l'extrémité d'un chemin rural bordé
de *murgers* moussus.

— Vous n'avez plus qu'à suivre tout droit, dit-il,
du reste les aboiements des chiens vous guideront...
Vous demanderez mam'zelle Vincart... Bonne nuit,
messieurs !

Il tourna les talons tandis que Julien, ébaubi, se
reprochait de ne l'avoir pas remercié assez chaude-
ment. Le conducteur marchait devant avec sa lan-
terne ; le jeune Buxières le suivait tête basse ; ils
allèrent ainsi en silence jusqu'au bout des murgers,
où ils furent salués par des aboiements furieux...

— Nous y voici..., murmura le loueur. Heureuse-
ment qu'on n'a pas encore détaché les chiens, sans
quoi nous passerions un fichu quart d'heure !

Ils avaient poussé une porte à claire-voie et, du

milieu de la cour, ils examinaient la maison d'habitation. A l'exception de la tache lumineuse qui rougissait l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, la façade longue et basse restait noire et semblait dormir. Seul, sur la droite, le grand bâtiment de l'ancienne forge, servant aux engrangements et aux écuries, se détachait sur le ciel : aux frénétiques aboiements des chiens de garde se mêlaient le bêlement des moutons effarés, le hennissement des chevaux et le claquement des sabots des domestiques de la ferme. Au même moment, la porte de la maison s'ouvrit et une servante, attirée sans doute par tout ce vacarme, apparut sur le seuil, une lanterne à la main.

— Holà ! vous autres, cria-t-elle brusquement aux nouveaux venus qui s'avançaient vers elle, qu'y a-t-il pour votre service ?

Le loueur lui conta en quelques mots l'aventure du cabriolet, et demanda si on consentirait à l'héberger à la ferme jusqu'au lendemain, lui et le monsieur qu'il conduisait à Vivey.

La servante avait élevé la lanterne à hauteur de sa tête, et dévisageait prudemment ses deux interlocuteurs ; sans doute la tenue des voyageurs et leurs mines honnêtes la rassurèrent, car d'un ton plus radouci, elle reprit :

— Dame, ça ne dépend pas de moi... Je ne suis pas la maîtresse ici, mais venez toujours... Mam'zelle

Reine ne peut pas tarder à rentrer et elle vous répondra elle-même.

Après que le loueur eut attaché son cheval à l'un des poteaux de la claire-voie, la servante les introduisit dans une grande salle carrelée qu'une lampe abritée d'un abat-jour éclairait discrètement, et plaça deux chaises devant le feu qu'elle ravitailla à coups de fourgon.

— Chauffez-vous en attendant, continua-t-elle, ça ne sera pas long, et excusez-moi... Je vais traire nos vaches... C'est de l'ouvrage qui presse !...

Elle gagna la cour et tira la porte après elle, tandis que Julien de Buxières, examinant curieusement la pièce où l'on venait de les introduire, se sentait rasséréiné par l'aspect propre et souriant de cet intérieur rustique et en même temps assez confortable.

Cette pièce servait à la fois de cuisine et de salle à manger. A droite de la cheminée flambante, un de ces fourneaux de fonte qu'on nomme un *potager* ronflait doucement ; d'alléchantes odeurs culinaires s'exhalaient des marmites posées sur les grilles. Au milieu, sur une massive et longue table de hêtre, la nappe de grosse toile était dressée et le couvert déjà mis. De blancs rideaux de mousseline tombaient devant les fenêtres aux larges embrasures, sur le rebord desquelles des pots de chrysanthèmes épanouissaient leurs floraisons blanches, brunes et roses. Tout autour des murs, des rayons supportaient dans

un ordre symétrique une reluisante batterie de coquemars de fonte, de bassines et de bouilloires de cuivre. Près de l'horloge un dressoir étalait tout un service de vieille faïence d'Aprey aux couleurs vives et gaies, et non loin de la cheminée ornée d'un crucifix de cuivre jaune, une étagère appliquée au mur contenait trois rangées de livres aux reliures de toile grise. Julien, en s'approchant, lut, non sans étonnement, les titres de quelques-uns de ces volumes ; c'étaient *Paul et Virginie*, les *Fables de La Fontaine*, les *Idylles de Gessner*, *Don Quichotte*, et des tomes dépareillés du *Magasin Pittoresque*. Aux solives du plafond blanchies à la chaux, des claies chargées de noix, des *poupées* de chanvre, de jaunes épis de maïs, des chapelets de reinettes grises attachées par un lien de paille, pendaient dans la pénombre et ajoutaient une note de plus au tableau d'abondance et de bien-être que présentait l'ensemble de la salle.

— C'est cossu, ici ! dit le loueur en faisant claquer sa langue, et il sort de ce fourneau une odeur qui donne faim... Je voudrais bien voir arriver M^{lle} Reine !

Comme il achevait de formuler hautement ce souhait, une mystérieuse voix de fausset, qui semblait sortir du milieu des bassines de cuivre, répéta sur un ton aigu :

— Reine !... Reine ?...

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama le conducteur intrigué.

Ils levèrent les yeux vers les poutres. Au même moment ils entendirent un frémissement d'ailes, un sautellement léger, et virent l'envolée blanche et noire d'une pie qui vint se poser sur l'une des claies pendues aux solives.

— Ha ! ha ! reprit le loueur en riant, ce n'est qu'une *agache* !...

Il n'avait pas achevé que, comme un écho plaintif, une autre voix — une voix humaine cette fois, enfantine et mal assurée — partit d'une sombre encoignure et bégaya :

— Rei... eine !... Rei... eine !...

— Hein ! murmura Julien en tressaillant, quelqu'un a répondu.

Son compagnon avait saisi la lampe et s'avancait vers la partie de la pièce restée dans l'ombre.

Tout à coup il s'arrêta net et balbutia de vagues excuses.

Julien, qui le suivait, aperçut alors avec effarement, au fond d'une sorte de niche formée par deux paravents entièrement tapissés d'images d'Épinal, un étrange personnage étendu dans un fauteuil à oreillettes et presque enfoui sous des couvertures de laine. Vêtu d'un habit-veste de gros drap bleu pâle, il était tête nue et de longs cheveux blancs encadraient son visage amaigri, exsangue, où béaient

deux yeux fixes. Il ne bougeait pas et ses deux bras pendaient inertes sur ses genoux.

— Monsieur, dit Julien en saluant cérémonieusement, nous sommes confus de vous avoir dérangé... Votre servante a oublié de nous prévenir de votre présence et nous attendions M^{lle} Reine, sans nous douter...

Le vieillard immobile semblait ne pas comprendre ; il se bornait à répéter de la même voix d'enfant épeuré :

— Rei... eine !... Reine !

Les deux voyageurs ébahis contemplaient ce paysan à la mine sépulcrale, puis se regardaient interrogativement et commençaient à se sentir mal à l'aise. La pie, qui sautillait sur le bord de la claie, battit soudain des ailes et redit à son tour en fausset :

— Reine !... Reine des bois !

— Me voici, papa, ne vous impatientez point !... articula derrière eux une voix nette et musicale.

La porte vivement poussée avait donné passage à Reine Vincart. Elle apparut coiffée d'une capeline blanche et serrant contre sa poitrine un énorme bouquet, dont les branches mouillées semblaient avoir été choisies comme un échantillon de tous les *fruitiers* sauvages de la forêt : alises brunes, viornes et cornouilles aux baies rouges et transparentes, mûres bleuâtres, sorbiers des oiseaux aux

grains orangés ; — toute cette végétation forestière mêlant ses notes pourprées ou noires aux feuilles humides, faisait mieux ressortir encore la blancheur mate du visage de la jeune fille, ses yeux limpides et ses cheveux bruns ébouriffés sous la capeline.

Julien de Buxières et son compagnon s'étaient retournés au bruit de la voix de Reine. Dès qu'elle les eut aperçus, elle alla vers eux et les interpellant avec vivacité :

— Que faites-vous là ? s'écria-t-elle, vous voyez bien que vous l'effrayez !

Julien, intimidé et mortifié, murmurait des excuses et s'embrouillait en voulant expliquer l'incident de la voiture. Elle l'interrompit brusquement :

— Oui, la voiture... Guitiote ¹ m'en a parlé... Eh bien, on la tirera de là, votre voiture !... Allez vous asseoir près du feu, messieurs, nous en causerons tout à l'heure.

Elle avait enlevé la lampe au conducteur et l'avait posée avec sa brassée de plantes sur une table voisine. En un clin d'œil elle enleva sa capeline, dénoua son châle, puis s'agenouilla devant le malade après l'avoir baisé tendrement au front. Du coin de la cheminée où il s'était rassis, Julien l'entendait causer très câlinement avec le paralytique. Les modulations caressantes de ses paroles contrastaient

¹ Diminutif de Marguerite.

avec les intonations âpres de sa voix de tout à l'heure.

— Je vous ai fait languir, papa, disait-elle, mais voyez-vous, je ne voulais pas m'en revenir avant que les derniers sacs de pommes de terre ne soient chargés sur la charrette... Maintenant tout est rentré et nous pouvons dormir sur nos deux oreilles... J'ai pensé à vous en route et je vous ai apporté un beau bouquet de fruits sauvages. Nous nous amuserons à les regarder ensemble demain, au jour... A cette heure, vous allez boire gentiment votre bouillon, et puis, dès que nous aurons soupé, la Guite et moi nous vous coucherons dans votre lit bien chaud et je vous chanterai un air pour vous endormir...

Elle s'était levée, prenait dans le buffet un bol qu'elle remplissait avec le contenu d'un pot qui mijotait sur le *potager*, puis, sans s'inquiéter de ses hôtes, elle retournait près du malade. Lentement, avec de délicates précautions, elle lui faisait avaler des cuillerées de potage. Julien, malgré la sombre humeur où l'avaient jeté les mésaventures de la soirée, ne pouvait s'empêcher d'admirer la patiente et maternelle tendresse avec laquelle la jeune fille procédait à cette lente et difficile opération. Quand le bol fut vide, elle revint vers le fourneau et parut enfin songer aux nouveaux venus.

— Excusez-moi, monsieur, commença-t-elle en s'adressant à Julien, mais je devais d'abord m'oc-

cuper de mon père... Si j'ai bien compris la Guite, vous rendiez à Vivey.

— Oui, mademoiselle, j'espérais y coucher ce soir.

— Vous venez sans doute, poursuivit-elle, pour les affaires du château... L'héritier de M. Oudart ne doit-il pas arriver prochainement ?

— Je suis cet héritier, répondit Julien en rougissant.

— Vous êtes M. de Buxières ?... s'exclama Reine surprise.

Un peu confuse d'avoir trop marqué son étonnement, elle s'arrêta, rougit à son tour, puis examina rapidement son interlocuteur. Elle n'eût jamais deviné le nouveau propriétaire dans ce jeune homme, mince, timide, à la physionomie mélancolique... Il ressemblait si peu à feu Oudart de Buxières !...

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle, vous avez dû trouver tout à l'heure mon accueil un peu rude, mais mon premier mouvement a été pour mon père... Il est fort malade, comme vous avez pu voir, et j'ai craint tout d'abord qu'il n'ait été effrayé par des visages étrangers.

— C'est moi, mademoiselle, répliqua Julien avec embarras, c'est moi qui ai à m'excuser d'avoir causé tout ce dérangement. Mais je n'entends pas vous importuner davantage... Si vous voulez bien nous

donner un guide qui nous mettra sur le chemin de Vivey, nous irons ce soir coucher au château.

— Non pas, protesta Reine, avec un accent très cordial. Vous êtes mes hôtes et je ne souffrirai pas que vous nous quittiez de la sorte. D'ailleurs, vous trouveriez probablement les portes closes, là-bas, car je crois qu'on ne vous attendait pas si tôt.

Pendant cet entretien, la servante qui avait reçu les voyageurs était rentrée avec sa seille de lait ; derrière elle, les domestiques de la ferme, hommes et femmes, se rangeaient silencieusement autour de la table.

— Guitiote, ajouta Reine, mets deux couverts de plus... On a pris soin du cheval de ces messieurs, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, il est à l'écurie, répondit l'un des garçons de ferme.

— Bien... Bernard, vous prendrez demain le Fleuriot avec vous et à vous deux vous irez querir la voiture qui est restée dans le fond de la Planche au Vacher... C'est entendu !... Maintenant, monsieur de Buxières, voulez-vous passer à table ainsi que votre cocher ? Dame ! je ne sais si notre souper sera de votre goût. Je n'ai à vous offrir qu'une *potée*, une échinée de porc et un fromage du pays... Mais vous devez avoir faim, et quand on a bon appétit, on n'est point difficile.

Tout le monde s'était assis au long de la table :

les domestiques au bas bout, et Reine Vincart près de la cheminée, entre M. de Buxières et le loueur. La Guite servit la soupe aux choux à la ronde ; bientôt on n'entendit plus que le cliquetis des cuillers accompagnant le clappement des lèvres. Julien, encore mal revenu de son ahurissement, regardait à la dérobée cette jolie et robuste fille qui présidait au souper et avait l'œil aux moindres détails du service : il la trouvait étrange ; elle bouleversait toutes ses idées. Dans son imagination et d'après ses théories, la femme, et surtout la jeune fille, devait être une créature soumise, modeste, effacée, tenant ses yeux baissés ou ne les relevant que pour consulter son mari ou sa mère sur ce qui est permis et défendu. Or, Reine ne satisfaisait à aucune des exigences de ce programme. Elle paraissait avoir vingt-deux ans à peine et elle agissait avec l'initiative, la franchise et la décision d'un homme, tout en conservant la retenue, la tendresse et la grâce aisée d'une femme. Bien qu'on sentît qu'elle était habituée à gouverner et à commander, il n'y avait dans son regard, dans ses gestes et dans sa voix rien qui trahît des allures garçonnières. Elle restait jeune fille tout en s'acquittant du rôle viril de chef de maison. Ce qui étonnait également Julien, c'est qu'elle paraissait avoir reçu une éducation supérieure à celles des gens de sa condition, et il se demandait par quelle force de volonté cette nature

relativement cultivée se pliait aux habitudes du milieu rustiquement grossier dans lequel elle vivait.

Tandis que Julien se plongeait dans ses réflexions et mangeait d'un air distrait, Reine Vincart examinait rapidement ce jeune homme réservé, presque gauche, qui n'osait lui adresser la parole et gardait avec ses voisins une attitude guindée et cérémonieuse. Elle le comparait mentalement à Claudet, le hardi chasseur, déluré, résolu, plein d'entrain et d'en avant, et dans son cœur s'éveillait une charitable compassion à la pensée de l'accueil que les Séjournant feraient à ce nouveau maître si timide, si peu au courant des pratiques et du caractère des campagnards.

Julien ne lui semblait nullement de taille à se défendre contre le mauvais vouloir de gens qui le considéreraient comme un intrus et chercheraient certainement à lui faire payer cher l'héritage dont il les avait frustrés.

— Vous ne buvez pas, monsieur de Buxières ! lui dit-elle, en remarquant que le verre de son hôte était encore plein.

— Je ne suis pas grand buveur, répliqua-t-il, et surtout je ne bois jamais de vin pur... Je vous serais reconnaissant de me faire donner de l'eau.

Reine sourit, et lui passant un broc plein d'eau :

— Vraiment !... dit-elle. En ce cas vous êtes mal tombé, car dans la *montagne* on aime les bons dîners

et on a une tendresse toute spéciale pour le vin de Bourgogne... Chassez-vous, au moins ?

— Non, mademoiselle, je ne sais pas tenir un fusil.

— Vous n'avez sans doute pas l'intention de vous fixer à Vivey ?

— Pourquoi donc ? s'écria-t-il ; je compte au contraire habiter le château et m'y établir définitivement.

— Eh ! quoi, s'exclama Reine en riant, vous n'êtes ni chasseur ni buveur, et vous voulez vivre dans nos bois !... Vous y mourrez d'ennui, mon pauvre monsieur !

— J'aurai, repartit-il, mes livres pour compagnons ; d'ailleurs, la solitude ne m'a jamais effrayé.

La jeune fille secouait la tête d'un air peu convaincu.

— Je parie, continua-t-elle, que vous ne jouez pas même aux cartes.

— Jamais, les jeux de hasard me répugnent.

— Remarquez que je ne vous en blâme pas, reprit-elle gaiement, mais si j'ai un conseil à vous donner, ne parlez pas ici de votre dégoût pour la chasse, les cartes et le bon vin ; nos paysans vous prendraient en pitié et cela détruirait votre prestige...

Julien la regardait avec stupéfaction. Elle s'interrompit pour donner des instructions à la Guite

au sujet des lits qu'elle destinait à ses hôtes, puis le souper s'acheva silencieusement. Après avoir avalé leur dernière bouchée, les domestiques mâles gagnèrent leur dortoir situé dans les bâtiments de l'ancienne forge. Reine Vincart se leva à son tour :

— Voici l'heure où je couche mon père... Je suis obligée de vous congédier, monsieur de Buxières... Guitiote vous conduira dans votre chambre... Quant à vous, conducteur, je vous ai fait dresser un lit dans un cabinet voisin de la chambre à four, vous y serez au chaud... Bonsoir, messieurs, dormez bien !

Elle leur tourna le dos et alla retrouver le paralytique qui, à sa vue, manifesta sa joie par une succession de sons inarticulés.

La chambre du premier étage, où Guitiote conduisit Julien, avait un aspect gai et hospitalier. Les murs étaient blanchis à la chaux ; les chaises, la table et la couchette étaient en bois de chêne ciré ; un bon feu de souches pétillait dans la cheminée de pierre et, à travers les rideaux blancs de la croisée, on voyait un mince croissant de lune glisser entre les nuages clairsemés. Le jeune homme se mit rapidement au lit, mais malgré les fatigues de la journée le sommeil ne vint pas. A travers les cloisons, il entendait la voix nette et sonore de Reine, qui cherchait à endormir son père en lui chantant une chanson du pays, et, tout en se retournant dans ses draps de toile de ménage qui fleuraient la racine

d'iris, Julien de Buxières repensait à l'originale figure de cette jeune fille, dont la grâce, l'énergie et le franc-parler le séduisaient et le scandalisaient, en même temps. A la fin il s'assoupit ; quand il s'éveilla au bruit de la ferme, le soleil se levait et commençait à percer le brouillard.

Le ciel s'était éclairci pendant la nuit ; il avait gelé et les prés étaient poudrés à blanc. Les feuilles touchées brusquement par le premier givre pleuvaient doucement sur le sol et formaient de vertes jonchées au pied des arbres. Julien s'habilla à la hâte et descendit dans la cour où il aperçut le cabriolet de louage, ramené dès le fin matin, et dont un garçon de ferme lavait à grande eau la capote et les roues boueuses. Lorsqu'il entra dans la salle du rez-de-chaussée qu'égayait un rose épanouissement de soleil, il trouva Reine Vincart déjà levée. Elle était vêtue d'une jupe de laine rayée et d'une casaque de flanelle blanche négligemment serrée à la taille ; ses cheveux bruns séparés en deux bandeaux et tordus à la hâte se crépelaient autour de son front lisse et intelligent.

— Bonjour, monsieur de Buxières, dit-elle de sa voix cordiale, avez-vous bien dormi ?... Oui... A la bonne heure !... Vous me surprenez en train de vaquer au ménage. Mon père est encore au lit et j'en profite pour lui arranger son petit chez lui... Le médecin a défendu qu'on le place près du feu ; alors

je l'ai installé ici ; il s'y trouve à merveille et, pour le préserver des courants d'air, j'ai imaginé cette niche.

Elle lui montrait à côté de la fenêtre ensoleillée le grand fauteuil à oreillettes, encadré dans les paravents. Elle s'aperçut que Julien regardait curieusement les grossières images d'Épinal collées aux feuilles du paravent.

— Ceci, continua-t-elle, est encore de mon invention. Mon père a le cerveau un peu affaibli, mais il comprend bien des choses, encore qu'il ne puisse parler... Comme il s'ennuyait tout le long du jour dans son fauteuil, j'ai tapissé les paravents avec ces images. Les couleurs vives l'amuse comme un enfant et je lui explique les sujets... Je ne lui en dis pas beaucoup à la fois de peur de le fatiguer. Nous en sommes à *Pyrame et Thisbé* et nous en avons encore pour longtemps avant d'être à la fin...

Elle surprit un regard apitoyé de son hôte, qui semblait dire : « Le pauvre homme ne durera peut-être pas assez pour connaître la fin ! » Sans doute elle avait les mêmes craintes, car une lueur humide brilla dans ses yeux noirs, elle soupira et resta un moment silencieuse...

Pendant ce temps, la pie que Julien avait remarquée la veille, sautillait autour de sa maîtresse comme un esprit familier ; elle s'enhardissait jusqu'à piqueter du bec ses cheveux bruns, puis

s'envolait malicieusement en répétant de sa voix cassée :

— Reine !... Reine des bois !

— Pourquoi « Reine des bois » ? demanda Julien en rougissant.

— Ah ! répondit la jeune fille, c'est un surnom que me donnent les gens d'ici, parce que j'aime beaucoup la forêt... Je passe dans nos bois le plus de temps que je puis, quand les besognes de la ferme m'en laissent le loisir... Margot m'a entendu appeler ainsi autrefois par mon père ; elle s'en est souvenue et le répète à satiété.

— Vous vous plaisez dans ce pays sauvage ? interrogea de nouveau M. de Buxières.

— Beaucoup... J'y suis née et je l'aime.

— Mais vous n'y avez pas toujours vécu ?

— Non, ma mère qui avait habité la ville m'a mise en pension dans son pays, à Dijon. J'ai été élevée un peu comme une demoiselle, bien qu'il n'y paraisse guère... Je suis restée six ans là-bas, puis maman est morte, papa est tombé malade et je suis revenue chez nous.

— Et ce brusque changement d'habitudes ne vous a pas été pénible ?

— Du tout... Voyez-vous, moi, je suis foncièrement paysanne... Je souhaite que vous n'ayez pas plus de peine que moi à vous accoutumer à votre nouvelle vie, au château de Vivey... Mais, ajouta-

t-elle, en se dirigeant vers la cheminée, je crois qu'on attelle le cheval et vous devez avoir faim... Votre conducteur s'est déjà lesté avec une rôtie et du vin blanc... Je ne vous offrirai pas le même déjeuner, je vais vous apprêter du café au lait.

Il fit un signe d'acquiescement et elle lui servit elle-même le café, le lait et le pain grillé. Il avala rapidement une tasse de lait, grignota une rôtie, puis se tournant vers son hôtesse :

— Il me reste, mademoiselle, dit-il, avec un certain embarras, à vous remercier de tout cœur de votre aimable hospitalité... C'est pour moi un bon augure que ce cordial accueil à mon arrivée dans un pays inconnu... Permettez-moi de vous adresser encore une question, continua-t-il en la regardant d'un air inquiet. Pourquoi croyez-vous que je m'habituerai difficilement à vivre ici ?

— Pourquoi ? répondit-elle en secouant la tête, parce que, à vous parler franchement, vous ne me faites pas l'effet, vous, monsieur, d'avoir le fond très campagnard. Vous ne connaissez pas nos façons de vivre ; vous ne saurez point parler aux paysans leur langue et ils ne vous comprendront pas... Vous serez pour eux le « monsieur de la ville », dont ils se méfient et avec lequel ils cherchent toujours à ruser... Je souhaite de me tromper, mais j'ai idée que vous vous buterez là-bas à des difficultés dont vous ne paraissez pas vous douter...

Elle fut interrompue par l'entrée du loueur qui s'impatientait. Le cheval était attelé et on n'attendait plus que M. de Buxières. Julien, après avoir, gauchement et en se troublant, mis une pièce d'argent dans la main de la Guite, prit congé de Reine Vincart, qui l'accompagna sur le seuil.

— Merci encore, mademoiselle, murmura-t-il, et au revoir, puisque nous allons être voisins.

Elle serra franchement la main qu'il lui tendait timidement. Julien monta dans le cabriolet, à côté du loueur qui fouetta vivement son cheval bourru.

— Bonne arrivée et bonne chance, monsieur ! lui cria Reine, tandis que le cabriolet s'éloignait en cahotant.

III

AU sortir de la Thuilière, le loueur avait de nouveau dirigé son cheval vers les pâtis de la Planche au Vacher. Renseigné cette fois par les gens de la ferme, il suivait un chemin empierré qui cahota rudement les deux voyageurs, mais qui les conduisit sans encombre jusqu'au fond d'une gorge buissonneuse où ils purent traverser à gué le ruisseau. Dès qu'ils eurent gravi péniblement le versant opposé, le brouillard blanc qui les avait enveloppés se dissipa un peu et ils distinguèrent une route forestière qui serpentait à mi-côte, en plein bois.

— Enfin, je m'y reconnais ! s'écria le loueur, nous n'avons plus qu'à marcher tout droit et dans vingt minutes nous serons à Vivey... Ce satané brouillard vous entre dans la peau comme un cent d'aiguilles... Avec votre permission, monsieur de Buxières, si ça ne vous gêne pas, j'allumerai une pipe pour me réchauffer ?

Sachant maintenant qu'il voiturait le propriétaire du château, il se repentait de l'avoir traité un peu trop cavalièrement la veille ; il devenait obsé-

quieux et essayait de se faire bien venir de son voyageur en se montrant aussi loquace qu'il avait été grognon tout d'abord. Mais Julien de Buxières, trop occupé sans doute à examiner le pays ou à ruminer ses impressions de la matinée, ne répondait que fort peu à ses avances et laissait négligemment tomber la conversation.

Le soleil perçait le voile laiteux du brouillard, et par place le givre de la nuit se changeait en gouttes diamantées qui tremblaient au fin bout des branches. Une tiède flambée de rayons mit en lumière les rousseurs des hêtres, les rougeurs des cornouillers, l'or vif des peupliers et la forêt se montra à Julien dans tout l'éclat de sa parure automnale. L'aimable souvenir de l'hospitalité de Reine Vincart le prédisposait sans doute à goûter le charme de cette matinée ensoleillée, car, pour la première fois peut-être, il devint sensible aux beautés de la nature forestière. Peu à peu, vers la gauche, le taillis s'éclaircissait et quelques maisons grises apparaissaient éparées dans le fond d'une prairie encore blanche de frimas. Bientôt on aperçut un parc entouré de murs bas et croulants, puis un groupe de toits fumeux et, au-dessus d'un massif de frênes, deux tourelles coiffées en éteignoir. Le cocher les désigna au jeune homme du bout de son fouet.

— Voici Vivey, dit-il, et voici vos propriétés, monsieur de Buxières !

Julien tressaillit et, malgré son détachement des choses de ce monde, il ne put réprimer une sourde satisfaction en songeant que, de par la loi, il allait être le maître des bois, des champs et de la vieille demeure dont il voyait là-bas pointer les toits d'ardoise. Cette satisfaction était assaisonnée d'un sentiment de vive curiosité, mais elle était légèrement troublée aussi par la perspective des détails matériels de l'entrée en possession. Il allait falloir, au début, payer de sa personne, montrer aux gens d'affaires et aux domestiques du château que le nouveau possesseur était à la hauteur de sa situation. Or, Julien n'avait rien d'un homme d'action, et les craintes discrètement exprimées par Reine Vincart lui trottaient dans l'esprit. Quand la voiture, tournant un coin de rue, s'arrêta devant la grille d'entrée et qu'à travers les ornements de fer forgé, il vit l'avenue de frênes, la cour herbeuse, la façade taciturne, son cœur se mit à battre et sa timidité le reprit.

— La grille est fermée et on n'a pas trop l'air de vous attendre, observa le conducteur.

Ils descendirent de voiture. Avisant la petite porte entre-bâillée, le cocher tira vigoureusement la chaîne de la sonnette. Les tintements de la cloche rouillée éveillèrent des aboiements furibonds au fond d'un chenil voisin, mais personne ne parut s'en émouvoir à l'intérieur de la maison.

— Bah ! entrons toujours, reprit le cocher en donnant un second coup de cloche et en regardant en dessous la mine déconcertée de son voyageur.

Il attacha son cheval à l'un des barreaux de la grille, puis, poussant la petite porte, ils pénétrèrent sous les frênes, tandis que dans le chenil les chiens recommençaient leur vacarme. Au moment où ils arrivaient dans la cour, la porte du perron s'ouvrit enfin et Manette Séjournant se montra sur la première marche.

— Bonjour donc, messieurs, s'écria-t-elle d'une voix traînante, c'est-y vous qui faites tout ce *raffut* ? (bruit).

L'aspect de cette grande femme aux formes opulentes, à l'œil à la fois hardi et sournois, accrut encore l'embarras de Julien. Il s'avança gauchement, souleva son chapeau et répondit presque en s'excusant :

— Pardon, madame, je suis le cousin et l'héritier de feu Claude de Buxières... Je viens m'installer au château et j'avais annoncé mon arrivée à M. Arbillot, le notaire... Je suis étonné qu'il ne vous en ait rien dit.

— Ah ! c'est vous, M. Julien de Buxières !... s'exclama M^{me} Séjournant en dévisageant le nouveau venu avec une curiosité mélangée d'une nuance de surprise dédaigneuse, qui acheva de décontenancer le jeune homme. M. Arbillot est bien venu au châ-

teau... Il vous attendait dans la journée et, ma fi ! ne vous voyant point venir, il est reparti à la nuit...

— Vous étiez sans doute au service de mon cousin ? demanda doucement Julien qui tenait à se montrer, dès le début, patient et bienveillant à l'égard de la domesticité de son parent.

— Oui, monsieur, répondit Manette avec une dignité dolente ; j'ai servi pendant vingt-six ans le pauvre M. de Buxières, et avec dévouement, je puis bien m'en vanter !... Mais au jour d'aujourd'hui, je ne reste au château que pour garder les scellés, avec Claudet, mon garçon... Nous en avons assez d'être chez les autres, et nous sommes décidés à partir dès que le notaire n'aura plus besoin de nous.

— Je le regrette, madame, murmura Julien qui devenait nerveux.

Puis il ajouta :

— Il doit y avoir ici d'autres domestiques... Je vous serais obligé de faire introduire notre voiture dans la cour... Maintenant, si vous voulez bien nous guider, nous entrerons à la maison, car j'ai hâte de m'installer chez moi et mon conducteur ne serait pas fâché de se rafraîchir.

— J'enverrai le *pâtureau* ouvrir la grille..., repartit l'ancienne gouvernante. Si vous voulez venir par ici, messieurs, je vais vous conduire dans la seule pièce disponible pour le quart d'heure, à cause des scellés.

Passant devant eux, elle se dirigea vers la cuisine et s'effaça pour les laisser pénétrer dans la grande salle enfumée où, devant un feu clair, une petite servante préparait le café. A l'arrivée des deux voyageurs, la virile et brune figure de Claudet Séjournant se détacha sur la pleine lumière de la fenêtre.

— Mon *gachenet*, dit Manette avec un clignement d'yeux sournois à l'adresse de son fils, voici M. de Buxières qui vient prendre possession de son héritage.

Le grand Chasserot ébaucha un salut silencieux, puis les deux jeunes gens s'examinèrent rapidement. L'effarement de Julien de Buxières fut encore accru par la présence inattendue de ce beau jeune paysan, à la mine intelligente et énergique, à la robuste tournure. Il supporta mal le regard à la fois étonné et plein d'une compassion ironique que lui lancèrent obliquement les grands yeux bruns de Claudet. Il se détourna avec une sensation de malaise et insista pour qu'on offrît du vin à son conducteur. Tandis que Manette s'exécutait et d'un air peu aimable apportait un verre et une bouteille entamée, Claudet continuait de dévisager avec une sorte de stupeur incrédule l'héritier légal de Claude de Buxières.

Ce garçon mince, frêle, étriqué dans une longue lévite noire et poudreuse qui le faisait ressembler à un séminariste, avait si peu d'airs de parenté avec les Buxières de la branche aînée, qu'une certaine

hésitation semblait permise et que Claudet s'en autorisa malignement pour interloquer celui qui venait le déposséder, en feignant de douter de son identité.

— Vous êtes bien M. Julien de Buxières ? demanda-t-il en le toisant d'un œil soupçonneux.

— Me prenez-vous pour un imposteur ? s'exclama le jeune homme en rougissant.

— Je ne dis point cela, reprit maussadement Claudet, mais enfin vous ne portez pas votre nom écrit sur votre figure... et dame ! comme gardien des scellés, j'ai ma responsabilité... Je cherche à me renseigner, voilà tout !

Vexé de se voir soumis à un interrogatoire en présence du cocher qui l'avait amené de Langres, Julien achevait de perdre son sang-froid.

— Exigez-vous que je vous montre mes papiers ? répliqua-t-il d'un ton ironiquement hautain.

Prévoyant que les choses allaient se gêner, Manette crut devoir s'interposer.

— Laisse donc, Claudet, interrompit-elle de sa voix mielleusement papelarde, laisse monsieur tranquille... Il ne serait pas ici, n'est-ce pas ? s'il n'avait pas raison d'y être... Et quant à lui demander de prouver son droit, ce n'est point notre affaire, mais celle du juge de paix et du notaire... Tu ferais mieux, mon gachenet, de pousser jusqu'à Auberive et de prier ces messieurs de venir demain pour lever les scellés.

A ce moment, le *pâtureau*, qui avait été chargé d'ouvrir la grille, entra dans la cuisine.

— La voiture est dans la cour, annonça-t-il, et les malles du monsieur sont dans le vestibule... Où faut-il les ranger, madame Séjournant ?

Les regards ennuyés de Julien allaient de Manette au jeune pâtre avec une expression d'impatience et de fatigue.

— Ma fi ! proposa Manette, il n'y a que la chambre de notre défunt maître où les scellés aient été enlevés... Si monsieur veut s'y installer ?

— Soit ! murmura Julien de Buxières ; faites monter mes bagages dans cette pièce et donnez des ordres pour qu'on l'approprie immédiatement...

Sur un signe de la gouvernante, le petit pâtre et la servante disparurent de nouveau.

— Madame, continua Julien en se tournant vers Manette, si j'ai bien compris, je ne puis compter sur vous pour... la tenue de mon ménage... Pourrez-vous du moins me procurer une femme qui se chargera de vous suppléer ?

— Oh ! pour ce qui est de ça, repartit la gouvernante toujours pateline, un jour ou deux de plus ou de moins !... Je ne suis pas regardante et je ne me refuse pas à tenir la maison en ordre tout le temps que j'y serai... A quelle heure désirez-vous manger, monsieur ?...

— Aux heures qui vous seront le plus commodes,

se hâta de répondre Julien d'un ton conciliant ; vous me ferez servir dans ma chambre.

Puis, comme le cocher avait achevé sa bouteille, il sortit pour régler avec lui.

Quand il fut dehors, Manette et son fils, restés seuls, échangèrent un regard sarcastique.

— Ça un Buxières ? grommela Claudet presque humilié, il a l'air d'un séminariste en vacances.

— C'est un *écrivineule* ! reprit Manette en haussant les épaules.

Écrivineule est un mot du dialecte langrois qui désigne un être efféminé, chétif et malingre. Dans la bouche de M^{me} Séjournant, ce vocable pittoresque prenait une énergie méprisante des plus significatives.

— Et penser, soupira le grand Chasserot en passant rageusement les doigts dans ses cheveux touffus, que ce gringalet va devenir le maître ici !

— Le maître ?... répéta Manette en hochant la tête, savoir !... Il ne s'entend à rien de rien et il n'est point capable de commander... Il n'a pas de méchanceté pour deux liards, malgré ses airs de coq effarouché, et on le mènerait facilement par le bout du nez... Vois-tu, Claudet, au lieu de jeter le manche après la cognée, si nous savions nous y prendre, avant deux mois, c'est nous qui ferions ici la pluie et le beau temps... Il faudrait seulement être un peu plus politique.

— Qu'entendez-vous par être politique, la mère ?

— J'entends : traîner les choses en douceur et non pas casser les vitres du premier coup... Ce garçon-là est *éberlué* comme un oiselet qui a chu du nid... Il s'agirait de l'aider à se ravoïer et de l'habituer à ne plus pouvoir se passer de nous... Dès que nous nous serions rendus indispensables, il serait à notre dévotion.

— Tu veux que je devienne le domestique d'un homme qui m'a soufflé mon héritage ! protesta Claudet indigné.

— Son domestique, nenni ! mais son compagnon et son conseil, oui bien !... Et ça serait si aisé si tu voulais t'y prêter, Claudet !... Je te le répète, il n'est pas malin et il a la mine d'un homme qui est enfoncé dans la dévotion jusqu'au cou... Quand il serait bien persuadé que nous lui sommes nécessaires, si quelqu'un de sûr, le curé par exemple, lui insinuait que tu es le fils de Claude de Buxières, il aurait des scrupules, et moitié par intérêt, moitié par religion, il en viendrait à te traiter comme son parent.

— Non, déclara nettement Claudet, ces manigances-là ne me vont pas !... Ce que tu me conseilles, M. Arbillot me l'avait déjà proposé hier en s'offrant de raconter lui-même à ce monsieur ma parenté avec Claude de Buxières et le testament que mon père projetait de faire en ma faveur... J'ai refusé et j'ai défendu au notaire de parler... Moi,

jouer au chien couchant devant ce cadet que mon père détestait, et lui mendier une part d'héritage?... Merci, j'aime mieux m'en aller tout de suite !

— Tu aimes mieux voir ta mère mendier son pain à la porte des autres ! riposta aigrement la Manette en essuyant une larme de colère.

— Je te l'ai déjà dit, maman, quand on a des bras et de la bonne volonté, on n'est pas obligé de mendier aux portes... Assez là-dessus ; je m'en vais à Auberive prévenir le juge et le notaire...

Tandis que Claudet cheminait à travers bois, le *pâtureau* transportait dans la chambre du premier étage les bagages du nouvel arrivant, et Zélie, la petite servante, mettait des draps au lit, aéraït la pièce, allumait du feu. Bientôt Julien resta seul dans son nouveau gîte, occupé à ouvrir sa malle et sa valise. La cheminée, dont on ne s'était pas servi depuis le dernier hiver, fumait désagréablement, et les bûches humides noircissaient sans jeter de flamme. Les malles s'étaient béantes et la chambre de feu Claude de Buxières avait l'aspect inconfortable des pièces longtemps inhabitées. Julien s'était assis dans un des fauteuils de velours d'Utrecht et tisonnait le feu qui se mourait. Il se sentait désorienté et n'avait plus le courage de ranger ses vêtements dans les armoires entr'ouvertes, d'où s'exhalait une rance odeur de renfermé.

Le léger souffle de joie et de renouveau qui l'avait

un moment soulevé de terre au sortir de la ferme des Vincart, s'était brusquement évaporé. Il retombait à plat dans une réalité maussade où il se trouvait plus esseulé qu'il ne l'avait jamais été. Il songeait à l'accueil cordial de Reine et aux difficultés qu'elle lui avait fait entrevoir. Il ne se doutait guère que le peu rassurant pronostic de la jeune fille se vérifierait le jour même !... Le souvenir de l'intérieur si gaie-ment hospitalier de la Thuilière faisait encore plus péniblement ressortir la physionomie revêche de cette maison froide et nue de Vivey, que peuplait seule une domesticité hostile. Qu'étaient-ce que cette Manette Séjournant aux allures aigrement doucereuses, et ce Claudet qui l'avait, dès l'entrée, soumis à un offensant interrogatoire ? Pourquoi ces gens-là semblaient-ils prévenus d'avance et indisposés contre lui ? Il se sentait comme enveloppé d'une atmosphère de mauvaise grâce et de mauvais vouloir. Il prévoyait qu'il allait rencontrer de la part de ces subalternes une sourde opposition, et il s'effrayait à la pensée de l'énergie qu'il faudrait montrer pour s'établir en maître au château. Lui qui avait rêvé une solitude calme où il pourrait s'adonner tout à son aise à ses goûts contemplatifs et vivre, selon le mot de saint François de Sales : *in angello cum libello*... Il était loin de compte !

Languissamment, méthodiquement, il procéda à l'installation de ses effets dans la chambre de son

cousin de Buxières. Il avait à peine achevé ses rangements que Zélie reparut avec des assiettes, une nappe et se mit en mesure de dresser le couvert. La petite servante poussa une exclamation en voyant le feu éteint.

— *Ga !* s'écria-t-elle, le bois n'a donc pas voulu *clairer* ?

Il la regarda comme si elle lui eût parlé hébreu et fut une bonne minute avant de comprendre que, dans le patois du pays, *clairer* signifiait flamber.

— *Bé ! bé !* continua-t-elle, je vas vous *quéri* des *cobilles* et des *ételles*...

Elle revint avec un panier plein de menus fagots et de ces éclats de bois que les bûcherons enlèvent à coups de hache pour équarrir les souches ; elle échafauda le tout sur les chenets et autour des bûches, puis, s'armant d'un long tube de fer percé aux deux bouts, elle souffla dedans vigoureusement et bientôt une flamme claire jaillit parmi le menu bois sec.

— Voilà, dit-elle en regardant Julien d'un air triomphant, où l'on démêlait aussi un certain dédain pour ce monsieur qui ne savait même pas entretenir le feu, ça n'est pas plus malin que ça... Maintenant je vas dresser la table.

Pendant qu'elle disposait symétriquement sur la nappe les assiettes, la bouteille et le verre, Julien essayait de la faire causer. Mais la petite, soit qu'elle

eût été stylée d'avance, soit qu'elle ne comprît pas très bien le français trop littéraire de M. de Buxières, ne répondait aux questions que par des monosyllabes, ou bien affectait de ne s'exprimer qu'en patois, de sorte que Julien dut renoncer à obtenir d'elle le moindre renseignement. Décidément, M^{lle} Vincart avait raison, il ne savait pas parler leur langue, à ces gens-là !

Il mangea sans appétit un déjeuner où Manette avait déployé tous ses talents culinaires, goûta à peine au perdreau rôti, et, au grand ébahissement de Zélie, trempa largement d'eau claire le vieux bourgogne qu'on lui avait servi.

— Vous préviendrez M^{me} Séjournant, dit-il à la servante en repliant sa serviette, que je ne suis pas gros mangeur et qu'un seul plat me suffit.

Pendant qu'elle enlevait le couvert, il sortit pour prendre l'air et jeter un coup d'œil sur le pays qui allait être le sien. Cela ne lui demanda pas beaucoup de temps. Les vingt et quelques maisons blanchies à la chaux qui composent le village et dorment au fond de la combe boisée comme des œufs au creux d'un nid, forment une rue unique qui s'arrondit autour du château. Il l'eut bientôt parcourue ; les rares habitants qu'il rencontra sur son chemin lui jetaient un regard froid où il lisait plus de curiosité que de bienveillance. Il entra dans l'étroite église placée sous l'invocation de Notre-Dame : une

lumière grise tombant du haut des verrières verdâtres éclairait mal les vieux bancs de chêne solitaires et le maître-autel de bois peint. Il s'agenouilla et essaya de se recueillir, mais les grossières images de ce sanctuaire rustique ne parvinrent pas à reconforter son âme en désarroi. Une subite sécheresse tarissait en lui la source des pieuses ferveurs... Il sortit de Vivey et prit un sentier qui montait vers la forêt ; non pas que cette dernière l'intéressât plus que le village ; les bois ne disaient rien à son cœur ; il ne savait pas distinguer un hêtre d'un chêne, et toutes les plantes du taillis n'étaient pour lui que des « herbes » ; mais il avait besoin de fatiguer son corps et de dissiper par une violente agitation physique le lourd découragement qui lui stupéfiait l'esprit. Il marcha pendant plusieurs heures sans rien voir, faillit se perdre et ne rentra au château qu'à la brune. De nouveau la petite servante lui apporta dans sa chambre un dîner qu'il absorba distraitemment, sans même se demander si ce qu'il mangeait était vache ou mouton ; puis il se coucha immédiatement et s'endormit d'un sommeil fiévreux. Ainsi se termina sa première journée.

Le lendemain, vers neuf heures, on vint l'avertir que le juge de paix, le notaire et le greffier l'attendaient en bas. Il descendit et trouva les trois hommes de loi en train de conférer à mi-voix, dans la cuisine, avec Manette et Claudet. A son arrivée, la conver-

sation s'arrêta brusquement et, pendant quelques secondes d'un silence gênant, Julien se sentit observé par tous ces regards étrangers. Enfin il salua, exhiba au juge de paix les pièces qui constataient son identité et le pria de vouloir bien procéder sans retard à la levée des scellés. L'opération commença et se poursuivit sans désemparer à travers toutes les pièces de la maison, en présence de Claudet qui se tenait raide et renfrogné derrière le juge et profitait des moindres incidents pour manifester à l'héritier légal de Claude de Buxières son antipathie et son mauvais vouloir. Vers onze heures, le procès-verbal fut clos, signé par les parties, et Julien se trouva régulièrement investi de tous ses droits. Mais il n'était pas encore quitte des ennuyeuses formalités de cette mise en possession ; il lui fallut retenir à déjeuner les trois personnages qui venaient d'officier. La chose, du reste, avait été prévue par Manette. Elle s'était occupée dès le matin de cuisiner un repas plantureux et avait pris soin de tirer à part Julien de Buxières, afin de l'instruire des devoirs hospitaliers qui lui étaient imposés par les convenances et les usages.

Au moment où l'on entrait dans la salle à manger, le jeune Buxières remarqua que cinq couverts avaient été disposés sur la nappe ; il cherchait à quel convive pouvait être destiné ce cinquième couvert, quand, sur un mot échappé au greffier, il com-

prit que le convive inconnu n'était autre que Claudet. Manette, en effet, n'avait pu supporter l'idée que son garçon, commensal ordinaire de feu Claude de Buxières, fût relégué ce jour-là à la cuisine, et cela en présence des notables d'Auberive ; délibérément, elle avait mis son couvert à la table du maître, espérant que celui-ci n'oserait pas faire publiquement un affront à Claudet. Elle ne s'était pas trompée dans son calcul. Julien, désireux de se montrer conciliant et faisant taire ses répugnances, s'approcha du grand Chasserot qui se tenait fièrement à l'écart et l'invita à prendre place à sa table.

— Merci, répondit sèchement Claudet, j'ai déjeuné !...

Et il tourna le dos à M. de Buxières, qui rentra déconcerté et vexé dans la salle à manger.

Le repas fut copieux et parut à Julien d'une longueur mortelle. Les trois convives, mis en appétit par leur course matinale, faisaient honneur à la cuisine de M^{me} Séjournant, buvaient sec, et se dégoûdissant peu à peu sous l'influence du bourgogne de leur hôte, se renvoyaient de lourdes plaisanteries villageoises ou contaient bruyamment d'interminables histoires de chasse. Cette conversation, assaisonnée de gauloiseries salées, mettait à une rude épreuve les nerfs délicats de Julien. Il s'efforçait cependant de remplir ses devoirs de maître de maison, jetait çà et là un mot pour paraître s'intéresser

à la causerie, mais il mangeait à peine, ses traits se tiraient et de temps à autre il étouffait un bâillement. Le juge, le greffier et le notaire ne comprenaient rien à ce garçon de vingt-huit ans qui buvait de l'eau, dédaignait la bonne chère et ne riait que du bout des lèvres. A la fin, gênés par la taciturnité de leur hôte, ils se levèrent de table plus tôt qu'ils n'en avaient coutume et se disposèrent à prendre congé.

Avant de partir, le notaire Arbillot passa familièrement son bras sous celui de Julien et l'emmena dans une pièce voisine qui servait de salle de billard et de bibliothèque.

— Monsieur de Buxières, lui dit-il en lui montrant une pile de dossiers entassés sur le tapis vert du billard, voici ce que j'ai préparé pour vous ; vous trouverez là tous les titres et papiers relatifs aux immeubles et aux créances actives de la succession... Mettez cela sous clef pour l'étudier à loisir... C'est une lecture qui vous intéressera... Inutile de vous dire, ajouta-t-il, que je suis à votre disposition pour tous les éclaircissements et avis nécessaires... Mais, s'il ne s'agit que de menus détails, vous pourrez demander des renseignements à Claudet Séjournant, qui est très intelligent et entendu aux affaires... Et à propos de ce garçon, monsieur de Buxières, permettez-moi de le recommander spécialement à votre bienveillance...

Mais il fut interrompu net par un geste impérieux de Julien, qui répliqua en fronçant les sourcils :

— S'il vous plaît, maître Arbillot, nous n'aborderons pas ce sujet... J'ai essayé déjà de me montrer bienveillant pour M. Claudet, et depuis vingt-quatre heures que je suis ici, il a trouvé moyen de m'offenser deux fois... Je vous en prie, qu'il ne soit plus question de lui.

Le notaire, qui était en train d'allumer sa pipe, s'arrêta court. Par un sentiment de bonne camaraderie pour le grand Chasserot, et malgré les recommandations de ce dernier, il s'était décidé à instruire Julien de la situation du fils naturel de Claude de Buxières ; mais, s'il désirait obliger Claudet, il tenait plus encore à ménager son client. Entre l'hostilité de l'un et les répugnances de l'autre, il prit le parti de s'abstenir prudemment.

— Il suffit, monsieur de Buxières, répondit-il en s'inclinant, je n'insisterai pas.

Là-dessus, il salua et alla rejoindre le juge et le greffier. Les trois compagnons reprirent à travers bois le chemin d'Auberive, en glosant sur les incidents du déjeuner et sur la personne du nouveau propriétaire.

— Ce Buxières-là, dit M. Destourbet, ne ressemble guère à son défunt cousin Claude !

— Je comprends que les deux branches se soient tenues à distance, observa plaisamment le notaire.

— Pauvre grand Chasserot ! larmoya le greffier Seurrot que le bon vin rendait tendre ; il n'aura pas un sou de la fortune de son père, je le plains de tout mon cœur !...

Dès après le départ du notaire, Julien résolut de transformer en un cabinet de travail cette salle où il avait conféré avec M^e Arbillot et qu'on décorait du nom de « bibliothèque », bien qu'elle ne contînt tout au plus que quelques centaines de bouquins dépareillés : livres de chasse et manuels relatifs à l'agriculture ou aux exploitations forestières. La salle était spacieuse, éclairée par deux fenêtres donnant sur le jardin, parquetée de chêne, ornée d'une large cheminée sur les landiers de laquelle on pouvait faire flamber de maîtresses bûches, dans ce pays où le bois ne coûte presque rien. L'installation occupa le jeune homme pendant plusieurs jours et l'empêcha d'abord de trop penser aux petites tracasseries que lui suscitait la sourde hostilité de Manette Séjournant et de son fils. Au grand scandale des habitants du château, il relégua au grenier le massif billard où Claude de Buxières avait si longtemps joué en compagnie de ses familiers. D'après ses instructions, le menuisier du village remit en état les rayons de la bibliothèque destinés à recevoir les livres qu'on devait expédier par les messageries. Cette besogne une fois achevée, Julien songea à dépouiller les dossiers que lui avait remis

le notaire et à se rendre compte par lui-même de la nature de ses revenus, de l'importance des créances à recouvrer et des dates d'échéance. Mais ce travail, qu'il croyait très simple, lui parut bientôt fort compliqué de difficultés inextricables.

Une bonne part des revenus du domaine consistait en prix de ventes de coupes de bois. Claude de Buxières exploitait personnellement ou par des intermédiaires à ses gages la moitié des coupes annuelles, pour la vente desquelles il traitait de gré à gré avec les maîtres de forges et les marchands de bois des environs ; l'autre moitié était mise en adjudication par acte notarié. Pour cette dernière, rien d'obscur ni d'embarrassant : les prix de vente et les échéances étaient indiqués clairement dans l'acte. Mais il n'en allait plus de même avec les marchés conclus directement par l'ancien propriétaire : ceux-ci étaient le plus souvent relatés en des notes sommaires, confuses et inintelligibles pour d'autres que celui qui les avait rédigées. Julien se perdait dans ces dossiers où chaque fiche contenait des indications plus malaisées à déchiffrer que des rébus. Le notaire lui avait dit que Claudet était au courant des affaires traitées par le défunt et, bien qu'il lui répugnât de solliciter l'intervention de ce garçon si mal disposé à son égard, il se vit forcé de lui demander des renseignements. Le grand Chasserot les lui donna avec tant de laconisme et si peu

de bonne grâce qu'il crut de sa dignité d'y renoncer. Alors il imagina de recourir aux débiteurs eux-mêmes dont il retrouvait, non sans peine, les noms sur les livres de Claude. Ceux-ci étaient pour la plupart des paysans du voisinage ; ils vinrent à peu près tous au château, mais dès qu'ils furent en présence de Julien, ils démêlèrent bien vite, avec cette finesse cauteleuse, instinctive chez le campagnard, qu'ils avaient devant eux un homme ignorant complètement les usages du pays et très mal renseigné sur les affaires de Claude de Buxières. Ils ne se firent aucun scrupule « d'enfoncer » ce monsieur de la ville, à l'aide de déclarations ambiguës et de réticences sournoises. Le jeune homme ne put tirer d'eux aucun éclaircissement exact et précis ; tout ce qu'il comprit nettement, c'est qu'on se jouait de lui et qu'il n'était pas de taille à lutter contre ces paysans madrés et retors comme de vieux procureurs.

Au bout de peu de jours il se découragea, se dégoûta et vit tout en noir. Autour de lui, rien que des gens agressifs ou disposés à le duper. Il devinait qu'aux yeux de tout le village, il passait pour un intrus, un maître gênant, un étranger qu'on n'eût pas été fâché de brimer et d'exploiter. Tout en parlant sans cesse de son départ, Manette Séjournant demeurait au château et exerçait visiblement une pression sur son fils pour qu'il restât auprès d'elle. L'obséquieuse animosité de cette femme était insup-

portable à Julien ; il manquait de l'énergie nécessaire pour mater cette subalterne ou pour la renvoyer, et il la retrouvait chaque matin en face de lui, le fatiguant de ses doléances doucereuses, opposant à ses ordres une force d'inertie irritante. On eût dit qu'elle aspirait à lui rendre à la longue le séjour de Vivey odieux, pour l'obliger à battre en retraite.

Elle réussissait déjà à l'exaspérer à l'aide d'incessantes piqûres d'aiguille. Un matin de novembre, Julien était arrivé à un tel état de dépression et de fatigue morale, que tout en tisonnant devant l'âtre de la bibliothèque, il se demandait s'il ne ferait pas mieux de louer le château, de mettre les bois en régie et de s'en retourner à Nancy, dans sa petite chambre du faubourg Saint-Jean, où il pourrait au moins lire, méditer, rêver, sans être tourmenté à chaque instant par de misérables tracasseries. Son caractère s'aigrissait, ses nerfs se tendaient, son imagination se montait au point de ne voir plus partout que des ennemis. Son cerveau était envahi par une brumeuse mélancolie ; il se tâtait le pouls et s'examinait, pris soudain de la peur de découvrir en lui les premiers symptômes de la folie de la persécution.

Tandis qu'il s'enfonçait dans ces maisaines vapeurs de l'hypocondrie, le bruit d'une porte ouverte et refermée le fit tressaillir : il tourna la tête, vit

s'avancer vers sa table de travail une jeune paysanne qui lui souriait et finit par reconnaître Reine Vincart.

Reine portait le bonnet de linge tuyauté et la mante à capuchon des paysannes riches. Sous ce bonnet blanc garni d'un nœud de ruban noir, dont les bouts retombaient sur la nuque, ses cheveux bruns séparés en deux bandeaux ondulaient en crépelles rebelles. Le froid sec de novembre avait légèrement rosé son teint mat et, sous leurs paupières allongées, l'éclat de ses yeux bruns s'était également avivé.

— Bonjour, monsieur de Buxières, lui dit-elle de sa voix nette et agréablement timbrée, je pense que vous me reconnaissez ?... Il n'y a pas si longtemps que nous nous sommes vus à la ferme.

— Mademoiselle Vincart ! s'exclama Julien dont la figure s'était un peu éclairée, certainement je vous reconnais !

Il avança un siège près du feu et le lui offrit. L'apparition de sa cordiale hôtesse de la Thuilière évoquait le seul souvenir aimable qui logeât dans son cerveau depuis son arrivée à Vivey. Elle traversait, comme un coup de soleil, l'épais brouillard de tristesse qui enveloppait le nouveau maître du château. Aussi fut-ce avec un accent bien sincère qu'il répéta :

— Je vous reconnais et je suis heureux de vous

voir !... J'aurais dû déjà aller vous remercier de votre bonne hospitalité... Mais j'ai eu tant de besoin, et, ajouta-t-il tandis que son visage se rembrunissait, — tant d'ennuis !

— Vraiment ? murmura-t-elle en jetant sur lui un regard bon enfant ; eh bien ! sans vous offenser, cela se voit !... Vous avez les traits tirés et la mine soucieuse... Est-ce que l'air de Vivey ne vous convient point ?

— Ce n'est pas l'air, répondit Julien d'un ton brusque d'homme agacé, ce sont les gens qui ne me conviennent pas... Et, soupira-t-il, je crois que je ne leur conviens pas davantage... Mais, c'est assez de m'ennuyer moi-même, sans ennuyer les autres !... Que puis-je pour vous être agréable, mademoiselle Vincart ?... Avez-vous quelque chose à me demander ?

— Pas du tout ! s'écria Reine avec un clair sourire ; non seulement je n'ai rien à vous demander, mais c'est moi qui vous apporte quelque chose... Six cents francs pour une *coupe* que nous avons achetée à feu M. de Buxières, dans la *vente* du bois des Ronces.

Elle tira de dessous sa mante un petit sac de toile bise contenant de l'or, des écus de cinq francs et des billets de banque.

— Voulez-vous prendre la peine de vérifier ? continua-t-elle en versant les espèces sur la table,

ça doit être le compte... Du reste, vous devez avoir ce marché-là en écrit quelque part.

Julien feuilletait vainement les dossiers, il s'embrouillait au milieu des notes informes jetées au hasard sur des carrés de papier. A la fin, vexé et impatienté, il repoussa d'un coup de poing toutes ces paperasses dont les feuilles éparses s'envolèrent à travers la salle.

— Est-ce qu'on peut trouver quelque chose dans ce chaos de papiers?... cria-t-il. Je n'y vois goutte et quand je cherche à me renseigner auprès des gens d'ici, je crois qu'ils se concertent pour me laisser dans l'erreur ou pour m'y enfoncer davantage !... Ah ! mademoiselle Reine, vous aviez raison !... Je n'entends rien aux façons de vos paysans. Par moments, j'ai envie de tout planter là, de m'en aller de ce village où l'on se méfie de moi et où l'on me traite en ennemi !

Reine le regardait avec une expression de surprise compatissante. Elle se baissa tranquillement, ramassa les papiers éparpillés à ses pieds, et les posant sur la table, démêla dans le tas une note manuscrite qu'elle mit sous les yeux de Julien.

— Tenez, reprit-elle, voici notre marché... De vrai, monsieur, vous me semblez manquer un peu de patience... Nos paysans ne sont pas aussi mauvais que vous l'imaginez ; seulement ils ne se livrent pas volontiers aux étrangers. Avec eux, les com-

mencements sont toujours difficiles... J'en sais quelque chose, moi !... Quand je suis revenue de Dijon pour m'occuper de tout à la Thuilière, je n'avais pas plus d'expérience que vous, et j'ai eu bien des maux à venir à bout de ma besogne... Où en serions-nous si je m'étais rebutée comme vous, dès le premier jour ?

Julien releva les yeux vers son interlocutrice et rougit ; il éprouvait un peu de confusion en se voyant sermonné par cette paysanne qui paraissait beaucoup plus virile que lui.

— Vous raisonnez comme un homme, mademoiselle Vincart, remarqua-t-il avec une timide admiration, quel âge avez-vous donc ?

— Vingt-trois ans bientôt, et vous, monsieur de Buxières ?

— Moi, vingt-huit.

— Il n'y a pas une grande différence, mais n'importe, vous êtes mon aîné, et ce que j'ai fait vous pouvez bien le faire.

— Oh ! dit-il en soupirant, vous avez le goût de l'activité et moi j'ai celui du repos... Je n'aime pas à agir.

— Tant pis ! répliqua Reine d'un ton décidé, un homme doit montrer de l'énergie. Tenez, monsieur de Buxières, me permettez-vous de parler franchement ? Si vous voulez que les autres viennent à vous, il faut d'abord sortir de vous-même et aller au-devant d'eux ; si vous désirez que le prochain

ait confiance et bon vouloir, il faut aussi être ouvert et bienveillant avec lui.

— Cela ne m'a pourtant guère réussi jusqu'à présent avec deux personnes d'ici, repartit Julien en secouant la tête.

— Quelles personnes ?

— Le fils et la mère Séjournant... Je me suis montré aimable avec Claudet et je n'ai récolté que des rebuffades et des coups de boutoir.

— Oh ! pour Claudet, reprit-elle vivement, il faut l'excuser... Vous ne pouvez pas exiger qu'il accueille avec plaisir celui qui l'a supplanté...

— Supplanté ?... Je ne comprends pas.

— Comment, se récria Reine, on ne vous a donc rien appris ?... C'est un tort... Et au risque de me mêler de ce qui ne me regarde point, je pense qu'il vaut mieux que vous soyez au courant... Votre défunt cousin ne s'est jamais marié, mais il avait tout de même un enfant... C'est Claudet, et il comptait bien faire de lui son héritier... Tout le monde sait cela dans le pays, car M. de Buxières ne s'en cachait pas...

Alors le plus modestement et chastement qu'elle put, elle donna à Julien de brèves explications sur la situation de Claudet au château et sur les intentions bien connues de feu Claude de Buxières.

— Claudet est le fils naturel de mon cousin ? murmura Julien effaré.

— Oui, et si M. de Buxières avait eu le temps d'écrire son testament, vous ne seriez pas ici... Mais, ajouta la jeune fille en rougissant, ne dites pas à Claudet que je vous ai parlé de ça... J'ai assez et trop causé... Monsieur de Buxières, voulez-vous avoir la bonté de compter votre argent et de me donner un reçu ?...

Elle s'était levée et Julien regardait avec stupéfaction cette jolie paysanne si sensée, si résolue et si sincère. Il courba la tête, ramassa l'argent étalé sur la table, griffonna un reçu et le tendant à Reine :

— Merci, mademoiselle, lui dit-il, vous êtes la première personne qui se soit montrée franche avec moi, et je vous en suis reconnaissant.

— A vous revoir, monsieur de Buxières !...

Elle avait déjà fait quelques pas vers la porte, tandis qu'il la suivait gauchement... Elle se retourna avec son clair sourire sur les lèvres et dans les yeux.

— Allons, bon courage ! ajouta-t-elle.

Puis elle sortit.

Julien revint tisonner, tout songeur, au coin de son feu. Les révélations de Reine Vincart l'avaient complètement abasourdi. Grâce à son inexpérience de la vie, il ne s'était pas douté un moment de la véritable situation de Manette et de son fils au château. Et il fallait que ce fût cette jeune fille qui lui ouvrît les yeux ! Il éprouvait une sorte d'humiliation d'avoir été si peu clairvoyant. Envisagée à

travers les confidences de Reine, l'attitude de Claudet lui paraissait maintenant intelligible et excusable. En somme, ce garçon obéissait à un sentiment de colère et de fierté fort légitimes. Après tout, il était le fils de Claude de Buxières, — fils naturel à la vérité, — mais implicitement reconnu, publiquement avoué par son père. Si ce dernier eût pris le temps de rédiger le testament qu'on avait trouvé inachevé, il aurait vraisemblablement institué Claudet pour son héritier. C'était donc à une surprise, à un hasard, que Julien devait la fortune dont il se trouvait investi. Dans l'opinion publique du village, le grand Chasserot était tacitement reconnu et accepté comme l'enfant du défunt, et si cette reconnaissance avait eu lieu légalement, même en l'absence d'un testament, il serait devenu, de par la loi, propriétaire de la moitié de la succession.

« Aujourd'hui que cette situation m'est révélée, quel est mon devoir ? » se demandait Julien. Dévot convaincu et pratiquant, il était fort scrupuleux en matière de cas de conscience. La réponse ne se fit pas longtemps attendre : la religion et l'honnêteté lui commandaient d'indemniser Claudet du dommage causé par l'incurie de Claude de Buxières. Reine s'était bornée à lui apprendre la vérité sans lui donner aucun conseil, mais il était évident que dans la pensée de cette fille si loyale et si énergique, il y avait là une injustice à réparer. Julien se disait

que s'il agissait ainsi il aurait certainement l'estime et l'approbation de son aimable hôtesse de la Thui-lière, et il éprouvait une secrète satisfaction à se le dire.

Après avoir longuement ruminé tout cela pendant le reste de la matinée, il se leva brusquement et, quittant la bibliothèque, il se rendit à la cuisine où Manette Séjournant vaquait aux préparatifs du déjeuner.

— Où est votre fils ? demanda-t-il ; je désirerais lui parler.

Manette le regarda en dessous d'un air intrigué.

— Mon garçon, répondit-elle, est dans le jardin, occupé à arranger une caisse pour emporter son petit bagage, car il ne veut pas rester plus longtemps à la charge des autres... Et à ce propos, monsieur de Buxières, vous voudrez bien vous enquérir d'une servante pour me remplacer, car nous ne finirons pas la semaine ici.

Sans rien répliquer, Julien sortit par la porte du jardin et trouva en effet le grand Chasserot occupé à assembler les voliges d'une caisse d'emballage. Bien que ce dernier eût vu venir l'héritier des Buxières, il continuait d'enfoncer des clous à coups de marteau sans avoir l'air de s'apercevoir de sa présence.

— Monsieur Claudet, cria Julien, pouvez-vous m'accorder quelques instants ?... Je désirerais causer avec vous.

Claudet releva la tête, hésita un moment, puis jetant son marteau et endossant son veston, il murmura :

— Je suis à votre disposition.

Quittant le hangar, ils s'engagèrent dans une allée de tilleuls effeuillés qui longeait le ruisseau.

— Monsieur, reprit Julien, en s'arrêtant au milieu de l'allée, pardonnez-moi d'aborder un sujet délicat... mais il le faut, à présent que je sais tout.

— Plaît-il?... Que savez-vous? questionna Claudet en rougissant.

— Je sais que vous êtes le fils de mon cousin de Buxières, repartit le jeune homme, très ému.

Le grand Chasserot fronça le sourcil.

— Ah ! interrompit-il avec dépit, ma mère aura eu la langue trop longue ou bien cette pie borgne de notaire aura bavardé malgré ma défense.

— Non... ni votre mère, ni M^e Arbilot n'ont parlé... Ce que je sais, je le tiens d'une personne étrangère... et je sais aussi que vous seriez le maître ici, si Claude de Buxières avait eu la précaution d'écrire son testament... Sa négligence vous a causé un tort qu'il m'appartient de réparer.

— Hein !... s'écria Claudet.

Puis il grommela entre ses dents :

— Vous ne me devez rien... La loi est pour vous.

— Je n'ai pas l'habitude de consulter la loi quand



il s'agit de mes devoirs... D'ailleurs M. de Buxières vous traitait ouvertement comme son fils ; s'il vous avait légalement reconnu, comme il aurait dû le faire, vous auriez droit, même à défaut de testament, à la moitié de son patrimoine... Cette moitié, je viens vous l'offrir et je vous prie de l'accepter.

Claudet, stupéfait, ouvrait tout grands ses farouches yeux bruns. La proposition lui semblait tellement invraisemblable qu'il croyait rêver et se méfiait encore.

— Vous ?... Vous m'offrez la moitié de l'héritage ? balbutia-t-il.

— Oui, et je suis prêt à vous signer un abandon notarié, quand vous le voudrez.

Il fut interrompu par un violent haussement d'épaules de Claudet.

— Je ne mets à mon offre qu'une condition, poursuivit Julien.

— Laquelle ? demanda le grand Chasserot qui restait encore sur la défensive.

— C'est que vous continuerez à vivre ici, avec moi, comme du temps de votre père.

Cette fois l'émotion commençait enfin à gagner Claudet. Pourtant un reste de prévention, une sorte d'orgueil sauvage l'empêchaient de se livrer et arrêtaient les remerciements sur ses lèvres.

— Ce que vous faites là est généreux, monsieur, murmura-t-il, mais vous n'y avez pas bien réfléchi

et vous pourriez le regretter plus tard... En restant ici, je vous gênerais...

— Vous me rendriez service, au contraire, car je me sens incapable de gérer la propriété, reprit sincèrement Julien.

Puis, devenant plus communicatif à mesure que sa conscience était plus satisfaite :

— Vous voyez, s'écria-t-il, que je n'y mets pas d'amour-propre... Allons, cousin, ne soyez pas plus fier que moi et acceptez franchement ce que je vous offre de bon cœur !

Comme il achevait, il sentit sa main saisie et cordialement secouée par une poigne robuste.

— Vous êtes un vrai Buxières, vous !... disait Claudet d'une voix étranglée. J'accepte... Merci... En échange de vos bons procédés, je n'ai guère à vous donner que mon amitié... Mais elle sera solide comme ma poignée de main, et elle durera toute ma vie.

IV

L'HIVER était arrivé avec toutes les intempéries qui en sont l'accompagnement, surtout dans cet âpre et froid pays de la montagne langroise : pluies glaciales, mêlées de grésil et emportant dans leurs rafales des tourbillons de feuilles sèches que les ruisseaux, subitement grossis, roulaient bruyamment dans les ravins ; coups de vent du nord, rudes et noires gelées durcissant le sol et vitrifiant les cascades ; abondantes tombées de neige enfin, pendant une semaine entière. Les chemins étaient devenus impraticables. Une épaisse couche blanche couvrait les pâtis, les plateaux pierreux, les versants boisés dont les branches craquaient sous le poids des flocons amoncelés. Un silence profond s'était fait autour de Vivey qui semblait enseveli sous ces couches neigeuses successives. A peine si, de loin en loin, un fil de fumée bleue au-dessus d'un toit blanc révélait une vie latente et recluse dans les maisons.

Autour du château de Buxières s'étendait un vaste tapis de neige, sur lequel les sabots des habitants avaient frayé un étroit sentier allant du perron

à la grille. Au dedans, de grands feux clairs flambaient dans les cheminées, sans pouvoir réchauffer l'atmosphère boréale des hautes pièces mal closes.

Julien de Buxières se morfondait physiquement et moralement dans sa demeure. Sa conduite généreuse envers Claudet avait, à la vérité, gagné le cœur du grand Chasserot, rendu Manette douce comme un mouton, et déterminé en sa faveur un revirement dans l'opinion du village ; mais si, matériellement, la vie était devenue plus agréable, il n'en sentait pas moins autour de lui le froid de la solitude intellectuelle. Maintenant que Claudet s'était de nouveau chargé de tous les détails de la régie du domaine, Julien trouvait les journées encore plus longues. La lecture de ses livres favoris ne parvenait pas à remplir le vide des heures ternes qui se traînaient languissamment entre le moment du lever et celui du coucher. Les caquetages de Manette, les récits de chasse de Claudet n'avaient aucune saveur pour le jeune Buxières, et les relations qu'il essayait de nouer au dehors ne lui laissaient qu'une lourde impression d'ennui et de désenchantement.

Sa première visite avait été pour le curé de Vivey, chez lequel il espérait trouver quelques ressources et une conversation plus en harmonie avec ses goûts. Là encore, il avait joué de malheur. L'abbé Pernot était un quinquagénaire aimable et bon vivant, dont l'esprit se tournait plus volontiers vers

l'accomplissement des devoirs quotidiens que vers les méditations et les études contemplatives. L'idéal ne le tracassait guère, et quand il avait dit sa messe, lu son bréviaire, confessé les dévotes et visité les malades, il donnait le reste de son temps à d'honnêtes distractions profanes. Robuste, avec un commencement d'embonpoint qu'il combattait en faisant beaucoup d'exercice, il avait une bonne figure ronde, des yeux noisette où se reflétaient la tranquillité et la droiture de son âme, des lèvres charnues et rieuses, d'épais cheveux gris crépus, le geste brusque et cordial.

Quand Julien fut introduit au presbytère, il trouva le curé installé dans une petite pièce qui lui servait de cabinet de travail et qui était encombrée d'objets n'ayant qu'un très lointain rapport avec ses pieuses fonctions : filets pour la chasse aux alouettes, éperviers et verveux pour la pêche, oiseaux empaillés, collection de coléoptères. Au fond de la pièce, une bibliothèque poussiéreuse contenait une centaine d'ouvrages qui paraissaient être peu souvent consultés. L'abbé, assis au coin du feu sur une chaise basse, la soutane relevée au niveau des genoux, était en train de faire fondre de la glu dans une casserole de terre.

— Eh ! bonjour, monsieur de Buxières, dit-il de sa bonne grosse voix joviale, vous me surprenez à une besogne qui n'est pas trop canonique ; mais

quoi ? Comme disait saint Jacques : « L'arc ne peut pas être toujours tendu »... Je prépare des gluaux que j'irai poser au bois des Ronces, dès que la neige sera fondue... Je ne suis pas seulement un pêcheur d'âmes, je suis aussi un preneur d'oiseaux... moins pour varier mes menus que pour enrichir ma collection !...

— Votre cure vous laisse de nombreux loisirs ? demanda Julien avec un peu d'étonnement.

— Mais oui... mais oui... assez. La paroisse n'est pas très importante, comme vous avez pu le voir ; mes paroissiens se portent à merveille, Dieu merci, et ils vivent très vieux... J'ai à peine deux ou trois mariages par an et autant d'enterrements... Alors, n'est-ce pas ?... Il faut bien occuper son temps afin de fuir l'oisiveté... Tout homme doit avoir un dada... Le mien, c'est l'ornithologie, et le vôtre, monsieur de Buxières ?...

Julien avait bonne envie de répondre : « Le mien, pour le moment, c'est l'ennui ! » Il était en disposition d'ouvrir son âme et de confesser au curé l'aridité qui la desséchait, mais un instinct l'avertit que l'abbé Pernot n'était pas homme à comprendre les subtiles complexités de son état psychologique et il repartit brièvement :

— Je lis beaucoup... J'ai au château une bibliothèque historique et religieuse assez bien garnie... A votre service, monsieur le curé !

— Merci mille fois, répliqua l'abbé Pernot avec une légère moue ; je ne suis pas un grand clerc, et ma petite provision me suffit... Vous savez ce que dit l'IMITATION : « *Si scires totam Bibliam exterius et omnium philosophorum dicta, quid totum prodesset sine charitate Dei et gratia ?* » D'ailleurs, trop lire me donne la migraine... J'ai besoin d'exercice et de grand air... Êtes-vous chasseur ou pêcheur, monsieur de Buxières ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Tant pis ! Vous trouverez alors le temps bien long dans notre pays où les distractions n'abondent point... Bah ! vous ne pourrez pas toujours lire et, quand le beau temps reviendra, vous succomberez à la tentation ; d'autant plus que vous avez près de vous Claudet Séjournant... Un gaillard qui s'entend comme pas un à tuer une bécasse ou à ferrer une truite !... Nos truites de l'Aubette, monsieur de Buxières, sont excellentes... saumonées et bien en chair !...

Un silence. L'abbé Pernot devina que cette conversation intéressait médiocrement son hôte et il reprit :

— A propos de Claudet, monsieur, laissez-moi vous adresser toutes mes félicitations... Vous avez chrétiennement et équitablement agi en réparant l'inconcevable oubli de feu Claude de Buxières... Claudet, d'ailleurs, mérite ce que vous avez fait

pour lui... C'est un brave garçon, un peu trop passionné et emporté peut-être, mais ayant un cœur d'or... Ah ! le défunt ne pouvait pas le renier... Il a du sang des Buxières dans les veines !

— Feu mon cousin Claude, insinua timidement Julien en se levant, était, si j'en crois la rumeur publique, fort adonné aux plaisirs profanes...

— Oui, oui ! soupira l'abbé Pernot, c'était un diable à quatre... Mais quel maître homme !... Quel chasseur merveilleux !... En dépit de ses erreurs, il avait du bon, et j'aime à espérer que Dieu l'aura reçu en sa sainte miséricorde !...

Julien prit congé de l'abbé et revint au château, notablement découragé. « Ce prêtre, songeait-il dédaigneusement, a subi l'influence des milieux... Il a des indulgences regrettables et son esprit s'épaissit au contact des hommes charnels parmi lesquels il passe sa vie... Son âme s'attache trop à la terre, et je ne puis guère plus compter sur lui que sur les autres... »

Il rentra avec une désillusion de plus et se confina de nouveau dans sa solitude. Il se demandait, le cœur serré, si, avec le temps, il ne subirait pas, lui aussi, cet alourdissement de l'âme, cette dépression morale qui finit par nous mettre au niveau des gens vulgaires parmi lesquels nous nous mouvons. De toutes les personnes qu'il fréquentait depuis son arrivée à Vivey, une seule lui avait paru sympa-

thique et attrayante : Reine Vincart ; encore l'activité de cette jeune fille était-elle tournée vers des intérêts que Julien regardait comme secondaires. Et puis Reine était une femme et les femmes lui faisaient peur. Il pensait avec l'Ecclésiaste « qu'elles sont plus amères que la mort et que celui qui veut plaire à Dieu, doit les fuir ». Il se voyait donc plus que jamais réduit à ses livres et à ses réflexions maussades pour toute distraction, et il se sentait derechef empoigné par l'hypocondrie.

Vers le commencement de janvier, les neiges qui avaient couvert le vallon de Vivey s'étaient peu à peu fondues ; une reprise de gelée rendit l'accès des bois aux chasseurs. Comme la chasse devait être close dans les premiers jours de février, ceux-ci se hâtaient de profiter de ces dernières semaines de grâce pour se livrer à leur passe-temps favori. Tous les jours, la forêt retentissait des cris des traqueurs et des aboiements des chiens. D'Auberive, de Praslay et de Grancey on se donnait rendez-vous dans les bois de Charbonnière ou de Maigrefontaine ; il n'était bruit que des prouesses des tireurs, du nombre des pièces tuées et des joyeux déjeuners en plein air qui assaisonnaient chaque partie de chasse. Un soir, Claudet voyant Julien, plus morose que de coutume, s'accouder en bâillant au poêle de la salle à manger, se sentit pris de pitié pour ce garçon qui savait si mal employer son temps, sa jeunesse

et son argent. Il se crut tenu en conscience de le tirer de cet état de marasme et de l'initier aux plaisirs de la vie campagnarde.

— Vous vous ennuyez chez nous ! monsieur Julien, lui dit-il amicalement : cela me fait grand dépit de vous voir ainsi broyer du noir... Vous vous brûlez le sang à rester enfermé avec vos livres et, ce qu'il y a de pis, c'est que tous ces bouquins ne parviennent pas à vous dérider. Croyez-moi, il faut changer de méthode ou vous tomberez malade... Tenez, si vous voulez vous fier à moi, je me charge de vous guérir de votre ennui avant huit jours.

— Et quel est votre remède, Claudet ? demanda Julien avec un sourire de complaisance.

— C'est bien simple : il s'agit bonnement de lâcher vos livres, puisqu'ils ne réussissent pas à vous distraire, et de vivre de la vie de tout le monde... Les Buxières, vos ancêtres, ont suivi ce régime et ils n'ont pas eu à s'en plaindre. Vous êtes dans un pays de loups, eh bien ! il faut hurler avec les loups !

— Mon cher ami, répliqua Julien en hochant la tête, on ne se refait pas... Les loups eux-mêmes trouveraient que je chante faux et me renverraient à mes bouquins.

— Bah ! essayez d'abord... Vous ne savez pas quel plaisir on goûte à courir le bois, à apercevoir au bout d'une tranchée un chevreuil ou un cerf, à aller l'attendre à l'endroit où il passera et à le tenir

au bout de son fusil !... Vous n'avez pas idée de l'appétit qu'on gagne à un pareil exercice et comme on déjeune gaiement, assis en cercle au pied d'un fayard !... Sacrebleu ! Pendant que vous êtes jeune, jouissez de votre jeunesse... Il sera temps de rester au coin de votre feu à cracher dans les cendres quand vous aurez des rhumatismes !... Vous me répondrez à cela que vous n'êtes pas chasseur et que vous ne savez pas vous servir d'un fusil ?...

— C'est l'exacte vérité.

— Oui, mais l'appétit vient en mangeant, et dès que vous aurez tâté du plaisir de la chasse, vous voudrez imiter les camarades... Tenez, demain nous avons organisé une partie à Charbonnière avec ces messieurs d'Auberive ; il y aura des gens de votre connaissance : le juge de paix Destourbet, le greffier Seurrot, maître Arbillot et le percepteur Bouche-seiche. Hutinet a fait le bois hier et rendez-vous est pris à la Belle-Étoile pour dix heures... Venez avec nous !... On déjeunera, on rira, et vous verrez de beaux coups de fusil, je vous en certifie mon billet !

Julien refusa tout d'abord, mais Claudet insista et lui démontra la nécessité de lier plus intimement connaissance avec les notables d'Auberive, — des gens dont il aurait besoin à chaque instant, des gens qui représentaient la justice et l'administration dans le canton. Il plaida si bien, que le jeune Buxières finit par dire oui. Manette se mit immédiatement à

l'œuvre pour préparer des provisions de bouche que le garde Hutinet devait transporter dès l'aube à la Belle-Étoile, et il fut décidé qu'on partirait à la pointe de huit heures.

Le lendemain, à l'heure indiquée, le grand Chaserot était dans la cour avec ses deux chiens courants, Charbonneau et Montagnard, qui bondissaient autour de lui en jetant de sonores abois. Julien, auquel ce vacarme matinal avait rappelé sa promesse, s'habilla en rechignant et vint rejoindre Claudet qui piétinait d'impatience. On partit. Pendant la nuit, il avait gelé ferme ; il était même tombé un peu de grésil et les chemins étaient poudrés d'une légère couche blanche. Les gens du pays, dans leur langage imagé, appellent cela une *sucrée de neige* ; au matin, un brouillard assez épais était descendu sur la forêt, de sorte qu'on cheminait un peu à l'aveuglette ; mais Claudet connaissait les moindres sentes du bois de Charbonnière. Il y était comme chez lui et, par la voie la plus directe, il conduisit son compagnon au lieu marqué pour le rendez-vous. Bientôt ils entendirent les aboiements des chiens auxquels Montagnard et Charbonneau répondaient à qui mieux mieux, puis, à travers la brume ils distinguèrent au bout d'une tranchée le groupe des chasseurs d'Auberive.

La Belle-Étoile est un rond-point environné de vieux hêtres, auquel viennent aboutir six allées qui

s'enfoncent à perte de vue dans la forêt. Les moines d'Auberive, à l'époque où ils étaient maîtres et seigneurs du pays, en avaient déjà fait un rendez-vous de chasse et y avaient installé une table et des bancs de pierre qu'on y voyait encore il y a trente ans. C'était l'endroit choisi par les chasseurs pour le déjeuner. Un grand feu de souches flambait sur le sol ; une respectable rangée de bouteilles, des pains et des victuailles encombraient la table de pierre, et les chiens, attachés par couples à de jeunes bali-veaux, tiraient sur leur laisse et aboyaient en chœur, tandis que leurs maîtres, groupés autour du feu, tendaient leurs doigts gourds vers la flamme et battaient la semelle en attendant les retardataires.

Un joyeux hurra de bienvenue accueillit Julien et Claudet. Le juge Destourbet échangea une cérémonieuse poignée de main avec le nouveau propriétaire du château. Un costume de chasse étriqué et des guêtres faisaient encore mieux ressortir la longue et mince silhouette du magistrat campagnard. A ses côtés, les jambes emprisonnées dans des housseaux de toile bleue, le dos rond, les mains croisées sur son ventre bedonnant, le greffier Seurrot se rô-tissait aux flammes du brasier, tout en grimaçant lorsque le vent lui envoyait de la fumée dans les yeux. Le notaire Arbillot, lesté et remuant comme un lézard, allait de l'un à l'autre d'un air mystérieusement affairé. Il s'approcha de Claudet, l'emmena

à l'écart et, lui montrant un animal qu'il tira à demi de son carnier :

— Dites donc, chuchota-t-il, nous allons rire !... En passant ce matin chez l'abbé Pernot, je lui ai chipé un écureuil empaillé...

Il se pencha vers Claudet et, très mystérieusement, lui coula dans l'oreille le reste de sa confidence. Puis, une lueur malicieuse pétilla dans ses yeux noirs et il passa le fin bout de sa langue sur ses moustaches givreuses.

— Venez, continua-t-il, ce sera une bonne farce à faire au percepteur !...

Il entraîna Claudet et Hutinet vers l'une des tranchées, où ils disparurent dans le brouillard.

Pendant ce colloque, le percepteur Boucheseiche, contre lequel on complotait, avait accaparé Julien de Buxières et lui faisait un cours cynégétique. Justin Boucheseiche était d'une laideur remarquable ; grand, osseux, le visage tavelé de taches de son, les cheveux roux, les mains velues, il avait le verbe haut et brusque. Il portait un costume de chasse tout flambant neuf : guêtres et casquette de cuir, veste couleur havane avec tout un assortiment de poches pour les cartouches. Il posait pour un homme très fort en vénerie, bien qu'il fût le plus maladroit tireur du canton, et lorsqu'il avait la chance de tomber sur un nouveau venu, il l'étourdissait impitoyablement du récit de ses prouesses

imaginaires. Aussi, ne lâchant plus Julien, il s'assit à côté de lui lorsqu'on s'attabla pour déjeuner.

Tous ces chasseurs campagnards étaient doués d'un appétit robuste. Ils mastiquaient ferme et buvaient d'autant, surtout le percepteur Boucheseiche qui justifiait son nom en se versant de nombreuses rasades de vin blanc. Pendant le premier quart d'heure, on n'entendit qu'un bruit de mâchoires, de verres et de fourchettes ; mais quand les pâtés, les volailles froides et les jambonneaux eurent disparu, les chaudes lampées de bourgogne et l'apparition du café bouillant délièrent les langues. Julien, scandalisé, assista de nouveau à une conversation salée, du genre de celle qui lui avait fait monter le rouge au front lors du déjeuner de la levée des scellés. Après les récits de chasse, les histoires de femmes abondèrent sur les lèvres des convives, mis en verve par les nombreuses bouteilles qu'ils avaient vidées. Toutes les causes grasses de la justice de paix, toutes les aventures égrillardes du pays y passèrent. Chacun renchérissait sur le voisin. Dans ces contes trop rabelaisiens, il n'était question que de femmes surprises par leur mari, que de jeunes et gaillardes bûcheronnes mises à mal de gré ou de force au coin d'un bois. A écouter les hâbleries galantes de ces bourgeois en goguette, on aurait pu croire que le canton tout entier se changeait à certains moments en une vaste et rustique priapée où ils s'ébaudis-

saient comme des satyres. Il n'en était rien ; une fois à jeun et rentrés dans le domicile conjugal, tous ces prétendus coureurs de guilledou devenaient d'honnêtes et pudibonds pères de famille. Néanmoins, Julien, peu habitué à ces joyeusetés bourguignonnes et à ce dévergondage de paroles, prenait ingénument tout cela au pied de la lettre et se repentait de plus en plus d'avoir cédé aux objurgations de Claudet.

Enfin, on quitta la table de pierre et on se prépara à faire l'*enceinte* du gibier. Comme on défilait dans l'une des tranchées, le notaire s'arrêta au pied d'un hêtre et, prenant le bras du percepteur qui chantonait d'une voix fausse :

— Chut ! percepteur, murmura-t-il, voyez-vous là-haut, à la fourche d'une branche, ce paroissien qui a l'air de nous narguer ?

En même temps il lui montrait à mi-hauteur un écureuil accroupi sur son train de derrière. La queue relevée en panache, les oreilles dressées, l'animal, avec ses pattes de devant portées à sa bouche, semblait occupé à croquer une noisette.

— Un écureuil !... s'écria l'impétueux Bouche-seiche donnant immédiatement dans le panneau. Que personne n'y touche, messieurs !... Je vais lui régler son compte...

Les autres chasseurs s'étaient reculés en cercle et s'entre-regardaient avec des rires sournois. Le

percepteur arma son fusil, épaula, mit lentement l'écureuil en joue, puis lâcha son coup.

— Touché ! s'exclama-t-il triomphalement dès que la fumée se fut dissipée.

En effet, la bête avait glissé le long de la branche, la tête en bas ; néanmoins elle ne tombait pas.

— Il se raccroche ! objecta le notaire d'un ton goguenard.

— Ah ! tu te raccroches, mâtin ! cria Boucheseiche qui ne se possédait plus.

Et avec rage il lui envoya un second coup qui fit voler des bouquets de poil.

L'animal demeurait dans la même position... Il y eut alors un éclat de rire général.

— Il y met de l'entêtement ! remarqua le greffier, avec un sourire narquois.

Boucheseiche, ébaubi, regardait alternativement l'arbre, puis les rieurs, et n'y comprenait rien.

— A votre place, percepteur, insinua à son tour Claudet, je grimperais là-haut, pour voir...

Mais Justin Boucheseiche n'était pas un grimpeur. Il avisa un gamin qui suivait la chasse en qualité de rabatteur.

— Je te donne dix sous, lui dit-il ; tu vas monter à l'arbre et me rapporter mon écureuil !

Le jeune drôle ne se le fit pas répéter. En un clin d'œil il embrassa le hêtre, joua des genoux et atteignit la fourche des branches.

Arrivé là, il poussa une exclamation.

— Eh bien ? cria le percepteur qui trépignait d'impatience, jette-le-moi !

— *Mâ*, m'sieu, répondit l'autre, je ne peux pas... L'*écurieu* est attaché avec un fil de fer.

Les rires éclatèrent de plus belle.

— Avec un fil de fer, méchant gachenet ! Tu te fiches de moi ! hurla Boucheseiche, veux-tu bien descendre tout de suite !

— Le v'là, m'sieu !... repartit railleusement le rabatteur en dégringolant avec l'*écureuil* qu'il jeta aux pieds du percepteur.

Quand Boucheseiche eut constaté que l'*écureuil* était empaillé, il poussa un juron retentissant :

— Nom de nom... de nom !... Quel est le maldroit qui s'est fichu de moi ?

Mais les chasseurs ne répondaient qu'en se tenant les côtes. Les félicitations ironiques partaient de tous côtés :

— Bravo, Boucheseiche !

— Voilà un gibier comme on n'en voit pas souvent !

— Comme on n'en verra jamais plus !

— Portons Boucheseiche en triomphe !

Et ils tournaient en rond autour du hêtre. Le notaire Arbillot arracha un brin de lierre et en couronna Boucheseiche, tandis que tous les autres battaient des mains et cabriolaient devant le percepteur

qui, bon enfant au fond, avait pris lui-même le parti de rire de sa déconvenue.

Julien de Buxières seul ne partageait pas l'hilarité générale. Le tapage de cette plaisanterie rustique ne parvenait pas à le dérider. Il s'irritait de ne pouvoir se mettre au diapason de cette gaieté un peu trop vulgaire ; il sentait que sa figure chagrine, ses vêtements noirs, son défaut d'expansion détonnaient au milieu de la jovialité des autres convives. Il ne voulut pas jouer plus longtemps le rôle d'un trouble-fête. Sans rien dire à Claudet, il laissa les chasseurs s'éparpiller dans le taillis et, enfilant une tranchée qui s'ouvrait dans une direction opposée, il faussa compagnie à toute la bande.

La tranchée dévalait dans la direction de la Planché au Vacher. Julien la suivait lentement, éprouvant un mélancolique plaisir à faire craquer sous ses pieds les feuilles poudrées de givre. Le froissement monotone de ces feuillages jadis pleins de sève, maintenant desséchés et recroquevillés par le gel, s'accordait avec l'alanguissement de sa pensée. C'était bien la triste musique qui convenait à ses réflexions moroses. Il était mortifié de la mine piteuse qu'il avait gardée pendant tout le déjeuner. Il se rendait cette justice qu'à vingt-huit ans, il était moins jeune et moins réellement vivant que tous ces campagnards, bien qu'ils eussent, à l'exception de Claudet, passé la quarantaine. Après

n'avoir pas eu d'enfance, était-il donc condamné à n'avoir point de jeunesse?... Tandis que les autres trouvaient tant de saveur aux moindres amusements, pourquoi la vie lui semblait-elle si insipide et si grise? Pourquoi était-il si mal organisé, que les joies humaines s'aigrissaient toutes, une fois versées dans son cœur?... Rien ne le touchait vivement : tout dans le monde lui paraissait un perpétuel recommencement, une romance cent fois chantée, un conte cent fois dit... Il était comme un vase neuf déjà fêlé avant d'avoir servi et en ce moment il avait honte des infirmités de son âme...

Il fit ainsi beaucoup de chemin sans trop savoir où il allait. Le brouillard qui emplissait le bois et qui mettait comme un voile bleuâtre à l'extrémité des tranchées, achevait de rendre toute orientation impossible. A la fin, il atteignit une lisière, traversa un pâtis et aperçut à cent pas des bâtiments aux toits de tuile, dont la physionomie avait pour lui quelque chose de déjà vu. En effet, quand il eut encore parcouru une trentaine de mètres, il reconnut la cour et les façades de la Thuilière, — puis brusquement il s'arrêta près du mur à hauteur d'appui pour contempler un spectacle tout à fait inattendu.

Debout, au milieu de la cour, s'enlevant en noir sur la légère *sucrée de neige*, Reine Vincart tournait le dos à Julien. Elle tenait d'une main son tablier replié et de l'autre prenait dans ce sac improvisé des

poignées de graine qu'elle lançait à des oiseaux voletant autour d'elle. A chaque instant, la bande s'augmentait d'un nouvel arrivant. Tous ces oiselets éparpillés appartenaient aux espèces qui n'émigrent pas et passent leur hiver au fond des gorges boisées. Il y avait là des merles au bec jaune qui s'avançaient hardiment sur la neige jusqu'aux pieds de la distributrice ; des rouges-gorges, presque aussi familiers, sautillaient gentiment sur les pierres en dodelinant de la tête et en ébouriffant leur poitrail roux. Les mésanges, plus prudentes, se tenaient quelque temps en observation sur les sureaux du voisinage, puis, impétueusement, prenant l'essor avec de petits cris aigus, saisissaient les graines au vol. Et c'était une chose charmante que de voir toutes ces bestioles affamées tournoyer au-dessus de la tête nue de Reine, avec un joyeux frémissement d'ailes. Quand la provision fut épuisée, la jeune fille, secouant son tablier, se retourna et reconnut Julien accoudé au mur...

— Vous étiez là, monsieur de Buxières ? s'écria-t-elle ; entrez donc dans la cour !... N'ayez peur, ils ont fini leur dîner... Ce sont mes pensionnaires, ajouta-t-elle en montrant les oiseaux qui commençaient à tirer de l'aile l'un après l'autre et à prendre leur volée vers les champs. Depuis les dernières neiges, je leur distribue chaque jour quelques poignées de grain... Je crois qu'ils se le disent là-bas,

sous bois, car tous les jours leur nombre augmente. Mais je ne m'en plains pas... Pensez donc !... Ceux-ci ne sont pas des camps volants ; ils ne nous quittent pas dès les premiers froids pour aller dans les pays chauds : c'est bien le moins que nous les en récompensions en les nourrissant quand le temps devient trop dur !... Plusieurs me connaissent déjà et deviennent très familiers... Il y a surtout une merlette et une mésange bleue, qui sont d'une effronterie sans pareille !...

Ces réflexions étaient de nature à plaire à Julien. Elles allaient droit au cœur de ce mystique ; elles lui rappelaient saint François d'Assise prêchant les poissons et conversant avec les oiseaux, et il sentait croître sa sympathie pour cette singulière jeune fille. Il aurait voulu trouver un prétexte pour rester plus longtemps avec elle, mais sa timidité habituelle auprès des femmes lui paralysait la langue et déjà, craignant de se montrer importun, il soulevait son chapeau pour prendre congé, quand Reine lui dit :

— Je ne vous offre pas d'entrer à la ferme, car je suis obligée d'aller jusqu'à la vente du bois des Ronces causer avec les bûcherons qui exploitent le petit lot que nous vous avons acheté... Je parie, monsieur de Buxières, que vous ne connaissez pas encore vos bois ?

— C'est vrai, répliqua-t-il en souriant.

— Eh bien ! si vous voulez m'accompagner, je

vous montrerai le canton qu'on est en train d'exploiter... Vous ne perdrez pas votre temps, car il est bon que les gens qui travaillent pour vous sachent que vous vous intéressez à leur besogne.

Julien répondit qu'il serait heureux d'être guidé par elle.

— En ce cas, reprit Reine, attendez-moi... Je suis à vous dans un instant.

Quelques instants après, elle reparut, coiffée d'une capeline blanche et le buste serré dans un châle de laine tricotée.

— Par ici ! dit-elle en montrant un sentier qui coupait les pâturages.

Ils cheminèrent d'abord silencieusement. Le ciel s'était découvert, le vent avait fraîchi. Tout d'un coup, comme par enchantement, le brouillard qui imprégnait les bois se changea en aiguilles de glace. Chaque arbre apparut poudré de givre et, sur les deux versants de la vallée, les massifs de la forêt se fondirent en une blancheur bleuâtre. Jamais Julien de Buxières ne s'était trouvé aussi longtemps en tête à tête avec une jeune femme. La solitude du site, le silence environnant rendaient encore cette promenade à deux plus intime et aussi plus embarrassante pour un jeune homme que le moindre visage féminin effarouchait. L'éducation ecclésiastique avait inculqué à Julien des idées très rigoristes au sujet de la prudente retenue qui doit exister

entre les sexes, et il avait trop peu pratiqué le monde pour que cette façon de voir fût sensiblement modifiée. Aussi cette course à travers champs en compagnie de Reine prenait-elle à ses yeux une importance exagérée. Il se sentait troublé et en même temps joyeux du hasard qui lui permettait de lier plus étroitement connaissance avec cette jeune fille, vers laquelle une secrète sympathie l'attirait. Seulement, il ne savait comment entamer la conversation et plus il se creusait la tête pour chercher une entrée en matière, plus il se trouvait au dépourvu. Ce fut encore Reine cette fois qui lui vint en aide.

— Eh bien ! monsieur de Buxières, dit-elle, les choses marchent-elles plus à votre gré maintenant ? Vous avez agi très généreusement envers Claudet et il doit être content.

— Il vous a donc parlé ?

— Non, pas lui, mais je suis au courant tout de même... Les bonnes nouvelles, comme les mauvaises, se savent très vite, et tout le village chante vos louanges.

— Je n'ai fait qu'une chose très simple et très juste, répartit Julien.

— Les choses simples et justes sont les plus malaisées... Et suivant qu'ils s'y prennent bien ou mal pour les faire, on juge le caractère des gens.

— De sorte que vous m'avez jugé favorablement,

mademoiselle Vincart ? hasarda-t-il avec un timide sourire.

— Oui, mais mon opinion est de peu d'importance... Vous devez être content de vous et c'est l'essentiel... Je suis sûre que le séjour de Vivey vous paraît maintenant plus agréable.

— Hum !... Plus supportable, certainement...

La conversation tomba de nouveau. Comme ils approchaient de la lisière, ils entendirent de lointains aboiements, auxquels se joignaient des clameurs humaines ; puis deux coups de feu retentirent.

— Ha ! ha ! reprit Reine en prêtant l'oreille, la société d'Auberive chasse au bois des Fosses et Claudet doit être de la partie... Comment ne l'avez-vous pas accompagné ?

— Il m'avait emmené, et j'ai déjeuné avec ces messieurs... Mais j'avoue, mademoiselle Reine, que ces plaisirs-là me séduisent peu. Au premier sentier, j'ai pris à gauche et j'ai faussé compagnie aux chasseurs.

— Eh bien ! franchement, vous avez eu tort !... Ces messieurs seront vexés, car ils sont très susceptibles... Voyez-vous, quand on veut vivre avec les gens, il faut se plier à leurs usages et ne point faire fi de leurs amusements.

— Vous me tenez absolument le même langage que Claudet, hier au soir.

— Claudet avait raison.

— Que voulez-vous ? La chasse ne me dit rien... Je ne puis prendre aucun intérêt à ces tueries de malheureuses bêtes qu'on va relancer dans leur gîte.

— Je comprends que vous n'aimiez pas la chasse pour elle-même... Mais la course en plein air, en plein bois ?... Nos forêts sont si belles !... Tenez, cela ne vous dit donc rien, non plus ?...

De la hauteur où ils se trouvaient, on dominait la vallée sur laquelle glissait çà et là la lumière un peu pâle du soleil d'hiver. A chaque tombée de rayons sur les taillis, les arbres couverts de givre scintillaient, tandis que sur les versants restés dans l'ombre une blancheur laiteuse s'étendait uniformément. Parfois une légère brise secouait les branches, et alors des poussières diamantées s'envolaient en s'irisant comme des arcs-en-ciel. La forêt tout entière semblait enveloppée dans une féerique et virginale robe de mariée.

— Oui, c'est joli, avoua comme à regret Julien ; je n'avais jamais, je crois, prêté attention à ce spectacle, et c'est vous qui me le faites remarquer pour la première fois... Mais, ajouta-t-il en soupirant, à mesure que le soleil va se montrer, toute cette fantasmagorie se fondra et s'évanouira... La beauté des créatures ne dure qu'un moment, et c'est un avertissement qu'on nous donne pour que nous ne nous attachions pas aux choses périssables.

Reine le regarda avec étonnement.

— Croyez-vous ? s'écria-t-elle ; c'est bien dur, et je ne suis pas assez savante pour vous répondre !... Tout ce que je sais, c'est que si Dieu a créé de belles choses, c'est pour que nous en jouissions. Et voilà pourquoi j'admire nos bois de tout mon cœur... Ah ! si vous voyiez la forêt en juin, quand les feuilles sont complètement poussées !... Il y a des fleurs partout : jaunes, bleues, cramoisies !... Partout il y a de la musique : celle des oiseaux et celle des sources... Et tout embaume : les tilleuls, les merisiers, les taillis rouges de fraises... On en est grisé !... Et quoi que vous disiez, monsieur de Buxières, je vous assure que la beauté de la forêt n'est pas une chose périssable. Elle se renouvelle à chaque saison : en automne, où les fruits sauvages et les feuilles lui donnent des couleurs si riches ; en hiver, avec ses tapis de neige d'où les grands hêtres s'élancent si haut... si haut ! Regardez !

Ils étaient entrés sous bois. La futaie étendait devant eux ses colonnades de beaux arbres sveltes montant d'un seul jet vers le ciel, ses arceaux de branches noires entre-croisées, ses allées profondes fuyant à perte de vue et se noyant au loin dans une brume cendrée. Un silence religieux l'emplissait, rendu plus solennel encore par les cris des roitelets et le trottinement menu de quelque rongeur.

— Est-ce beau ! reprenait Reine en s'animant ;

on se croirait dans une cathédrale !... Oh ! oui, j'aime la forêt ; je m'y sens devenir dévote et je suis tentée d'y faire ma prière !...

Julien la contemplait, pris d'une admiration inquiète. Elle marchait maintenant avec une gravité recueillie, comme dans une église. Sa capeline blanche était retombée sur ses épaules, et ses cheveux, légèrement ébouriffés, mettaient une brune auréole autour de son visage au teint olivâtre. Ses yeux allongés étincelaient entre la double frange des cils rapprochés, et l'on voyait palpiter les ailes mobiles de ses narines. A mesure qu'elle franchissait les fourrés, des ronces encore fraîches et des brins de lierre s'étaient accrochés au bas de sa robe et y formaient comme une traîne verdoyante. Elle ressemblait à la sauvage prêtresse d'un mystérieux temple de la Nature. A ce moment, elle justifiait si bien son surnom de « Reine des Bois », que Julien, tout en étant très ému par son étrange beauté, éprouvait un superstitieux frisson. Ses scrupules catholiques, les réminiscences de certaines lectures pieuses, faites au temps de son enfance, tenaient sa défiance en éveil et il se reprochait l'intérêt qu'il prenait aux discours de cette séduisante créature. Il se rappelait les tentations légendaires auxquelles l'Esprit malin soumettait jadis les anachorètes en leur faisant apparaître les trompeuses et attirantes images des divinités païennes. Il se demandait s'il

ne devenait pas le jouet de la même illusion ; si, pareille aux lamies et aux dryades de l'antiquité, cette Reine des Bois n'était pas un esprit élémentaire, incarné dans un corps de femme et envoyé vers lui pour l'entraîner à la perte de son âme...

Il la suivait craintivement et de loin, à travers les grands arbres. Tout à coup elle se retourna comme pour l'inviter à hâter le pas. Il s'aperçut alors qu'ils avaient atteint l'extrémité de la futaie et que, devant eux, la coupe étalait ses éclaircies où des stères de rondins dressaient leurs sombres empilements sur le sol blanc de givre. Çà et là, sur la nudité du sol exploité, les arbres de réserve et les baliveaux se profilaient épars et, parmi eux, une spirale de fumée indiquait le campement des bûcherons. Reine se dirigea de ce côté et tout d'abord présenta aux ouvriers le nouveau propriétaire du château. Ceux-ci le saluèrent gauchement, en lui jetant de côté ce regard scrutateur et un peu farouche dont le paysan de la montagne accueille les étrangers. Puis, le maître bûcheron répondant aux observations que Reine lui adressait d'un ton à la fois ferme et familier :

— Soyez en repos, mam'zelle, répéta-t-il, on agira pour le mieux et on se décarcassera pour presser la besogne... Du reste, si vous voulez venir avec moi, vous verrez qu'on ne chôme pas ; nous sommes en route pour abattre un chêne, et avant un petit

quart d'heure il sera à terre, coupé aussi net que d'un coup de rasoir...

Ils s'approchèrent de l'endroit où retentissaient les premiers coups de cognée. L'arbre géant ne semblait pas les sentir ; il restait impassible et hautain. Puis les chocs redoublant, le fût commença à tressaillir de la base à la cime, comme une personne vivante. L'acier des haches faisait voler en éclats l'écorce, l'aubier et le cœur du bois ; mais déjà le chêne avait repris son impassibilité et subissait stoïquement l'assaut des coupeurs. A le voir toujours droit et superbe, on eût juré qu'il ne tomberait jamais. Tout à coup les bûcherons reculèrent ; il y eut un moment d'attente terriblement solennel ; brusquement l'énorme fût oscilla et s'abîma dans les broussailles avec un tragique fracas de branches froissées. Une rumeur pareille à une lamentation courut à travers la forêt neigeuse, puis tout redevint muet.

Avec une émotion inconsciente, les bûcherons contemplaient le chêne couché sur le sol. Reine avait pâli ; une lueur mouillée baignait ses yeux noirs.

— Allons-nous-en, murmura-t-elle à Julien de Buxières, cette mort d'un arbre me bouleverse comme si c'était celle d'un chrétien...

Ils prirent congé des coupeurs et se renfoncèrent sous la futaie. Reine ne parlait plus et son com-

pagnon ne savait comment renouer la conversation. Ils cheminèrent ainsi en silence jusqu'à une lisière d'où on voyait fumer les toits de Vivey.

— Vous n'aurez qu'à descendre tout droit pour rentrer chez vous, dit-elle brièvement ; au revoir, monsieur de Buxières !

Ils se quittèrent et il la vit, songeuse, d'un pas ralenti, s'éloigner dans la direction de la Planche au Vacher.

V

DANS la montagne langroise, le printemps ne se manifeste guère franchement qu'à la fin de mai. Jusque-là, le froid se maintient ; les gelées blanches et les aigres giboulées d'avril, les rafales dues à la maligne influence des *saints de glace*, arrêtent l'essor de la végétation et ne laissent poindre encore que de frileux bourgeons à l'extrémité des branches. Mais, aux approches de juin, quand le soleil a réchauffé le sol, une soudaine métamorphose s'opère. Une nuit parfois suffit pour que la plantureuse floraison printanière s'épanouisse. Les muguetts et les aspérules embaument les taillis ; parmi les chemins verts qui s'enfoncent sous bois, les ancolies bleues balancent leurs corolles pareilles à des bonnets de folie ; les épis laiteux de la Vierge montent sveltes et minces à côté des orchidées aux fleurs bizarres. Pendant des lieues, la forêt déroule sa féerie aux aspects changeants. Tantôt on plonge en pleine fraîcheur ; il fait presque nuit sous les retombées des hêtres qui entrecroisent leurs branches, et, dans cette obscurité, des gouttes de lumière pleuvent sur la terre noire où les

fougères étendent leurs feuilles en éventail ; tantôt on débouche parmi les coupes ensoleillées où mûrit la fraise ; les baliveaux espacés y jettent des ombres grêles, et les rondins empilés dressent leurs grises murailles entourées de chardons et de bardanes ; la hutte des bûcherons y élève son toit conique au milieu des hautes herbes bruissantes d'insectes ; tantôt on longe les tranchées gazonneuses qui courent à perte de vue sur le plateau forestier ; là, les menthes et les centaurées poussent dans les ornières humides ; les chênes et les tilleuls voûtent en berceau leurs larges ramures ; les chèvrefeuilles s'enroulent aux brins noueux des charmes où la haute grive chante à voix sonore.

Dans le parc du château, dans les vergers du village, le printemps revêtait aussi ses habits de fête. Par les fenêtres ouvertes, entre les massifs de lilas, de cytises et d'aubépines, Julien de Buxières apercevait de lumineuses échappées de prés et de bois bleuis par une transparente vapeur matinale. Les courtes modulations des fauvettes et les mystérieux appels du coucou pénétraient dans son cabinet de travail, mêlés à des parfums de fleurs. Inconsciemment il subissait cette ivresse printanière qui était presque nouvelle pour lui. Ayant jusqu'alors vécu casanièrement au milieu des villes, il n'avait jamais reçu directement et à plein cette impression de la nature luxuriante ; jamais il n'avait été si complète-

ment enveloppé des séductions de la Maïa féconde, au moment où la sève fermente et s'extravase en écume blanche aux nœuds des saules, où un courant magnétique semble s'établir entre les plantes et nous, et marier leurs âmes fraternelles à notre propre personnalité. Il était offusqué par l'éclat de la verdure, grisé d'odeurs végétales, troublé par la confuse musique des oiseaux et, dans la surexcitation de cette fièvre de mai, il repensait avec une secrète délectation à Reine Vincart, à cette « Reine des Bois » qui, pour lui, personnifiait les enchantements de la forêt. Depuis leur promenade en janvier dans la futaie de Charbonnière, il l'avait revue de loin en loin, tantôt le dimanche dans la petite église de Vivey ; tantôt comme une fugitive apparition, au détour d'un chemin. Ils avaient échangé à distance une salutation cérémonieuse, mais ils ne s'étaient point parlé. Plus d'une fois, à la tombée de la nuit, Julien s'était arrêté devant la cour de la Thuilière, regardant les vitres de la ferme s'allumer dans la brume. Mais il n'avait point osé frapper à la porte des Vincart ; une sottise timidité l'avait retenu ; il était rentré au château, mécontent et se reprochant cette gaucherie sauvage, qui mettait comme un mur de glace entre lui et la seule personne dont l'intimité lui parût désirable.

A d'autres moments, effrayé de la trop large place qu'une femme commençait à occuper dans sa pen-

sée, il se félicitait d'avoir résisté à la dangereuse tentation de revoir M^{lle} Vincart. Il s'avouait que cette singulière fille exerçait sur lui une attraction contre laquelle il devait se tenir en garde. Reine vivait quasi seule à la Thuilière, car le père Vincart ne pouvait être considéré comme un porte-respect sérieux. Les visites de Julien eussent été de nature à la compromettre, et les principes sévères du jeune homme lui défendaient de causer un scandale qu'il n'aurait pu réparer. Il ne songeait point au mariage, et y eût-il songé, que les conventions sociales, auxquelles il avait toujours obéi, lui interdisaient d'épouser une paysanne. L'honnêteté et la prudence lui commandaient donc d'apporter dans ses relations avec M^{lle} Vincart une rigoureuse réserve. Néanmoins, en dépit de ces sages réflexions, l'image de Reine le hantait plus que de raison. Souvent, durant ses veilles, il la revoyait cheminant parmi les grands arbres de la futaie avec ses cheveux bruns à demi dénoués, sa capeline blanche et sa jupe ourlée de lierre. Depuis le retour du printemps, elle s'associait dans son esprit avec toutes les magies du renouveau. Il retrouvait la lueur de ses yeux noirs dans la fraîche obscurité des sources ; les muguetts lui rappelaient la pâleur ambrée de son teint ; la couleur des silènes roses, épars dans les buissons, évoquait le sourire des lèvres rouges de la jeune fille, et la verte odeur des feuillées lui semblait

comme une émanation de sa grâce robuste. Cela devenait une obsession, une sorte d'ensorcellement qui l'inquiétait. Qu'était-ce donc au juste que cette créature étrange ? Une paysanne, oui, en apparence ; mais il y avait aussi en elle quelque chose de plus raffiné et de plus cultivé, qu'elle devait sans doute à son éducation dans un pensionnat de la ville. Elle sentait et s'exprimait autrement qu'une paysanne, tout en gardant la franchise d'allure et la saveur agreste des natures rustiques. En tout cas, elle exerçait sur Julien un charme troublant, et parfois il en revenait à cette superstitieuse impression qu'il avait reçue, en entendant Reine causer dans la futaie. Il se demandait de nouveau si ce corps de femme, en sa sauvage beauté, n'incarnait pas quelque esprit tentateur, quelque insidieuse fée, pareille à cette Mélusine qui apparut au comte Raymond, dans la forêt de Poitiers.

La plupart du temps, il était le premier à rire de cette romanesque supposition, mais, tout en se moquant de ces pusillanimités, il n'en restait pas moins tourmenté et séduit. Parfois aussi, pour se débarrasser de cette hantise irritante, il essayait d'exorciser à sa façon le démon qui l'obsédait, et son exorcisme consistait à arracher à l'image tentatrice le voile de virginité et de sagesse dont son admiration l'avait d'abord revêtue. Qui lui affirmait, après tout, que cette fille aux allures indépendantes, vivant seule

dans sa ferme, courant les bois à toute heure, fût aussi irréprochable qu'il se l'imaginait ? Au village, à la vérité, elle était honorée et respectée de tous, mais on était fort tolérant, très coulant même sur le chapitre des mœurs, en ce pays de Vivey où l'on paraissait trouver toutes naturelles les prouesses galantes de Claude de Buxières, où la bâtardise de Claudet ne choquait personne et où les bourgeois campagnards tenaient, après boire, les libres propos que Julien avait entendus. Toutefois, même au plus fort de ses hypothèses soupçonneuses, M. de Buxières n'avait jamais osé s'éclairer à ce sujet auprès de Claudet. Chaque fois que le nom de Reine Vincart lui était venu sur les lèvres, une secrète pudeur, jointe à son ordinaire timidité, l'avait empêché d'interroger le grand Chasserot sur le caractère de cette mystérieuse « Reine des Bois ». Comme tous les amoureux novices, Julien craignait qu'on ne devinât les émotions qui l'agitaient, rien qu'en l'entendant prononcer le nom de la jeune fille. Il restait obstinément fermé, concentrant en lui-même ses désirs, son trouble et ses doutes.

Quoi qu'il en fût, et malgré ce parti pris de taciturnité, l'hypocondrie de Julien n'échappait nullement à l'attention du grand Chasserot. Il n'était pas assez perspicace pour en discerner les causes, mais il en remarquait les effets. Cela le dépitait de voir que tous ses efforts pour égayer son cousin n'avaient

aucun succès. Il se creusait le cerveau pour essayer de comprendre à quoi tenaient ces accès de mélancolie noire, et, jugeant naïvement Julien d'après lui, il finit par supposer que cet ennui provenait d'un excès de sagesse.

— Monsieur de Buxières, lui dit-il, un soir qu'ils se promenaient silencieusement, côte à côte, dans les allées du parc toutes résonnantes de la chanson de rossignols, il y a une chose qui me peine, c'est que vous n'avez aucunement confiance en moi.

— Qui peut vous faire penser cela, Claudet ? demanda Julien surpris.

— Parbleu ! vos façons d'agir... Vous êtes, sauf votre respect, trop cachottier... Quand vous avez voulu réparer l'oubli de Claude de Buxières et que vous m'avez offert de vivre ici avec vous, j'ai accepté sans cérémonie... J'espérais qu'en me donnant place au feu et à la table, vous m'en donneriez aussi une dans votre cœur, et que vous me feriez part de vos soucis ou de vos joies, comme à un camarade...

— Je vous assure, mon cher ami, que vous vous trompez... Si j'avais quelques ennuis sérieux, vous seriez le premier à les connaître.

— Bon pour le discours, ça !... vous vous ennuyez pourtant !... ça se voit à votre mine, et voulez-vous que je vous dise pourquoi ?... C'est que vous êtes trop sage, monsieur de Buxières, et que vous auriez besoin d'une femme pour égayer votre vie.

— Oh ! oh ! répliqua Julien en rougissant, voudriez-vous me marier, Claudet ?

— Ça, c'est une autre affaire... Non, mais je voudrais, pas moins, vous voir occupé d'une femme... une gaillarde réjouie qui vous donnerait du plaisir et du bon temps... il n'en manque pas dans le pays et vous n'auriez que l'embarras du choix...

M. de Buxières rougissait de plus belle et se troublait.

— Vous me faites là une singulière proposition, se récria-t-il choqué, me prenez-vous pour un séducteur de filles ?

— Ne montez pas sur vos grands chevaux, monsieur de Buxières !... Vous n'auriez à séduire personne... Celles dont je vous parle ont déjà jeté leur bonnet par-dessus les arbres de la forêt.

— N'importe, je ne suis pas l'homme que vous croyez, Claudet, et je ne goûte pas ces plaisirs-là.

— Ce sont pourtant les plaisirs des jeunes gens de notre âge... Peut-être bien les craignez-vous, parce que vous en exagérez les difficultés?... Ce n'est pas la mer à boire, allez, et ici l'amour se mène rondement... Un bras passé autour de la taille, deux baisers bien appliqués et la connaissance est faite... Le reste va tout seul !

— Assez là-dessus, interrompit sévèrement Julien, nous ne nous entendrions pas !

— Comme vous voudrez, monsieur de Buxières,

du moment où la chose vous déplaît, n'en parlons plus... Si je vous en ai touché un mot, c'est que, vous voyant peu amateur de chasse ou de pêche, je supposais que vous aviez peut-être envie de courir un autre gibier... Sapristi ! je souhaiterais pourtant bien vous distraire un peu !... ajouta Claudet tout mortifié de l'insuccès de ses ouvertures. Tenez, voulez-vous venir avec moi, demain, au bois des Ronces ?... Les charbonniers qui vont dresser leurs fourneaux dans la *vente* achèvent ce soir de bâtir leur hutte et comptent l'étrenner dans la matinée... Cela s'appelle « arroser le bouquet », et ils célèbrent à cette occasion une petite fête à laquelle nous sommes conviés, ainsi que les adjudicataires de la coupe... Naturellement les invités payent leur écot en bouteilles de vin... Vous ne pouvez guère vous dispenser de vous montrer à ces braves gens... C'est l'usage, du reste... J'ai promis moi-même de m'y trouver, et bien sûr Reine Vincart, qui a acheté le lot du bois des Ronces, ne manquera pas d'assister à la cérémonie...

Julien avait déjà la langue levée pour décliner l'offre du grand Chasserot, quand le nom de Reine Vincart vint changer ses dispositions. Un moment, il se demanda si Claudet n'avait point jeté ce nom comme une amorce et un argument à l'appui de ses théories sur l'amour libre à la campagne. Quoi qu'il en fût, cette mention de la présence de M^{lle} Vincart

à la fête des charbonniers rendit le jeune Buxières plus traitable, et il ne fit plus de difficultés pour accompagner son cousin.

Le lendemain, après un déjeuner rapide, ils prirent ensemble le chemin de la vente. Les charbonniers s'étaient installés à la lisière de la futaie, non loin de la coupe où, au mois de janvier, Reine et Julien avaient visité les bûcherons. Sous les retombées d'un grand hêtre la hutte toute neuve élevait son toit aigu, recouvert de motte de gazon, et déjà, sur l'emplacement du terrain exploité, deux fourneaux avaient été bâtis ; l'un d'eux, entièrement achevé, dressait son large cône revêtu de cette terre noire qu'on nomme le *frazil* et qu'on extrait du sol des anciennes places à charbon ; l'autre, en voie de construction, montrait encore à nu ses assises de rondins empilés par couches concentriques. Tout autour, allait et venait le groupe des charbonniers : tout d'abord le patron, un homme entre deux âges, à la poitrine velue, au visage tanné, aux petits yeux luisants sous des sourcils touffus ; sa femme, recroquevillée et sèche ; sa fille, une *gachette* de dix-sept ans, maigre, aux cheveux ébouriffés et à la mine fûtée ; puis ses trois garçons, gaillards robustes, qui servaient de compagnons et d'apprentis. A cette troupe s'étaient jointes quelques filles de bûcherons, attirées par la perspective d'une journée de danses et de joyeuses lippées. Tout ce monde s'épar-

pillait et devisait sous les arbres en attendant le dîner dont les victuailles, apportées par les invités, devaient constituer les principaux éléments, la part contributive des charbonniers étant limitée à une potée de pommes de terre que la patronne faisait cuire à l'étuvée, dans un vaste chaudron, au-dessus d'un feu allumé devant la hutte.

L'arrivée de Julien et de Claudet, escortés du petit *pâtureau*, qui portait en soufflant une hotte de provisions, fut accueillie par des cris de satisfaction et de bienvenue. Tandis qu'un apprenti charbonnier déballait soigneusement les miches de pain blanc, l'énorme pâté dans sa croûte et les bouteilles enveloppées de paille, Reine Vincart apparut entre les arbres, suivie d'un garçon de ferme qui suait, lui aussi, sous le poids d'un grand panier d'où l'on voyait sortir à travers les serviettes de toile bise des goulots de bouteilles et l'extrémité brune d'un jambon fumé. A l'aspect de la jeune propriétaire de la Thuillère, les bravos éclatèrent une seconde fois, plus chaleureux et plus nourris. Sous la verdoyante lumière des hêtres, Reine sembla à Julien plus attrayante encore que parmi les branches poudrées de givre. Sa toilette de printemps, très simple et tout à fait rustique, lui seyait à merveille : une jupe de toile à raies verticales bleues et jaune pâle, avec le casaquin d'étoffe claire ajusté à la taille, un col plat noué par un étroit ruban bleu, un bouquet d'aspé-

rules au corsage, et c'était tout. Elle était chaussée de grosses bottines de peau et coiffée d'un chapeau de paille qu'elle jeta négligemment dans la hutte, en arrivant ; et tout à coup, au milieu de ces figures hâlées ou noircies, son visage aux pâleurs ambrées, ses yeux noirs, ses rouges lèvres souriantes, ses épais cheveux bruns au chignon bas et presque tombant, jetèrent comme un rayonnement de fête. C'était bien l'image triomphante de la « Reine des Bois », surgissant au milieu de ses agrestes sujets. Comme emblème de sa royauté forestière, elle serrait contre sa poitrine un énorme bouquet de fleurs des bois cueillies dans le trajet : aubépine, ancolies, graminées aux épillets frissonnants, bourdaines aux ombelles blanches, coquelicots écarlates. Toutes ces corolles répandaient autour d'elle un salubre parfum de printemps ; il s'en dégageait un léger nuage de pollen dont les fines poussières blondes poudraient les cils et les bandeaux de la jeune fille.

— Tenez, père Théotime, dit-elle en tendant sa gerbe au maître charbonnier, j'ai cueilli ça pour le *bouquet* qu'on doit planter sur le toit de votre loge.

Puis elle s'approcha de Claudet, lui serra les mains en camarade et salua Julien :

— Bonjour, monsieur de Buxières, je suis bien aise de vous voir ici... Est-ce Claudet qui vous a amené, ou êtes-vous venu de votre plein gré ?

Tandis que Julien, intimidé et comme ébloui, cherchait péniblement une réponse, elle l'avait déjà quitté, allant de groupe en groupe, et suivant avec intérêt la pose du bouquet au faite de la hutte. L'un des compagnons charbonniers appliquait une échelle au toit de gazon et attachait la gerbe à un pieu. Quand les fleurs fixées frissonnèrent au vent, il agita son feutre en criant : « Hou... houp ! » Ce fut le signal qu'attendaient les assistants pour s'attabler.

Les victuailles avaient été posées sur une serviette, à l'ombre du hêtre, et tous les convives se rangèrent autour, accroupis sur des sacs à charbon ; on avait réservé pour Reine et Julien deux escabeaux fabriqués par le patron, et ils se trouvèrent assis l'un à côté de l'autre. Bientôt un silence presque religieux indiqua qu'on préludait à l'attaque des vivres et des bouteilles, puis, lorsque le premier appétit de toute la bande se fut un peu apaisé, les langues commencèrent à se délier ; des plaisanteries, assaisonnées de gros rires, s'échangèrent sous les ramures du hêtre ; le vin aidant, une gaieté bruyante s'envola à travers les éclaircies de la coupe. Était-ce la présence de Reine qui imposait une certaine retenue à ces gens des bois ? Julien remarqua que les propos des charbonniers et des bûcheronnes étaient infiniment moins libres que ceux des bourgeois d'Auberive, avec lesquels il s'était trouvé à déjeuner ;

la gaieté de ces boisiers, pour vulgaire qu'elle fût, se maintenait toujours dans des limites décentes, et il n'eut pas une seule fois l'occasion de se scandaliser. Il se sentait plus à l'aise avec ces paysans qu'avec les notables du bourg, et il ne regrettait plus d'avoir accompagné Claudet.

— Je suis content d'être venu, murmura-t-il en manière de compliment à l'oreille de Reine, et je n'ai jamais mangé d'aussi bon cœur.

— Allons, tant mieux ! répliqua gaiement la jeune fille, cela vous fera peut-être aimer nos bois...

Quand il ne resta plus sur la nappe que des os et des écuelles vides, le père Théotime prit une bouteille de *vin cacheté*, la déboucha et remplit les verres.

— Maintenant, dit-il, avant que d'arroser le bouquet, nous allons trinquer à M. de Buxières, qui nous a apporté ce bon vin, et à notre mignonne bourgeoise, M^{lle} Vincart...

Les verres tintèrent en se choquant, puis on but force rasades.

— Mam'zelle Reine, reprit le père Théotime avec une certaine solennité, vous le voyez, la loge est bâtie, on y couchera ce soir et on y fera, j'espère, de bonne besogne... Vous pouvez apercevoir d'ici notre premier fourneau tout paré et prêt à être allumé... Mais, pour que ça porte bonheur au chantier, il faut que vous y boutiez le feu vous-même...

Je vous prie donc de monter en haut de la cheminée et d'y jeter les premières braises, si c'est un effet de votre bonté...

— Volontiers ! s'écria Reine. Venez, monsieur de Buxières, vous allez voir comment on allume un fourneau à charbon !...

Tous s'étaient levés bruyamment ; un compagnon prit l'échelle et l'appliqua sur la paroi inclinée de la *charbonnière*. Pendant ce temps, maître Théotime apportait un vase de terre plein de brasiers enflammés. Reine gravit lestement les échelons et, arrivée au faite du fourneau, se dressa debout près de l'orifice. Avec une grâce agreste, sa silhouette se découpait sur le ciel clair ; elle prenait une à une les pelletées de brasier que lui tendait le charbonnier, puis les versait au fond de la cheminée pratiquée au centre du four. Bientôt on entendit à l'intérieur un pétitement suivi d'un grondement sourd : les menus bois et ramilles amassés au fond s'étaient enflammés, et les courants d'air établis à la base de la *charbonnière* activaient l'embrasement des rondins.

— Bravo, ça y est ! s'exclama le père Théotime.

— Bravo ! répétaient les jeunes gens, grisés par le grand air autant que par les quelques verrées de vin blanc qu'ils avaient bues.

Filles et garçons s'étaient donné la main et tournaient impétueusement autour du fourneau.

— Reine, une ronde ! Chantez-nous une ronde !
s'écrièrent les jeunes filles.

Encore debout au sommet des échelons, Reine,
sans se faire prier, entonna, d'une voix nette et bien
timbrée, une chanson populaire au rythme entraî-
nant :

Mon père m'envoie au marché
Pour y vendre du froment.
— Et bonjour donc, la belle,
Combien ton froment ?
— La rose vermeille
Fleurit sur mes gants.

Mon froment, monsieur,
Je le vends cent francs.
— Belle, vos amourettes
Sont-elles comprises dedans ?
— La rose vermeille
Fleurit sur mes gants.

Mes amourettes, monsieur,
Jamais je ne les vends ;
Je les ai promises
A mon cher amant.
— La rose vermeille
Fleurit sur mes gants.

Pour moi il endure
La pluie et le vent ;
Pour moi il engrêle
Des grêlons d'argent.
— La rose vermeille
Fleurit sur mes gants.

Répétant en chœur le refrain, filles et garçons bondissaient en plein soleil. Adossé au tronc d'un hêtre, Julien écoutait la voix sonore de Reine et ne détachait plus ses yeux de la chanteuse que commençait à environner un nimbe de fumée bleue... Quand elle eut terminé sa chanson, Reine redescendit les degrés de l'échelle ; mais les danseurs avaient été mis en goût par cette première ronde ; ils ne pouvaient plus rester en place, et l'un des charbonniers entonna à son tour un air populaire que toute la bande se prit à répéter à l'unisson :

Là-haut, dans ces bois
La belle s'est endormie ;
Par là il passa
Son royal ami.
— Les gens qui sont jeunes
Se marieront-ils ?
Oui.

Emportés par le rythme, heureux de sauter dans les herbes foulées, qui sentaient bon, les danseurs ne s'arrêtaient plus. La ronde, un moment dénouée, se transforma en une farandole qui, tantôt en pleine lumière, tantôt dans la pénombre, serpentait entre les arbres et bientôt disparaissait, chantante, au cœur de la futaie. A l'exception du père Théotime et de sa femme, qui étaient sortis pour surveiller le fourneau, tous les convives, y compris Claudet, s'étaient mêlés à la danse. Seuls, Reine et Julien se

tenaient à l'écart sous les premiers arbres de la lisière. Il était midi et le soleil, tombant d'aplomb, faisait désirer l'ombre : Reine offrit à son compagnon d'entrer dans la loge et de s'y reposer en attendant le retour des danseurs. Julien se hâta d'accepter, tout en s'étonnant que ce fût la jeune fille qui pensât la première à proposer ce tête-à-tête au fond de la hutte obscure. Bien qu'il fût plus que jamais fasciné par l'originale beauté de M^{lle} Vincart, la témérité et la désinvolture qu'elle mettait dans ses relations avec lui le confondaient, et, par moments, le choquaient. Repris par ses doutes et ses préventions de la fin de l'hiver, il se demandait s'il fallait attribuer cette liberté d'allures à de la candeur ou à de l'effronterie. Après l'intimité de ce repas en plein air, après l'enchantement de cette ronde dansée autour du fourneau, il était à la fois heureux et troublé de se trouver seul avec Reine. Il aurait voulu lui exprimer l'admiration très tendre qu'elle excitait en lui, mais il ne savait comment s'y prendre, ni quel langage tenir à cette fille dont le caractère étrange l'inquiétait. Il se contentait de fixer sur elle des yeux enamorés, tandis que, debout contre l'une des traverses de la hutte, sa compagne tordait distraitement entre ses doigts une branche de chèvreteuille sauvage.

Gênée par ce persistant regard, elle prit le parti de rompre le silence :

— Vous ne dites plus rien, monsieur de Buxières, avez-vous regret d'être venu ici ce matin ?

— Regret, moi ? se récria-t-il, il y a longtemps que je n'ai passé une si bonne journée, et je vous en remercie, mademoiselle, car c'est à vous que je la dois.

— A moi ? Vous voulez rire !... C'est la bonne humeur des bûcherons, ce soleil de printemps et le bon air de la forêt qu'il faut remercier... moi, je n'y suis pour rien.

— Vous y êtes pour tout, au contraire ! s'exclama-t-il en s'attendrissant. Avant de vous connaître, j'avais vu déjà des paysans, du soleil et des arbres, et tout cela m'avait laissé parfaitement insensible... Mais tantôt, quand vous chantiez au sommet du fourneau, je me suis senti illuminé et réjoui ; j'ai compris la beauté des bois, j'ai aimé ces bonnes gens, ces grands hêtres, toutes ces choses au milieu desquelles vous vous plaisez à vivre... C'est vous qui avez opéré ce miracle... Ah ! on vous a bien nommée... Vous êtes vraiment la fée de la fête, la reine des bois !

Surprise de l'exaltation de son interlocuteur, Reine le regardait à la dérobée, entre ses cils mi-clos, et elle le trouvait effectivement transformé. Il semblait s'être subitement dégelé. Il n'avait plus cette raideur gauche, cette gêne maladive qui paralysaient jadis ses mouvements et glaçaient ses pa-

roles ; sa taille frêle paraissait assouplie, ses yeux bleus s'étaient agrandis et allumés ; ils éclairaient maintenant d'une chaude lueur les traits délicats de son visage et leur donnaient une grâce triste, quelque chose de tendre et de passionné. La jeune fille fut émue et gagnée par cette confiance que Julien lui marquait pour la première fois. Aussi, loin de s'offusquer de l'espèce de déclaration qu'il venait de lui adresser, elle répondit d'un ton enjoué :

— En fait de *reines des bois* opérant des miracles, je ne connais que les fleurs que voici.

Elle détacha de son corsage le bouquet d'aspérules aux étoiles blanches, bordées d'une collerette de feuilles vertes et le lui tendit.

— Les connaissez-vous ? reprit-elle, sentez comme elles sentent bon !... Et leur odeur s'améliore encore à mesure qu'elles se fanent.

Julien avait porté le bouquet à ses lèvres et en respirait longuement le parfum.

— Nos bûcherons, continua-t-elle, fabriquent avec cette plante une tisane qui les guérit du *chaud et froid* comme par enchantement ; ils l'infusent aussi dans du vin blanc pour en tirer une boisson qu'ils appellent « le vin de mai » et qui les grise...

Julien n'écoutait plus que vaguement ces détails. Les yeux toujours avidement fixés sur M^{lle} Vincart, il continuait de respirer voluptueusement le bouquet de *reines des bois* et de s'en griser à son tour.

— Laissez-moi ces fleurs ! demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Très volontiers, répliqua-t-elle gaiement, gardez-les, si cela peut vous faire plaisir.

— Merci, murmura-t-il en les cachant dans sa poitrine.

Reine fut surprise de l'importance exagérée qu'il paraissait accorder à une faveur si légère, et une subite rougeur lui monta aux joues. Elle regrettait presque de lui avoir donné ses fleurs en constatant l'accueil trop tendre qu'il leur faisait ; aussi repartit-elle en manière de correctif :

— Ne me remerciez pas ; le cadeau n'est point *conséquent*... Il pousse dans la forêt des milliers de fleurs pareilles, et on n'a que la peine de se baisser pour les ramasser...

Il n'osa répondre que le bouquet, ayant été porté par elle, avait pour lui une valeur plus rare, mais il le pensa, et cette pensée éveilla dans son esprit timide toute une série de réflexions nouvelles. Cette faveur si facilement octroyée par Reine n'était-elle pas une sorte de tacite encouragement à demander davantage ?... Avait-il affaire à une simple ingénue ou à une coquette de village habituée déjà à se laisser courtiser ? Et dans ce dernier cas, ne passerait-il pas pour un mais aux yeux de cette fille expérimentée et peu sévère, s'il se montrait trop respectueux ? Il se souvenait des conseils de Claudet

sur la façon de mener rondement l'amour avec certaines campagnardes. Coquette ou non, Reine l'avait ensorcelé. Le charme agissait plus énergiquement encore depuis qu'il était seul avec elle, dans cette hutte obscure, où de lointains roucoulements de ramiers arrivaient, mêlés à de pénétrantes odeurs forestières... Julien dévorait du regard les cheveux crépelés de Reine, tombant en un lourd chignon sur la nuque, les yeux allongés aux prunelles semées de points d'or, les lèvres aux rougeurs de framboise, les deux petits signes bruns ponctuant le cou très découvert. Il la trouvait adorable et brûlait de le lui dire ; mais quand il cherchait à formuler sa déclaration, les paroles s'arrêtaient dans son gosier. Ses artères battaient, sa gorge se desséchait, la tête lui tournait. Dans son désarroi, il essayait de se remonter, en se répétant les recommandations de Claudet : « Une main passée autour de la taille, deux baisers bien appliqués, et le reste va tout seul... »

Brusquement il se rapprocha de la jeune fille.

— Puisque vous m'avez donné ces fleurs, commença-t-il d'une voix un peu tremblante, voulez-vous, en signe d'amitié, me donner aussi la main... comme a Claudet ?

Elle lui tendit sa main, après un moment d'hésitation ; mais à peine l'eut-il touchée que complètement affolé, de l'autre bras resté libre, il enlaça vivement la taille de Reine, l'attira vers lui et

effleura de ses lèvres le cou nu, dont les deux grains de beauté l'avaient magnétisé.

La jeune fille était plus robuste que lui ; en un clin d'œil elle se dégagea de l'audacieuse étreinte, repoussa violemment M. de Buxières et recula d'un bond jusqu'à la porte de la hutte. Là, pâle, indignée, les yeux flamboyants de colère, elle murmura sourdement :

— Si vous m'approchez, j'appelle les charbonniers !

Mais Julien n'avait nulle envie de recommencer son attaque ; déjà dégrisé, l'oreille basse et repentant, il restait rencogné dans le coin le plus obscur de la loge.

— Êtes-vous fou, poursuivit-elle avec véhémence, ou le vin vous a-t-il monté à la tête ?... Vous prenez un peu trop vite les façons de défunt votre cousin !... Mais je vous avertis qu'elles ne réussissent pas avec moi !

En même temps, des larmes d'humiliation lui mouillaient les yeux.

— Je n'attendais pas cela de vous, monsieur de Buxières !

— Pardon ! balbutia Julien dont le cœur se serra à la vue de ces yeux humides ; je me suis conduit comme un misérable pécheur et comme un rustre !... C'est un moment de folie... oubliez-le et pardonnez-moi !

— Jamais personne ne m'avait manqué de respect, reprit la jeune fille suffoquée ; j'ai eu tort de me familiariser avec vous, voilà tout... Cela ne m'arrivera plus !

Julien restait muet, écrasé de honte et de regret. Tout à coup, dans le silence de la hutte, les voix des danseurs qui se rapprochaient envoyèrent à ses oreilles le refrain de la ronde :

Avait une rose,
Sur mon sein l'a mis.
Les gens qui sont jeunes
Se marieront-ils ?
Oui, oui.

— Voici nos gens, murmura Reine, je vais les retrouver... Adieu... ne me suivez pas !...

Elle quitta la hutte et se hâta de gagner les fourneaux des charbonniers, tandis que Julien, encore abasourdi de la rapidité avec laquelle cette scène fâcheuse venait de se passer, s'asseyait sur l'un des bancs, en proie à de confus sentiments de vergogne et de rageuse tristesse. Certes non, il n'avait pas envie de la suivre !... Il ne se souciait pas de se remontrer en public, près de cette jeune fille qu'il avait si stupidement offensée et qu'il n'oserait plus désormais regarder en face. Décidément, il n'entendait rien aux femmes, puisqu'il ne savait même pas discerner une honnête fille d'une coureuse !...

Comment n'avait-il pas compris que la familiarité bonne enfant de Reine Vincart n'avait rien de commun avec les agaceries provocantes des créatures qui jettent, selon le mot de Claudet, « leur bonnet par-dessus les hêtres de la forêt » ? Comment, dans ces yeux, purs comme une eau de source, n'avait-il pas lu la candeur et la droiture d'une vierge qui n'a rien à se reprocher ?... Cette cruelle constatation de son inaptitude à se conduire dans la vie l'exaspérait et le mortifiait. En même temps que les meurtrissures de son amour-propre devenaient plus cuisantes, il se sentait plus irrémédiablement épris de Reine Vincart. Jamais elle ne lui avait paru aussi belle que dans ce mouvement d'indignation qui l'avait éloignée de lui. Le regard à la fois courroucé et triste qu'elle lui avait jeté, l'expression de ses lèvres crispées, le frémissement de ses narines, les palpitations de sa poitrine soulevée, il revoyait tout, et le souvenir de cette fière et originale beauté redoublait encore son chagrin.

Il resta longtemps blotti dans l'ombre de la hutte. Quand il eut entendu les bruits de voix décroître en des directions opposées, et qu'il eut acquis la certitude que les charbonniers demeuraient affairés autour du fourneau, il se décida à sortir. Mais, comme il ne se souciait de parler à personne, au lieu de traverser la coupe, il s'enfonça dans la futaie, s'orientant assez mal et désireux de marcher seul le

plus longtemps possible, sans rencontrer un visage humain.

Tout en errant un peu au hasard parmi les hêtres, où d'obliques rayons de soleil couchant zébraient de barres d'or rouges le vert assombri des broussailles, Julien songeait aux suites probables de sa malheureuse équipée. Reine, certainement, tairait l'injure qui lui avait été faite, mais pousserait-elle l'indulgence jusqu'à oublier l'affront ? Le plus clair résultat de cette aventure ne serait-il pas de rendre désormais impossible entre eux toute relation amicale ? Il était évident qu'elle tiendrait rigueur à celui qui l'avait si stupidement insultée, mais sa rancune serait-elle impitoyable ?... A travers ses accès de tristesse, une sourde espérance de réconciliation soutenait Julien. En se remémorant les détails de cette scène scandaleuse, il se disait que la jeune fille s'était montrée plus navrée encore que courroucée. L'accent de reproche attendri avec lequel elle lui avait murmuré : « Je n'attendais pas cela de vous, monsieur de Buxières !... » lui laissait entrevoir la possibilité d'obtenir un jour son pardon. En même temps, la vivacité de ses regrets lui montrait quelle place la jeune fille avait déjà prise dans son cœur, et combien l'existence deviendrait pour lui terne et insipide, s'il devait rester brouillé avec Reine des Bois.

Il en était là de ses mélancoliques réflexions, lors-

qu'il atteignit la lisière de la futaie. Il se trouvait au-dessus de l'étroite et calme vallée de Vivey ; vers la droite, les tourelles du château pointaient au milieu des frênes ; à gauche et à une centaine de mètres en contre-bas, on distinguait, blanchâtre parmi la verdure du taillis, le sentier tournant qui gagnait la Thuilière par les pâtis de la Planche au Vacher.

Tout à coup un bruit de voix qui montait jusqu'à lui attira son attention, et dans ce sentier solitaire il aperçut Reine et Claudet qui cheminaient côte à côte.

Les voix résonnaient confusément dans la tranquillité du soir. La distance ne permettait pas de saisir le sens des paroles échangées, mais rien qu'aux intonations de ces paroles alternées, rien qu'à l'attitude confiante des deux compagnons de route, on devinait une conversation très animée, presque tendre. Le dialogue était parfois coupé par les éclats de rire de Claudet ou souligné par un geste amical de Reine. A un certain moment, Julien vit la jeune fille poser familièrement sa main sur l'épaule du grand Chasserot, et la jalousie lui entra comme une épine en plein cœur. Les jeunes gens atteignirent un ruisseau qui coupait le sentier et dont le lit avait été élargi par les dernières pluies. Claudet prit lestement Reine par la taille et la souleva dans ses bras vigoureux, tandis qu'il piétinait dans l'eau

courante ; puis ils descendirent vers le fond de la gorge et les hautes branches du fourré les dérobèrent au regard avide de Julien ; mais pendant longtemps encore les éclats de leurs voix sonores parvinrent à ses oreilles...

« Ah ! songeait-il, empoigné par le désenchantement, elle fait moins de façons avec lui qu'avec moi !... Comme ils se serraient l'un contre l'autre dans ce sentier désert !... Avec quel feu ils causaient, avec quel abandon elle s'est laissée emporter dans ses bras ! cela indique une déjà longue intimité, et cela m'explique bien des choses !... »

Il se rappela la visite de Reine au château et comment elle s'y était prise très adroitement pour l'instruire de la parenté naturelle existant entre Claudet et feu Claude de Buxières ; comment elle avait su l'apitoyer sur le sort du grand Chasserot et l'amener à réparer l'oubli du défunt.

— Aveugle que j'étais ! continuait Julien avec dépit, je n'ai rien vu, je n'ai rien compris à leur manège !... Ils s'aiment, la chose est certaine, et j'ai joué dans tout cela un rôle de dupe... Je ne lui en veux pas, à lui... Il était amoureux et s'est laissé faire une douce violence. Mais elle, que je croyais si candide, si droite, si loyale !... Elle ne valait pas mieux que ses semblables, et elle coquetait avec moi pour assurer une situation à son galant !... Allons, encore une illusion de perdue... l'Ecclésiaste a rai-

son : *Inveni amariorem morte mulierem...* la femme est plus amère que la mort !

Le crépuscule était venu, et la nuit emplissait déjà la forêt. Lentement, avec répugnance, Julien descendait la rampe qui mène au château, et dans son cœur il faisait noir comme au fond des bois.

VI

LA jalousie est une divinité malfaisante, de la race des Harpies ; elle gâte tout ce qu'elle touche. A partir du soir où Julien avait épié Reine et Claudet traversant de compagnie le ruisseau de la Planche au Vacher, un secret poison se mêla à ses sensations et leur donna une cruelle saveur d'amertume. Les soleils triomphants de juin ni les glorieux épanouissements de la forêt n'eurent plus de charme pour lui. Les prés étalèrent en vain leurs chatoyants tapis d'herbe mûre au fond de la vallée ; les seigles couleur d'or pâle et les avoines d'un vert argenté firent en vain onduler leurs masses frissonnantes dans l'encadrement des bois ; toutes ces féeries de l'été ne suggéraient à Julien de Buxières que des réflexions imprégnées d'un prosaïque désenchantement. Il songeait aux ruses, aux convoitises et aux haines que la possession de ces carrés de champs faisaient naître dans les cœurs rapaces de ceux qui les cultivaient. L'exubérance féconde de la végétation forestière lui remémorait le jeu féroce et meurtrier des forces aveugles de la nature. Toute la terre

lui apparaissait comme un odieux théâtre où recommençait sans cesse un drame sanglant et monotone : — le ver rongeur l'arbre, l'oiseau déchiquetant l'insecte, les fauves bataillant entre eux, et l'homme, à son tour, traquant le gibier. — Il identifiait la nature et la femme, trouvant en toutes deux les mêmes apparences menteuses, les mêmes beautés décevantes, le même esprit d'embûche et de perfidie. Les gens qui l'entouraient ne lui inspiraient plus que des idées de défiance et de suspicion. Dans chaque paysan, il voyait un ennemi méditant de le tromper avec des paroles enjôleuses et des mines hypocritement pleurardes. Si, pendant quelques mois, sous l'influence charmeuse de Reine Vincart, il était revenu de ses préventions et avait cru planer au-dessus des mesquineries de la vie quotidienne, maintenant il retombait à plat dans la réalité ; le souffle de tendresse qui l'avait soulevé de terre s'était évanoui ; il touchait de nouveau du pied le sol boueux du village et prenait l'existence campagnarde en dégoût.

Il ne sortait plus, redoutant de rencontrer Reine Vincart. Il s'imaginait que la vue de la jeune fille rengrégnerait le mal dont il souffrait et dont il cherchait avidement le remède. Mais malgré la claustration à laquelle il s'était condamné, sa plaie restait à vif. Bien loin qu'elle se cicatrisât, il la sentait s'ulcérer encore dans l'isolement. Lorsque, le soir,

accoudé à sa fenêtre, il entendait Claudet siffler son chien et s'éloigner d'un pas rapide dans la direction de la Thuilière, il se disait qu'il allait sans doute à quelque rendez-vous assigné par Reine des Bois. Alors un sourd dépit l'empoignait ; il était tenté de quitter sa chambre et de suivre furtivement son rival, puis il avait honte de cette lâcheté. N'était-ce pas assez d'avoir, une fois déjà, joué involontairement le rôle avilissant d'un espion ? Quel soulagement pouvait-il retirer d'une pareille vilenie ? Serait-il bien avancé quand il rentrerait au logis, les sens et le cœur exaspérés, après avoir assisté à une scène d'amour entre les deux jeunes gens ? Cette réflexion le clouait à sa place, mais son imagination n'en devenait pas plus calme ; elle galopait à la suite du grand Chasserot ; elle l'accompagnait à travers les sentiers mouillés par la rosée du soir. A mesure que la lune surgissait au-dessus des futaies, effleurant de ses longs rais bleuâtres les feuillées humides, Julien se représentait la rencontre des deux amoureux au milieu des pâtis baignés d'une lumière veloutée. Son cerveau s'échauffait. Il voyait Reine s'avancer toute blanche dans un rayon de lune, et Claudet passer son bras autour de la taille souple de la jeune fille. Il se substituait à lui en pensée et, avec un frémissement dans tout le corps, il songeait à l'ivresse des premières paroles échangées, à la volupté des baisers lentement savourés. Alors une

douleur aiguë lui traversait le cœur, sa gorge se serrait ; il s'appuyait, défaillant, contre la barre de la croisée, fermait les yeux, se bouchait les oreilles, ne voulant plus rien voir, rien entendre, — désirant s'anéantir dans une torpeur de la chair et de l'esprit...

Il n'y réussissait pas. Toujours l'image de cette ensorcelante Reine des Bois se représentait à lui, telle qu'il l'avait admirée naguère dans la pénombre de la hutte des charbonniers. Il avait beau s'appliquer les poings sur les paupières... Elle était toujours là avec ses profonds yeux noirs et ses attirantes lèvres rouges. L'odeur des chèvrefeuilles, montant du fond du jardin, avivait encore la puissance de cette vision, en rappelant à Julien la tige épanouie que Reine tortillait dans ses doigts lors de leur dernière entrevue. Cette haleine des fleurs dans la nuit semblait une émanation de la jeune fille et s'exhalait avec un parfum amer comme le regret d'un bonheur perdu. De nouvelles réflexions désenchantées naissaient à la suite de ce retour vers un passé désormais enseveli. « Pourquoi, songeait Julien, m'étais-je leurré d'un pareil espoir ? Cette fille des bois, au corps élégamment robuste, à l'esprit net, à la volonté énergique, pouvait-elle aimer un être débile et flottant tel que moi ? Non, il lui fallait un amoureux bien vivant et plein de sève, un chasseur à la poigne solide, capable de la protéger

dans la vie ! Quelle figure pouvais-je faire à côté de ce gars vigoureux et bien équilibré ?... »

Dans ses accès de jalousie contre Claudet, il en voulait moins au grand Chasserot d'être aimé de Reine, que d'avoir si soigneusement dissimulé son amour. Et tout en lui reprochant intérieurement ce manque de franchise, il ne s'apercevait pas qu'il donnait prise lui-même à un reproche semblable, en dissimulant à Claudet ce qu'il avait sur le cœur. Depuis le soir de la fête d'inauguration de la hutte, il était redevenu ombrageux et taciturne. Comme tous les timides, il se renfermait dans une silencieuse bouderie qui ne laissait pas de froisser son cousin. Ils se retrouvaient chaque jour à la même table ; en apparence, leurs rapports d'intimité continuaient, mais il n'y avait plus entre eux ni expansion ni confiance. La maussaderie de Julien inquiétait le bâtard de Buxières qui se mettait en vain la cervelle à l'envers pour en démêler la cause. Il n'avait rien fait pour provoquer ce refroidissement ; au contraire, il s'était ingénié à prouver sa gratitude par toute sorte de bons offices. A force de se creuser la tête, Claudet finit par se demander si Julien ne commençait pas à se repentir de sa générosité et si la froideur qu'il lui montrait n'était pas une façon détournée de manifester ce repentir. Cette supposition lui apparut peu à peu comme la seule explication possible de la conduite de son commensal.

« Il est déjà fatigué, se dit-il, de nous nourrir au château, moi et ma mère. » L'amour-propre et la dignité de Claudet s'en émurent. Il ne prétendait être à charge à personne et il s'offensa à son tour des reproches muets qu'il croyait lire sur la figure soucieuse de Julien. Bientôt ce malentendu, entretenu par le silence dans lequel s'enfermaient les deux parties, s'aggrava au point de rendre une crise imminente.

Elle éclata un soir, après un repas pris en commun, pendant lequel la mauvaise humeur de Julien s'était accusée plus visiblement encore que de coutume.

Irrité de cette taciturnité persistante et de plus en plus persuadé que sa présence devenait insupportable au jeune Buxières, Claudet se résolut à provoquer une explication. Au lieu de quitter la salle à manger au dessert et de siffler son chien pour faire sa promenade habituelle, le grand Chasserot resta sur sa chaise, se versa un petit verre d'eau-de-vie et bourra lentement sa pipe. Étonné de le voir demeurer au logis, Julien se leva et se mit à arpenter la salle en cherchant la raison de ce changement inattendu. Comme les âmes soupçonneuses sont portées à attribuer aux actes les plus simples des motifs compliqués, il s'imagina que Claudet, s'apercevant de sa jalousie, renonçait à sa promenade uniquement pour lui donner le change et détourner

ses soupçons. Cette supposition l'aigrit encore davantage et, s'arrêtant près de la table d'un air agacé, il rompit le silence qu'il avait gardé jusque-là.

— Vous ne sortez donc pas ? demanda-t-il brusquement.

— Non, répondit le grand Chasserot, si vous le permettez, je vous tiendrai compagnie... Est-ce que cela vous gêne ?

— En aucune façon ; seulement, comme vous avez coutume de vous promener tous les soirs je ne voudrais pas, moi non plus, vous gêner... La solitude ne m'effraie pas et je ne suis point assez égoïste pour vous priver d'une société plus agréable que la mienne.

— Qu'entendez-vous par là ? s'écria Claudet en dressant les oreilles.

— Rien... sinon que l'obligation où vous croyez être de me tenir compagnie ne doit pas vous faire manquer un plaisir ou un rendez-vous.

— Un rendez-vous ! riposta son interlocuteur avec un rire forcé, alors vous pensez que lorsque je sors après souper, c'est pour courir la prétentaine... Un rendez-vous ! Et avec qui, s'il vous plaît ?

— Avec votre maîtresse... naturellement, reprit Julien. D'après ce que vous m'avez dit, il ne manque pas ici de filles disposées à jeter leur bonnet par-dessus les moulins et vous ne devez avoir que l'embarras du choix... J'ai pensé que vous courtisiez

quelque bûcheronne ou quelque jolie fermière, comme... comme Reine Vincart.

— Reine Vincart ! répéta Claudet avec vivacité, à quel propos mêlez-vous son nom à celui des créatures dont vous parlez ?... M^{lle} Vincart, ajouta-t-il, n'a rien de commun avec ces filles-là, et vous avez tort, monsieur de Buxières, de la traiter aussi légèrement !

L'allusion à Reine Vincart avait si fortement échauffé le grand Chasserot, qu'il ne remarqua pas que Julien, en nommant la jeune fille, était aussi ému que lui. La véhémence avec laquelle Claudet relevait son insinuation frappa le jeune Buxières et accrut son irritation.

— Eh ! eh ! dit-il en ricanant aigrement, Reine Vincart est une fort jolie fille !...

— Elle n'est pas seulement jolie, elle est honnête et mérite qu'on la respecte.

— Oh ! comme vous la défendez !... On voit qu'elle vous tient au cœur.

— Je la défends parce que vous la soupçonnez injustement... Mais sachez-le bien, elle n'a pas besoin qu'on se porte garant de son honnêteté... Sa bonne renommée suffit à lui servir de défense... Interrogez tout le village... Il n'y a qu'une voix là-dessus.

— Allons, murmura Julien d'un ton sarcastique, avouez que vous en êtes amoureux ?

— Eh bien ! quand cela serait ?... avoua Claudet

impatienté; oui, je l'aime!... Là, êtes-vous content?

Bien qu'il sût déjà à quoi s'en tenir, Buxières n'en fut pas moins blessé par cet aveu qu'on lui jetait en pleine figure. Il en resta d'abord interdit, puis le dépit l'aiguillonnant de nouveau :

— Vous l'aimez ! s'exclama-t-il avec emportement, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt?... Pourquoi n'avez-vous pas été plus franc ?

Tandis qu'il gesticulait, debout en face de la fenêtre ouverte, la rougeur intense du couchant qui brasillait entre les branches des frênes illuminait d'une chaude lueur ses yeux étincelants et ses traits contractés. Son interlocuteur, adossé maintenant à l'appui de la croisée, observait avec inquiétude cette figure tourmentée et se demandait ce que signifiait cette singulière agitation.

— Moi?... J'ai manqué de franchise!... Ah ! vous me la baillez belle, monsieur de Buxières!... Naturellement je ne vais pas crier sur les toits que j'ai un tendre pour M^{lle} Vincart, mais je vous l'aurais tout de même confié si vous m'aviez questionné plus tôt... Je ne suis pas cachottier ; mais vous, sauf votre respect, vous êtes muré comme un souterrain. On ne connaît guère la couleur de vos pensées... J'étais à cent lieues de croire que vous vous intéressiez à Reine, et vous ne m'avez jamais mis assez à l'aise pour que l'idée me soit venue de m'expliquer là-dessus avec vous...

Julien restait silencieux. Il était revenu s'asseoir près de la table, accoudé à la nappe, il ruminait les paroles de Claudet. La main placée en abat-jour sur ses paupières baissées, il se mordait les lèvres et un combat pénible semblait s'agiter au dedans de lui. Les rougeurs du couchant s'étaient noyées dans la brume crépusculaire et les derniers pépiements des oiseaux s'éteignaient peu à peu parmi les frênes devenus tout noirs. Le vent plus frais apportait des bouffées d'odeurs de chèvrefeuille dans la salle déjà envahie par l'obscurité. Encouragé sans doute par cette nuit commençante, Julien releva imperceptiblement la tête et s'adressa à Claudet d'une voix discrète et voilée comme celle d'un confesseur qui interroge un pénitent.

— Reine sait-elle que vous l'aimez ?

— Je crois bien qu'elle s'en doute, répondit Claudet, encore que je n'aie jamais osé me déclarer carrément... Mais les filles sont fines... Reine surtout !... Elles devinent très vite qu'il y a de l'amour en jeu, quand un jeune homme vire souvent autour d'elles.

— Ainsi vous la voyez souvent ?

— Pas tant que je voudrais... Mais, vous savez, quand on est du même endroit, on a occasion de se rencontrer... à la faîne, au pré, à la sortie de l'église... Et quand on se rencontre, on cause un brin en se faisant un bout de conduite... Pourtant il ne faudrait pas croire, comme vous vous l'imaginez,

qu'on se donne des rendez-vous, le soir, au milieu des champs. Reine se respecte trop pour courir la nuit avec un galant et, d'ailleurs, elle a d'autres chats à peigner, étant fort occupée à la ferme depuis la maladie de son père.

— Enfin... croyez-vous qu'elle vous aime ? demanda-t-il avec une sorte d'agacement nerveux.

— Je n'en sais rien, répliqua Claudet en haussant les épaules ; elle a confiance en moi et me témoigne de l'amitié, mais je n'ai jamais osé lui demander si elle m'aime autrement que d'amitié... Voyez-vous, j'ai de bonnes raisons pour rester sur la réserve : elle est riche et je suis pauvre... Vous comprenez que pour rien au monde je ne voudrais qu'elle crût que je la courtise pour son argent...

— Tout de même vous désirez l'épouser et vous espérez qu'elle ne dira pas non, convenez-en donc ! s'écria Julien en s'emportant.

Claudet, frappé du ton violent et des âpres façons de son interlocuteur, se rapprocha de lui.

— Comme vous dites cela, monsieur de Buxières ! s'exclama-t-il à son tour. Ma parole ! on croirait que cette affaire-là vous fait grand dépit... Voulez-vous que je vous confesse franchement une idée qui m'est déjà venue tantôt et qui me revient à cette heure, en vous écoutant ?... C'est que vous êtes peut-être bien, vous aussi, amoureux de Reine des Bois ?...

— Moi !... protesta Julien.

Il était humilié de la perspicacité de Claudet ; d'ailleurs il avait trop d'orgueil et de respect humain pour laisser voir maintenant sa passion malheureuse au rival qu'on lui préférait. Il s'arrêta un moment pour ravalier je ne sais quoi qui lui montait à la gorge et s'efforçant de raffermir sa voix qui tremblait, il ajouta :

— Vous savez que j'ai les femmes en aversion... Elles me le rendent, du reste, et je ne suis pas assez fou pour m'exposer à leurs rebuffades... Rassurez-vous, je n'irai pas sur vos brisées !...

Claudet secouait la tête d'un air peu convaincu.

— Vous en doutez, continua Buxières, eh bien ! je veux vous en donner la preuve... Vous n'osez pas vous déclarer parce que Reine est riche et que vous êtes pauvre ?... Je me charge d'arranger les choses.

— Je... ne comprends pas, balbutia Claudet encore ébahi de l'étrange tournure que prenait la conversation.

— Vous allez comprendre, affirma Julien avec un geste à la fois résigné et décidé.

Il venait de prendre, en effet, une de ces résolutions qui semblent illogiques et folles au premier abord, mais qui sont naturelles aux âmes timides et en même temps exaltées. La souffrance causée par les confidences de Claudet avait un tel caractère d'acuité qu'il en était alarmé. Il constatait avec effroi les ravages intérieurs exercés par un amour

sans espoir et, dans son désarroi, il venait d'imaginer l'emploi d'un remède héroïque propre à arrêter les désordres de cette maladie de la passion. Il ne se proposait rien moins que de tuer son amour en se hâtant de marier Claudet à Reine des Bois. Ces sortes de sacrifices paraissent faciles aux âmes soumises dès l'enfance à la discipline chrétienne, et habituées à considérer le renoncement aux joies mondaines comme un moyen de s'assurer le salut éternel. Dès que cette idée se fut développée dans le cerveau de Julien, il la saisit avec la précipitation d'un homme qui se noie et qui, affolé, s'accroche au premier objet qui semble lui offrir un point d'appui, — cet objet fût-il une branche morte ou un roseau.

— Écoutez, reprit-il. Dès la première explication que nous avons eue ensemble, je vous ai déclaré que je n'entendais pas vous frustrer de vos droits à une partie de l'héritage de votre père naturel... Jusqu'à présent vous avez cru devoir vous en rapporter à ma parole et nous avons vécu au château comme deux frères... Mais du moment où une mesquine question d'argent vous empêche seule d'épouser la femme que vous aimez, il importe que vous soyez nanti légalement de votre part. Dès demain nous irons prier M. Arbillot de dresser acte de la donation que je vous fais de la moitié de mon héritage. Vous serez alors, de par la loi et aux yeux de tous, un

des bons partis du canton et vous pourrez, sans craindre de passer pour présomptueux ou indélicat, demander la main de M^{lle} Vincart.

Claudet, qui ne s'attendait guère à cette conclusion, restait interloqué. L'émotion lui serrait le cœur et lui coupait la parole. Dans l'obscurité de la salle on distinguait ses yeux renfoncés qui s'écarquillaient et qu'une buée de larmes faisait scintiller.

— Monsieur Julien, dit-il d'une voix étranglée, je ne sais pas trouver de mots pour vous remercier... Je suis comme une bête... Et penser que tout à l'heure encore je vous soupçonnais d'être las de moi et de regretter vos bienfaits !... Triple animal que je suis !... Je mesure les autres à mon aune... Enfin, pardonnez-moi !... Si je m'explique mal, je sens profondément les choses, et tout ce que je puis vous dire, c'est que vous me rendez bien heureux !... (Il soupira fortement.) Pourvu maintenant, continua-t-il, que Reine veuille de moi !... Vous me croirez si vous voulez, monsieur de Buxières, mais si *résous* et hardi que je paraisse, je deviens comme une poule mouillée quand je suis auprès d'elle... J'ai une peur bleue qu'elle ne me renvoie bredouille, et je ne sais si j'oserai jamais lui adresser ma demande.

— Pourquoi vous refuserait-elle ? répliqua Julien tristement, elle sait que vous l'aimez... Croyez-vous donc qu'elle en aime un autre ?

— Ça, je l'ignore... Quoique très franche, Reine

ne montre pas tout ce qu'elle a dans le cœur, et avec les jeunesses, voyez-vous, on n'est jamais sûr de rien... C'est justement ça qui me met en frayeur.

— Si vous avez peur, murmura péniblement Buxières, voulez-vous que je me charge de présenter votre demande ?

— Je vous en prie, vous me rendrez service... Ça sera encore une bonne action ajoutée aux autres et je vous les revaudrai toutes ensemble un jour...

Dès le lendemain, ainsi que cela était convenu, Julien emmena Claudet à Auberive, chez maître Arbillot où l'acte de donation fut libellé et signé séance tenante. Après quoi, les deux jeunes gens allèrent déjeuner à l'auberge. Le repas fut court et silencieux. Tous deux semblaient aussi peu en appétit l'un que l'autre. Dès qu'ils eurent bu leur café, ils reprirent le chemin de Vivey, mais quand on arriva au gros tilleul qui se dresse à l'entrée de la route forestière, Julien toucha légèrement l'épaule du grand Chasserot.

— Ici, dit-il, je vais vous fausser compagnie... Vous rentrerez seul à Vivey et moi je gagnerai la Thuilière par les prés. Attendez-moi au château où je reviendrai dès que j'aurai causé avec M^{lle} Vincart.

— Le temps va rudement me durer ! soupira Claudet ; je ne saurai que faire de mon corps jusqu'à votre retour.

— D'ici à deux ou trois heures vous serez fixé... Tenez-vous à la fenêtre de ma chambre ; vous me verrez venir de loin... Si j'agite mon chapeau, c'est que je vous rapporterai une bonne réponse.

Claudet lui serra la main, ils se séparèrent et Julien descendit vers la prairie récemment fauchée où il chemina à l'abri des arbres de lisière.

La chaleur de l'après-midi était tempérée par un vent d'est qui faisait courir sur les champs et les bois l'ombre de grands nuages blancs. Le jeune homme, très pâle, foulait d'un pas fiévreux l'herbe rase des prés, tandis que le clair glouglou du ruisseau de Vivey, sautillant sur les pierres ou serpentant parmi les plantes aquatiques, accompagnait comme une flûte câline les pensées tumultueuses du marcheur.

Cette dernière épreuve à laquelle il voulait soumettre sa passion déjà meurtrie lui était à la fois douloureuse et douce. L'idée de revoir Reine et de sonder son cœur lui faisait éprouver une certaine volupté amère. Il allait lui parler d'amour, — pour un autre, il est vrai, — mais il mettrait dans cette déclaration faite pour le compte d'autrui un peu de sa propre tendresse, et aurait la suprême et cruelle satisfaction d'épier ses regards, de surprendre sa rougeur, de recueillir les aveux tombés de ses lèvres. Il s'enivrerait une fois encore de sa beauté et puis il irait se cloîtrer à Vivey, après avoir en-

terré à la Thuilière ses rêves et ses désirs profanes. Tout en se promettant d'exécuter courageusement cette immolation de sa jeunesse, il sentait parfois une confuse espérance traverser son cerveau : « En somme Claudet n'était pas sûr d'être aimé et Reine allait peut-être répondre à sa demande par un refus... Alors le champ serait libre... » Par un illogisme très humain, Buxières, qui avait encouragé le grand Chasserot, afin de donner le dernier coup à son propre amour, se remettait à escompter l'avenir... L'odeur des menthes et des spirées épanouies au bord du ruisseau lui suggérait de nouveau de vagues rêves de bonheur. Impatient de se trouver près de Reine Vincart, il hâtait le pas, puis s'arrêtait brusquement, pris d'une soudaine crainte. Il ne l'avait pas revue depuis la pénible scène de la hutte et elle devait garder de lui une triste opinion. Qu'arriverait-il, si elle refusait de le recevoir ou de l'écouter ?

Ce fut en agitant au dedans de lui ces pensées contradictoires, qu'il quitta la prairie pour gagner la Thuilière à travers champs. Bientôt, au delà d'une mouvante étendue d'avoines et de seigles, il vit les toits de la ferme illuminés d'un coup de soleil. Cent pas plus loin, il poussa une barrière et déboucha dans la cour.

Les volets étaient clos, la porte d'entrée fermée à l'intérieur, et le logis semblait désert. Alors seulement Julien songea que peut-être la jeune fille avait

accompagné aux champs les gens de la ferme et il resta tout désappointé au milieu de la cour où des poules gloussaient discrètement en picorant le fumier.

A l'aspect de cet intrus, elles s'enfuirent précipitamment, tête basse, pattes écartées, avec des piaulements de détresse, et gagnèrent le verger par une porte à claire-voie qui était entre-bâillée. Grâce à elles, le jeune homme remarqua cette ouverture qui permettait d'arriver jusqu'à la façade postérieure de la maison. Il s'engagea à son tour dans une allée herbeuse qui contournait un pignon drapé de lierre, et, laissant le verger sur sa gauche, il pénétra dans le jardin proprement dit, — un vrai jardin campagnard, aux carrés bordés de quenouilles mous-sues et de groseilliers, derrière lesquels croissaient pêle-mêle des haies de framboisiers, des planches de laitues et de choux, des haricots enroulés à de minces perches, puis çà et là quelques touffes d'œillets rouges et de roses paysannes. Tout à coup, à l'extrémité d'une longue tonnelle tapissée de fraisiers et de résédas, il aperçut Reine Vincart assise sur les marches d'une porte cintrée qui communiquait avec la cuisine. Un prunier chargé de prunes violettes étendait son ombre claire au-dessus de la jeune fille, occupée à écosser des pois fraîchement arrachés, dont les tiges enchevêtrées amoncelaient leur pâle verdure autour d'elle. Le bruit des pas sur

le sol herbeux lui fit relever la tête, mais elle ne bougea pas. Dans son émoi Julien trouvait l'allée d'une longueur interminable. Il aurait voulu la franchir d'un bond et arriver immédiatement auprès de M^{lle} Vincart, dont l'attitude impassible l'embarrassait et l'intimidait plus encore. Il lui fallut néanmoins modérer son pas, sous peine de paraître ridicule. Il eut donc tout le loisir d'examiner Reine qui continuait imperturbablement sa besogne et jetait à mesure les pois écosés dans une seille de hêtre posée à ses pieds.

Elle était tête nue, vêtue d'une jupe rayée et d'une camisole blanche serrée à la taille, la légère feuillée du prunier laissait courir des taches d'ombre et de lumière sur son visage et son cou très découvert, — le premier bouton de sa camisole ayant été défait à cause de la chaleur. Elle avait parfaitement reconnu Buxières, mais une émotion au moins égale à celle du jeune homme l'avait clouée à sa place, et un secret instinct féminin l'avait poussée à poursuivre son travail afin de dissimuler le subit tremblement qui agitait ses doigts. Depuis un mois, depuis l'aventure de la hutte, elle avait souvent pensé à Julien ; souvent le souvenir du hardi baiser impétueusement ravi par le jeune Buxières lui avait fait monter le rouge au visage. Tout en s'indignant de cette fougueuse caresse qui impliquait un manque de respect peu en rapport avec la

réserve habituelle de Julien, elle s'étonnait de ne pas être plus irritée. Si, au premier moment, cet affront avait excité en elle un mouvement de colère, maintenant elle y repensait avec un trouble très doux et un délicieux battement de cœur. Elle songeait que pour avoir ainsi oublié auprès d'elle toute retenue, il fallait que ce timide eût été emporté par un coup de passion irrésistible, et il n'est point de femme, si honnête qu'elle soit, qui ne pardonne ces hommages violents rendus au pouvoir souverain de sa beauté. D'ailleurs, indépendamment de ce chatouillement de la vanité, un autre motif plus puissant la prédisposait à l'indulgence ; — elle se sentait tendrement attirée vers M. de Buxières. Cette fille robuste et de volonté énergique avait été séduite par le charme maladif de ce garçon à l'esprit délicat et tourmenté. La mélancolie des yeux bleus de Julien avait exercé à son insu une action magnétique sur les limpides yeux noirs de Reine, et sans analyser la sympathie qui l'inclinait vers une nature affinée et sensible jusqu'à la faiblesse, sans se demander où la mènerait cette tendresse irréfléchie, elle éprouvait pour lui un sentiment affectueux qui confinait de bien près à l'amour.

Julien de Buxières n'était pas assez maître de lui pour observer, sans quoi il se fût immédiatement aperçu de l'impression que son apparition inattendue produisait sur Reine Vincart. Dès qu'il fut à

quelques pas de la jeune fille, il la salua gauchement et elle lui rendit froidement son salut. Alors, très décontenancé, il s'excusa de pénétrer chez elle d'une façon aussi peu correcte.

— Je suis d'autant plus confus, ajouta-t-il humblement, qu'après ce qui s'est passé, ma visite doit vous paraître plus qu'indiscrète... presque inconvenante.

Reine, qui avait plus promptement recouvré son sang-froid, affecta de ne pas saisir la fâcheuse allusion échappée à son interlocuteur. Elle se leva, poussa du pied les fanes vertes qui encombraient le passage et répondit d'un ton bref :

— Vous êtes tout excusé, monsieur... On n'a pas besoin d'introducteur pour entrer à la Thuillère... Je suppose d'ailleurs que le motif qui vous y amène ne peut être que convenable.

En même temps, sans affectation, elle reboutonnait sa chemise et défripait sa jupe.

— Certainement, mademoiselle, balbutia Julien, c'est un motif sérieux et des plus respectables qui me fait désirer de vous entretenir et... si... je ne vous dérange pas...

— En aucune façon monsieur... Mais puisque vous avez à me parler, il est inutile que vous restiez debout... Permettez-moi d'aller vous querir une chaise.

Elle rentra dans l'intérieur de la maison, laissant

le jeune homme confondu de la calme froideur avec laquelle elle l'accueillait ; peu après, elle reparut portant une chaise qu'elle plaça sous le prunier.

— Asseyez-vous ici, vous aurez de l'ombre.

Elle s'était de nouveau posée sur le premier degré de l'escalier, le dos appuyé au mur et le menton dans l'une de ses mains.

— Je vous écoute, murmura-t-elle.

Julien, de moins en moins maître de lui, s'aperçut alors que sa mission était plus difficile qu'il ne l'avait pensé ; il éprouvait un singulier embarras à entrer en matière ; aussi commença-t-il par questionner longuement la jeune fille sur la santé du père Vincart.

— Il est toujours dans le même état, dit Reine, ni mieux ni pis, et avec sa maladie, tout ce que je peux souhaiter, c'est qu'il demeure longtemps ainsi... Mais, poursuivit-elle avec une pointe d'ironie, ce n'est point sans doute pour vous informer de la santé de mon père que vous êtes venu de Vivey ?...

— C'est vrai, mademoiselle, repartit-il en rougissant ; ce dont je veux vous entretenir est fort délicat... Pardonnez-moi donc si je suis un peu embarrassé et hésitant... Et, je vous en prie, écoutez-moi avec indulgence...

« Où veut-il en venir ? » songeait Reine, intri-

guée par les étranges précautions de ce début. En même temps son cœur se mettait à battre.

Julien procéda comme tous les timides : après avoir longuement médité sur la façon dont il préparerait la jeune fille à entendre la communication qu'il s'était chargé de lui faire, il perdit la tête et brusquement :

— Mademoiselle Reine, demanda-t-il, ne songez-vous pas à vous marier ?

Reine tressaillit et le regarda d'un air effaré.

— Moi ? se récria-t-elle, oh ! j'ai le temps et je ne suis pas pressée.

Puis, baissant les yeux :

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Parce que je sais quelqu'un qui vous aime et qui serait heureux de vous épouser.

Elle devint très pâle, attira à elle une tige de pois, la roula machinalement dans ses mains et resta un moment silencieuse.

— Quelqu'un du pays ? balbutia-t-elle.

— Oui, quelqu'un que vous connaissez... et qui n'est pas le premier venu... Quelqu'un qui possède, je crois, assez de qualités sérieuses pour être un bon mari, et assez de bien pour faire honneur à la femme qu'il prendra... Vous avez sans doute déjà deviné de qui je veux parler ?...

Elle demeurait les yeux baissés, les lèvres serrées, les traits immobiles, mais la nervosité avec laquelle

elle brisait la tige verte sous ses doigts trahissait son agitation intérieure.

— Je... ne sais pas, répliqua-t-elle enfin d'une voix à peine distincte.

— En vérité ! s'exclama-t-il avec une expression d'étonnement où l'on démêlait une secrète satisfaction, vous ne devinez pas ?... Vous n'avez jamais songé à la personne que je veux dire ?...

— Non... quelle est cette personne ?

Elle avait levé les yeux vers lui et à travers ses cils entr'ouverts on apercevait son regard profond, illuminé d'une mystérieuse lueur.

— C'est Claudet Séjournant, repartit Julien en baissant les yeux à son tour.

La lueur qui éclairait les noires prunelles de la jeune fille s'éteignit, ses longs cils se rejoignirent et son visage redevint impassible ; mais Julien ne remarqua rien. Les paroles qu'il venait de prononcer lui avaient déjà trop coûté et il n'osait plus regarder son interlocutrice, de peur de surprendre maintenant sur sa figure un éclair de joie qui eût encore aggravé sa souffrance.

— Ah ! dit Reine froidement ; en ce cas, pourquoi Claudet n'est-il pas venu s'expliquer lui-même ?

— Au dernier moment il a eu peur... et alors...

— Alors, acheva-t-elle avec une sarcastique âpreté dans l'intonation, vous vous êtes chargé de parler pour lui ?...

— Oui, je lui ai promis de plaider sa cause... Je pensais bien du reste que je n'aurais pas de peine à gagner son procès... Claudet vous aime depuis longtemps... C'est un brave cœur et un beau garçon... Et quant aux avantages matériels, sa situation est maintenant égale à la vôtre... Je lui ai assuré par contrat la moitié de la fortune de son père naturel... Quelle réponse dois-je lui apporter ?

Il s'exprimait avec effort, par phrases saccadées, sans tourner les yeux vers M^{lle} Vincart. Le silence qui succéda à ses dernières paroles lui sembla écrasant. Dans l'endormante quiétude du jardin ensoleillé le bruissement des grillons et le bourdonnement des mouches à miel tintaient douloureusement à ses oreilles. Reine restait muette, déconcertée et presque suffoquée par la proposition inattendue qui venait de lui être transmise. Les idées surgissaient dans son cerveau, comme soulevées par un tumultueux et pénible bouillonnement. Certes elle se doutait déjà que Claudet avait du penchant pour elle, mais elle n'avait jamais songé à encourager cette inclination. Les désirs du grand Chasserot ne la surprenaient ni ne la blessaient ; ce qui lui faisait du mal, c'était l'intervention de Julien, prenant en main la cause de son parent... Quoi, ce même M. de Buxières, qui lui avait manifesté si hardiment sa tendresse dans la hutte des charbonniers, trouvait tout naturel aujourd'hui de devenir

l'avocat de Claudet !... Mais alors cet audacieux baiser du bois des Ronces, qui l'avait si fort troublée et qu'elle avait pris pour la naïve explosion d'un amour longtemps renfermé, cette fougueuse caresse n'était que l'expression insultante d'un caprice brutal ?... Julien faisait d'elle si peu de cas, elle comptait si peu à ses yeux, qu'il n'hésitait pas à lui proposer d'épouser Claudet !... Elle se voyait méprisée, humiliée, offensée par le seul homme auquel son cœur s'était intéressé... Dans l'excès de son indignation, elle se sentait devenir mauvaise et violente ; un découragement amer, une cruelle indifférence de toutes choses la poussaient aux résolutions extrêmes, et ne pouvant se revancher sur personne, elle en arrivait à souhaiter de se faire du mal à elle-même.

— Quelles nouvelles dois-je porter à Claudet ? répéta Julien, en s'efforçant de cacher sous une froideur affectée l'émotion qui lui serrait le cœur.

Elle se leva, tourna vers lui ses grands yeux qui étaient devenus sombres comme une eau où se reflète un ciel d'orage, et lui demanda sèchement :

— Que me conseillez-vous de répondre ?

Si Julien eût été moins novice, il aurait compris qu'une fille qui aime n'adresse jamais une pareille question ; mais le cœur féminin était pour lui un livre où il n'épelait que maladroitement. Il s'imagina que Reine le questionnait pour la forme, et

qu'un sentiment de pudique réserve poussait la jeune fille à user de ce subterfuge, qui la dispensait de faire elle-même crument l'aveu de ses préférences. Elle désirait sans doute qu'il lui vînt en aide et il se crut obligé de lui accorder cette satisfaction.

— J'ai, murmura-t-il, la conviction que Claudet sera un bon mari... et vous ferez bien de le choisir.

Reine se mordit les lèvres et sa pâleur redoubla. Ses longs yeux noirs n'en brillaient qu'avec plus d'éclat et ses deux signes bruns, se détachant plus nettement sur la blancheur dorée du cou, avaient quelque chose de plus attirant.

— Soit donc ! riposta-t-elle, répondez à Claudet que je suis consentante et qu'il sera le bienvenu à la Thuilière.

— Je vais le lui dire sur-le-champ...

Il s'inclina d'un air navré devant Reine qui restait debout et immobile contre un des jambages de la porte.

— Adieu, mademoiselle !...

Brusquement, il lui tourna le dos ; il s'enfonça au hasard dans une allée, se trompa deux fois de chemin, déboucha enfin dans la cour de la ferme et s'enfuit à travers champs.

Elle garda son impassible attitude de statue tant que les pas du jeune homme résonnèrent sur la terre caillouteuse des allées ; mais quand le bruit de plus

en plus sourd se fut éteint dans l'éloignement, quand on n'entendit plus que le monotone trémolo des grillons grisés de soleil, elle descendit les marches et s'affaissa sur le tas vert des tiges de pois ; elle y enfouit sa tête et ses larmes jaillirent, accompagnées de sanglots mal étouffés...

Pendant ce temps, Julien de Buxières, mécontent de lui-même, irrité du prompt succès de son ambassade, s'égarait dans la solitude des pâtis et s'attardait parmi les fourrés. Tous les détails de l'entretien lui revenaient douloureusement à l'esprit. Il se sentait plus esseulé, plus malheureux, plus dégoûté de lui-même et des autres qu'il n'avait jamais été. Honteux du rôle piteux qu'il venait de jouer, il éprouvait une enfantine répugnance à rentrer à Vivey et cherchait à dessein les sentiers qui semblaient l'en éloigner davantage. Peu habile à s'orienter, il se croyait à une lieue du village, quand, tout à coup, ayant franchi l'épaisseur d'un hallier, il aperçut à cent pas de lui les toits en éteignoir du château et distingua à l'une des fenêtres du premier étage Claudet, qui se penchait comme pour l'interroger à distance.

Il se souvint alors de la promesse qu'il avait faite au grand Chasserot ; fidèle à sa parole, bien qu'il eût la rage dans le cœur, il souleva son chapeau et d'un geste morne l'agita par trois fois au-dessus de sa tête. A ce signal, qui lui annonçait une bonne nou-

velle, Claudet répondit par un cri triomphant, puis disparut de la fenêtre. Un instant après, Julien entendit la rumeur d'une galopade enragée le long des clôtures du parc : c'était l'amoureux qui accourait, impatient de connaître les détails de l'entrevue.

VII

Si Julien avait espéré que le futur mariage de Claudet avec Reine aurait, pour guérir son cœur, les vertus d'une sorte de remède héroïque, il s'aperçut vite qu'il avait fait une mauvaise spéculation. Dès qu'il eut informé le grand Chasserot du succès de sa démarche, il comprit qu'il s'était imposé inutilement un surcroît de souffrance. L'incertitude était décidément un état préférable au spectacle douloureux de la joie bruyante que manifestait son heureux rival. Sa jalousie s'en exaspéra, et ce fut tout. Maintenant qu'il avait arraché à Reine l'aveu de son amour pour Claudet, il était plus que jamais obsédé par cette passion sans espoir qui le jetait dans un complet déséquilibre moral et physique. Mêlée à son sang, à ses nerfs, à ses pensées, elle le possédait tout entier. Elle logeait en lui comme une hôtesse adorable et tyrannique. Sans cesse Reine se représentait à sa mémoire, telle qu'il l'avait contemplée sur les marches de l'escalier de la ferme, dans l'inoubliable négligé de sa jupe courte et de sa camisole entr'ouverte. Il revoyait la soyeuse crêpelure des

cheveux glissant en mèches folles sur le front et sur le cou, le pur regard de ces yeux bruns si limpides, le sourire expressif de ces lèvres ensorcelantes, — et il songeait avec un sursaut de révolte qu'avant un mois peut-être tout cela appartiendrait à Claudet.

Puis, presque simultanément, comme une hirondelle qui, d'un brusque virement d'aile, change de direction, sa pensée opérait une évolution contraire et il se figurait, avec un frisson, ce qui serait advenu si, au lieu de lui répondre affirmativement, Reine avait montré de la répugnance à épouser le grand Chasserot. Il se voyait alors agenouillé devant elle comme devant une madone et lui avouant tout bas son propre amour. Il lui aurait pris délicatement les mains et lui aurait parlé si éloquemment, qu'elle se serait laissée convaincre. Les mains prisonnières seraient restées dans les siennes ; il l'aurait soulevée tendrement, dévotement dans ses bras... En proie à la fièvre de ce rêve rétrospectif, il croyait sentir contre sa poitrine le corps souple et palpitant de la jeune fille. Tout à coup il s'éveillait de son enchantement, se retrouvait dans la froide solitude de son logis et se mordait les lèvres en repensant à la réalité...

Dans la cour, un bruit de pas résonnait sur le gravier ; le sonore appel d'une voix joviale montait jusqu'à sa fenêtre : c'était Claudet qui partait allégrement pour la Thuilière. En se penchant pour

le voir s'éloigner, Julien grinçait des dents. Les cuisantes épines de la jalousie lui entraient plus avant dans le cœur et il s'indignait de la persistante injustice de la destinée. En quoi avait-il mérité que la vie fût pour lui si constamment terne et cruelle ?... Il n'avait eu aucune des joies de l'enfance ; son adolescence s'était maussadement traînée sous les cloîtres d'un collège ; il était entré dans la jeunesse avec toutes les gaucheries et les effarements d'un oiseau de nuit contraint de voler en plein jour... Jusqu'à vingt-sept ans, il n'avait connu ni l'amour ni l'amitié ; il s'était uniquement préoccupé de gagner médiocrement le pain quotidien et ne s'était consolé de son inutilité qu'en s'absorbant en des pratiques religieuses. Un moment, il est vrai, la chance avait paru lui sourire, en lui donnant un peu plus d'argent et de liberté, mais ce sourire n'était qu'une ironie, un leurre, plus atroces que les misères et les mesquineries du temps passé. La Fortune, continuant son rôle de mystificatrice, lui entr'ouvrait traîtreusement une magique fenêtre par laquelle il pouvait apercevoir une décevante perspective de bonheur, puis la refermait brutalement à son nez avec un rire de mépris. A quoi rimaient ce déni de justice, cette perpétuelle tromperie du sort ?... Parfois l'influence de l'éducation première reprenant le dessus, Julien se demandait si ce n'était point là une secrète admonition d'en haut, un moyen

de lui démontrer que n'étant point créé pour goûter les jouissances passagères, il devait tourner son esprit vers les choses éternelles, et renoncer aux satisfactions de la chair périssable pour ne plus penser qu'au salut de son âme... En ce cas, songeait-il avec irrévérence, l'avertissement arrivait trop tard et le Ciel eût été plus avisé en le laissant cheminer dans les voies étroites d'une pauvreté obscure ! Maintenant son courage s'était amolli dans l'atmosphère plus douce d'un semblant de prospérité, sa piété s'était attiédi au contact des tentations mondaines, sa foi elle-même était chancelante comme un vieux mur. Ses croyances religieuses semblaient s'effondrer sous le même coup de vent qui avait renversé ses espérances d'amour. Il se trouvait fourvoyé, désemparé, n'ayant plus ni pilote ni port, poussé seulement à l'aventure par la violence de sa passion...

Peu à peu il prenait sa maison en horreur et passait des journées entières au fond des bois. La forêt, déjà touchée par le souffle automnal, lui devenait plus chère à mesure que toutes les autres sûretés lui manquaient. Elle était son refuge ; elle avait pour ses doutes, pour ses faiblesses et ses regrets amoureux des complicités indulgentes. Sous les grands couverts de la futaie, dans l'obscurité verdoyante et silencieuse des hêtres, il se sentait moins seul, moins humilié et désenchanté. Il y évo-

quait avec plus de sécurité l'image toujours attirante de Reine Vincart. Les souvenirs du printemps dernier mêlés aux fantômes de son imagination surexcitée y prenaient des formes plus vivantes. Il lui semblait voir la jeune fille surgir dans le bleuâtre lointain des tranchées. Le frémissement des feuilles au moindre vent lui donnait l'illusion de son approche. L'exquise odeur des spirées le troublait comme si c'eût été une émanation de sa personne. Parfois l'hallucination devenait si intense qu'il croyait entrevoir dans l'entrelacement des branches l'ondulation du corps souple de Reine et les lignes fuyantes de son profil. Il se précipitait alors à travers les cépées, pris d'un désir fou d'atteindre la fugitive et de lui parler une fois encore... Par intervalles, dans le demi-jour des ramures retombantes, il distinguait des rais de lumière blonde qui descendaient droit sur le sol et s'y posaient légèrement comme de diaphanes apparitions. Des frôlements d'ailes d'oiseaux prenant l'essor bruissaient contre les feuilles ainsi que le frou-frou furtif d'un vêtement, et Julien, grisé par les parfums forestiers, fasciné par le mystérieux charme des choses à demi entrevues dans l'ombre, obéissant à de mystiques suggestions, s'élançait plus impétueusement à travers le fourré, en se répétant comme dans le *Cantique des Cantiques* : « J'entends la voix de la bien-aimée ; la voici qui accourt, sautant par-dessus les

collines !... » Il s'enfonçait toujours plus avant, à la poursuite de l'intangible apparition, jusqu'à ce qu'il tombât d'épuisement au bord de quelque fontaine. Là, sous l'empire de la fièvre qui allumait son cerveau, l'hallucination devenait plus puissante encore au bruit clair de la source qui chantait comme une voix féminine. Il enlaçait de son bras un arbuste, sa main arrachait des mûres aux ronciers ; il les pressait sur ses lèvres assoiffées et s'imaginait, dans la fraîcheur odorante des fruits écrasés, goûter la caresse fondante d'un baiser...

Il s'en revenait de ces courses forestières, recru de fatigue, mais non apaisé. Au retour, il se croisait parfois au seuil du château avec Claudet qui rentrait, lui aussi, après avoir fait sa cour à Reine Vincart ; et le malheureux Julien dévisageait son rival, cherchant avidement à surprendre sur son visage les impressions qu'il rapportait de son amoureuse entrevue. Sa curiosité était déçue presque toujours, car Claudet semblait avoir laissé tout son entrain et toute son expansion à la Thuilière. Pendant les tête-à-tête des repas il parlait à peine et gardait une attitude réservée, une physionomie taciturne. Julien, irrité de cette discrétion inattendue, accusait mentalement son cousin d'user de dissimulation et de chercher à lui cacher son bonheur. La jalousie l'aveuglait tellement qu'il taxait d'hypocrisie le silence du grand Chasserot, sans s'aperce-

voir que cette taciturnité cachait peut-être plus de déconvenue que de satisfaction.

Claudet, en effet, tout en se louant de la tournure que les choses avaient prise, éprouvait à sa façon que

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse.

Certes, lorsque après la démarche de Julien il était accouru à la Thuilière, le cœur battant d'aise, Reine l'avait accueilli cordialement ; mais il avait été surpris de rencontrer dans cet accueil je ne sais quoi de distrait et de rêveur, peu en rapport avec l'idée qu'il se faisait d'une première entrevue d'amour.

Quand il avait voulu marquer sa tendresse avec la vivacité et la mimique expressive qu'emploient d'ordinaire les paysans, c'est-à-dire par de robustes embrassades et de résonnants baisers, il s'était heurté à des résistances inattendues.

— Tenez-vous tranquille, ordonnait Reine, et causons sagement !

Il obéissait, tout en estimant que cette sagesse n'était guère de mise entre amoureux ; mais il se promettait de revenir à la charge et de triompher de cette pudique retenue. Il recommençait en effet le lendemain, et son impétuosité venait se briser contre les mêmes refus formulés avec la même affectueuse fermeté. Il s'en plaignait doucement et

reprochait à Reine de ne pas l'aimer comme il faut.

— Si je n'avais pas d'amitié pour vous, répondait laconiquement la jeune fille, vous aurais-je permis de me parler de mariage ?

Puis, le voyant désappointé et soucieux, s'avouant d'ailleurs qu'elle le traitait peut-être avec trop de dureté, elle reprenait d'un ton plus attendri :

— Songez, Claudet, que je vis quasi toute seule à la ferme. Cela m'oblige à être plus réservée qu'une fille qui aurait sa mère auprès d'elle... Ne vous offensez donc pas si je n'agis point tout à fait comme les autres, et soyez assuré que ça ne m'empêchera pas d'être pour vous une bonne femme, quand nous serons mariés.

« Ça, c'est une raison ! pensait le grand Chasserot en revenant, l'oreille basse, à Vivey ; pourtant m'est avis qu'une caresse par-ci par-là ne gâterait rien ! »

On comprend qu'il n'était guère d'humeur à raconter à Julien les détails d'une cour aussi insignifiante. Son amour-propre souffrait sourdement des sévérités de Reine. Ayant toujours passé pour le coq du village, il était peu flatté de ses piètres succès auprès de la seule fille dont il eût désiré sérieusement faire la conquête. Il restait donc muet et cachait ses déceptions sous un masque d'indifférence endormie. D'ailleurs, un rustique instinct de pru-

dence le rendait circonspect. Il gardait toujours en ses pensées de derrière la tête certaines préventions contre la sincérité de Julien. Il se demandait encore parfois si la conduite de son cousin n'avait pas été dictée par un secret dépit d'amour plutôt que par un généreux mouvement d'affection, et il se souciait peu de révéler les froideurs de Reine à celui qu'il soupçonnait vaguement d'être un ancien rival découragé. Son amour ardent et prime-sautier s'irritait des obstacles et maintenant il ne songeait plus qu'à hâter le jour où Reine lui appartiendrait définitivement. Mais quand il s'ouvrait à M^{lle} Vincart à ce sujet, il avait le crève-cœur de la trouver moins impatiente que lui.

— Rien ne presse, répondait-elle, nos affaires ne sont pas prêtes, nos récoltes ne sont pas toutes engrangées et il vaut mieux attendre la mort-saison...

Dans les premiers moments de joie et d'effervescence, Claudet avait manifesté le désir d'annoncer immédiatement ses fiançailles à tout le village. Reine s'y était opposée ; elle était d'avis qu'il fallait éviter d'éveiller la curiosité publique si longtemps à l'avance et elle avait arraché à Claudet la promesse de ne rien dire jusqu'au moment où l'époque du mariage serait fixée. Il y avait consenti à regret et, depuis un mois, les choses continuaient ainsi à traîner en longueur.

Dans les dispositions d'esprit où était Julien de Buxières, cette cour indéfiniment prolongée, ces incessantes allées et venues du château à la ferme, tout, jusqu'aux mines mystérieuses du fiancé, devenait un sujet d'agacement et une douloureuse obsession. Il aurait voulu qu'on en finît au plus vite et que le sacrifice fût consommé sans rémission. Il espérait encore qu'une fois les nouveaux époux installés à la Thuilière, l'idée seule que Reine appartenait désormais à un autre suffirait pour le guérir radicalement et chasser les fantômes d'amour qui le hantaient.

Un soir que Claudet rentrait plus maussade et plus muet que d'habitude, Julien lui demanda brusquement :

— Eh bien ! où en êtes-vous ?... A quand le mariage ?

— Rien n'est encore fixé, répondit évasivement Claudet, nous avons le temps !

— En vérité ? s'exclama sarcastiquement Buxières, vous me semblez bien patient pour un amoureux !

La remarque et le ton sur lequel elle était lancée piquèrent le grand Chasserot.

— Les retards ne viennent pas de mon fait, répartit-il.

— Ah ! murmura son interlocuteur, viennent-ils donc de M^{lle} Vincart ?

En même temps un rapide éclair luisit dans ses yeux, comme si la réponse de Claudet eût ranimé en son cœur une étincelle d'espérance. Ce dernier s'aperçut de cette brève illumination de la physionomie nuageuse de son cousin et il s'empressa de répliquer :

— Nenni... Nous avons pensé tous deux qu'il était préférable de retarder la noce jusqu'après les récoltes.

— Vous avez eu tort... Un mariage ne doit pas traîner... D'ailleurs cette cour démesurément prolongée, en visites quotidiennes à la ferme, tout cela est peu convenable... Cela compromet M^{lle} Vincart... Vous devriez le comprendre !

Julien hachait ses phrases avec un accent rageur, avec une violence inaccoutumée, qui parurent étranges à Claudet.

— Alors, demanda-t-il, vous pensez qu'il faut brusquer les choses et faire la noce avant l'hiver ?...

— Absolument !...

Le lendemain, à la Thuillère, le grand Chasserot, planté dans le verger devant Reine qui était occupée à étendre des pièces de toile sur l'herbe, entra bravement en matière :

— Reine, insinua-t-il, je crois qu'il faudrait pourtant nous décider et prendre jour pour notre mariage...

Elle posa à terre l'arrosoir qui lui servait à

mouiller la toile, et regarda son fiancé d'un air inquiet :

— Il me semblait que nous étions convenus d'attendre l'arrière-saison... Pourquoi revenez-vous sur ce qui était arrêté ?

— C'est vrai, j'avais promis de ne point vous presser, Reine... Mais c'est plus fort que moi et il ne faut pas m'en vouloir si je trouve le temps long... D'ailleurs, on ne sait rien de nos intentions dans le pays, et de me voir venir chaque jour à la ferme, cela peut faire jaser à la longue et vous attirer du désagrément... C'est l'avis de M. de Buxières, avec qui j'en causais pas plus tard qu'hier soir.

Au nom de Julien, Reine fronça ses sourcils noirs et se mordit les lèvres.

— Ah ! murmura-t-elle entre ses dents, c'est lui qui vous a donné ce conseil ?...

— Oui, il prétend que plus tôt nous serons mariés, mieux cela vaudra.

— De quoi se mêle-t-il ? s'exclama-t-elle avec dépit.

Elle détourna les yeux et resta un moment pensive, tandis qu'elle poussait machinalement du pied un rouleau de toile. Puis elle haussa les épaules, secoua la tête et, toujours fuyant les yeux épris de Claudet, elle dit lentement :

— Vous avez peut-être raison tous deux... Soit !... Je vous autorise à aller trouver M. le curé, à lui annoncer le mariage et à prendre jour avec lui...

— Merci, Reine ! s'écria Claudet triomphant, vous me rendez joliment heureux !

Il lui serra les mains, mais bien qu'il fût tout à sa joie, il ne put s'empêcher de remarquer que la jeune fille tremblait légèrement. Même il lui sembla que les yeux de Reine avaient un éclat singulièrement humide.

En quittant sa fiancée, il s'empressa de courir chez le curé, dont le presbytère, un peu en retrait de l'église, était voisin du château.

La servante l'introduisit dans un jardinet qu'un mur à hauteur d'appui séparait seul du cimetière. Claudet trouva l'abbé Pernot assis sur un banc de pierre qu'ombrageait un berceau de vigne. Il était occupé à tailler des brins de coudrier destinés à confectionner des reginglettes pour les petits oiseaux.

— Bonsoir, Claudet ! dit le curé, sans se déranger de sa besogne, tu me surprends en train de préparer ma tendue... Si tu le permets, je continuerai, car je voudrais terminer mes deux cents *raquettes* pour ce soir... Tu sais, la saison avance !... Les passages vont commencer et je serais très marri de n'être point outillé en temps opportun... Comment va M. de Buxières ?... J'espère qu'il ne sera pas moins complaisant que défunt son cousin et qu'il m'autorisera à tendre mes *raquettes* à la lisière de son bois des Ronces ?... Mais, ajouta-t-il, en remarquant la figure affairée et impatiente du grand Chasserot, j'oublie

de te demander à quel heureux hasard je dois ta visite?... Excuse-moi !

— De rien, monsieur le curé... Vous avez deviné... C'est une heureuse circonstance qui m'amène... Je vais me marier.

— Ha ! ha ! répliqua l'abbé en riant à bouche largement fendue, tous mes compliments, mon cher ami. Voilà, en effet, une agréable nouvelle... Il n'est pas bon que l'homme soit seul et je te vois avec plaisir renoncer à la vie toujours scabreuse d'un célibataire... Voyons, dis-moi vite le nom de ta prétendue... Est-ce que je la connais ?

— Parfaitement, monsieur le curé, vous ne connaissez qu'elle... C'est mam'zelle Vincart.

— Reine !...

L'abbé Pernot jeta sa serpe et la branche de coudrier qu'il taillait, puis il leva en l'air un nez stupéfait. En même temps sa joviale figure s'assombrit et ses lèvres ébauchèrent une grimace de consternation.

— Oui, Reine Vincart, répéta Claudet, un peu vexé de la mine effarée du prêtre, est-ce que mon choix vous étonne ?

— Pardon... Et... c'est une affaire conclue ? bredouilla l'abbé confus. Vous... vous aimez ?

— Naturellement... nous sommes d'accord ; je viens même m'entendre avec vous pour la publication des bans.

— Hem !... déjà ?... murmurait le curé en débou-
tonnant et en reboutonnant avec agitation le haut
de sa soutane. Il me semble que vous allez vite
en besogne... L'union de l'homme et de la femme...
hem !... est un acte sérieux qu'on ne doit point faire
à la légère... C'est pourquoi l'Église a institué le
sacrement du mariage... As-tu bien réfléchi ?

— Certainement, j'ai réfléchi ! riposta Claudet,
avec un commencement d'irritation, et vous me
voyez bien décidé... Encore une fois, monsieur le
curé, est-ce que mon choix vous déplaît et avez-vous
quelque chose à dire contre M^{lle} Vincart ?

— Moi ?... Non, absolument rien... Reine est une
excellente fille.

— Eh bien ! alors ?

— Eh bien ! mon ami, j'irai demain voir ta fiancée
et nous causerons de tout cela ensemble... J'agirai
au mieux des intérêts de tous, sois-en persuadé !...
Et, en attendant, je vous unirai tous deux ce soir
dans mes prières... Mais, pour aujourd'hui, nous
en resterons là... Bonsoir, Claudet, à bientôt !...

Sur ces dernières paroles énigmatiques, il con-
gédia le grand Chasserot qui s'en revint au château,
furieux à la fois et inquiet de ce singulier accueil.

Dès que la porte du presbytère fut retombée sur
les talons de Claudet, l'abbé Pernot, laissant là ses
raquettes, arpenta nerveusement l'allée principale de
son jardinet. Il paraissait tout à fait jeté hors des



gonds. Ses traits étaient fortement tendus par une préoccupation insolite. Il avait enlevé précipitamment sa calotte noire... On eût dit qu'il craignait que la chaleur de sa méditation ne lui fît monter un afflux de sang à la tête. Il hâtait le pas, puis s'arrêtait brusquement, croisait ses bras avec énergie et soudain les décroisait pour fourrer ses mains dans les poches de sa soutane, qu'il fouillait fiévreusement, comme s'il eût voulu y trouver une solution à d'obscures et embarrassantes questions. De temps en temps il soupirait et de ses lèvres charnues s'échappaient des phrases inachevées :

— Seigneur ! Seigneur !... Quelle affaire !... Et en pleine tendue encore !... Je ne puis pourtant rien dire à Claudet... C'est un secret qui ne m'appartient pas... Comment sortir de là ?... Tutt ! Tutt ! Tutt !...

Ces dernières onomatopées s'exhalaient comme le gloussement irrité d'un merle qu'on effarouche ; puis l'abbé reprenait son piétinement saccadé le long de l'allée bordée de buis. Cela dura jusqu'à l'heure crépusculaire où, après la sonnerie de l'angélus, Augustine, la servante, avertit le prêtre qu'on l'attendait à l'église pour la prière. Il s'y rendit distraitement et, cette fois, dépêcha les oraisons avec une hâte qui ne contribua pas à l'édification de la paroisse. Rentré à la cure, il soupa sans appétit, marmonna les grâces et alla s'enfouir dans la pièce qui lui servait de cabinet de travail. Il y demeura

fort avant dans la nuit, bouleversant sa peu volumineuse bibliothèque afin d'y trouver deux poudreux bouquins qui traitaient « des cas de conscience », et qu'il se mit à feuilleter à la maigre lueur de sa lampe. Pendant cette laborieuse consultation, il poussait de fréquents soupirs et ne suspendait sa lecture que pour renifler de copieuses prises de tabac.

A la fin, il sentit que les yeux lui cuisaient, que les idées se brouillaient dans sa tête, que sa lampe baissait et il se décida à se coucher. Mais il dormit mal, se retourna vingt fois dans son lit et fut sur pied dès le petit matin pour dire sa messe. Il officia avec plus de lenteur et plus de piété que d'habitude ; longtemps après le dernier évangile, il resta agenouillé sur l'une des marches de l'autel. Rentré dans la sacristie, il enleva lestement ses habits sacerdotaux, gagna la cure par un couloir de communication, déjeuna sommairement, puis, coiffant son tricorne et empoignant une noueuse canne de cornouiller, il s'élança dehors comme s'il courait au feu.

Augustine, intriguée par cette fugue précipitée, monta au grenier et, se dissimulant au ras de la lucarne, aperçut son maître qui descendait à grandes enjambées le chemin de la Planche au Vacher. Là, elle le perdit de vue ; le fourré était trop épais. Mais au bout d'une dizaine de minutes, la curieuse gou-

vernante distingua un point noir qui émergeait des halliers et se détachait sur la verdure des friches... « M. le curé va à la Thuilière ! » murmura-t-elle, et sa curiosité étant à demi satisfaite, elle redescendit pour vaquer à ses besognes quotidiennes.

Oui, l'abbé Pernot gagnait d'un pied leste la ferme des Vincart, sans avoir cure de la rosée qui ternissait les boucles de ses souliers, ni des ronces qui éraflaient ses mollets. Il avait en son par-dedans d'autres soucis qui l'éperonnaient et le rendaient insensible aux accidents de la route ! Jamais, depuis vingt-cinq années de sacerdoce, question plus épineuse n'avait embarrassé sa conscience. Le cas était grave et, de plus, si pressant que l'abbé se trouvait pris au dépourvu. Comment n'avait-il jamais prévu qu'une pareille conjoncture pourrait se présenter ?... Un prêtre plus fervent, plus attentif au salut de ses ouailles, se fût montré certainement plus avisé. Mais voilà !... Les distractions profanes auxquelles il s'était trop indulgemment complu avaient distrahit son attention et obscurci sa perspicacité. La Providence le punissait ainsi de sa tiédeur et faisait surgir devant lui, comme un salutaire avertissement, cette grosse difficulté d'où il ne savait comment sortir...

Tandis qu'il s'adressait ces reproches intérieurs, les grives s'appelaient dans les alisiers, des bandes de bruants partaient du milieu des buissons rouges

de senelles ; mais il n'y prenait pas garde et ne donnait même plus un regret à sa tendue négligée. Tout en trébuchant contre les touffes de genévriers, il se demandait ce qu'il allait dire en arrivant à la ferme et par où il commencerait. Parfois même il s'adressait tout haut des interrogations décousues :

— Ai-je le droit de parler ?... Quelle révélation !... Et à une jeune fille encore ! Seigneur, Seigneur, conduisez-moi dans la voie droite de votre vérité et instruisez-moi !

Comme il répétait pieusement ce verset du Psalmiste pour se donner des forces, il vit se dresser devant lui les toits gris de la Thuilière ; on entendait le chant des coqs et le beuglement des vaches dans l'étable. Cinq minutes après, il poussait la porte de la cuisine où la Guite était en train de ranger les bols du déjeuner.

— Bonjour, Guitiote, dit-il d'une voix étranglée, M^{lle} Vincart est-elle levée ?

— Sainte Vierge, monsieur le curé !... Bien sûr que notre demoiselle est levée... Elle était debout avant nous tous et elle tracasse déjà au verger... Je vais l'aller querir.

— Non, ne bougez pas... Je connais le chemin et j'irai la trouver moi-même...

Au verger ?... L'abbé Pernot aimait mieux cela ; il lui semblait que l'entretien y serait moins pénible

et que la vue des arbres lui donnerait des idées. Il traversa la cuisine, descendit les degrés qui mettaient le rez-de-chaussée en communication avec les jardins et arpenta les allées, en quête de Reine, qu'il aperçut bientôt au fond d'un bosquet formé par des aveliniers touffus.

A la vue du curé, Reine pâlit en se disant que, sans doute, il venait l'informer du résultat de son entretien avec Claudet et l'aviser du jour définitivement choisi pour la célébration nuptiale. L'idée que son sort allait être irrévocablement fixé l'avait tracassée toute la nuit et elle avait pleuré ; cela se voyait à ses paupières rougies. La veille encore, ce mariage accepté dans un moment de colère et de dépit lui apparaissait comme un projet vague, une vaporeuse éventualité dont la réalisation restait douteuse ; mais maintenant tout devenait précis, arrêté, cruellement certain ; il n'y avait plus moyen de reculer devant l'exécution d'une promesse que Claudet, hélas ! était fondé à regarder comme sérieuse. Reine songeait à tout cela en voyant le curé s'acheminer à pas comptés vers les aveliniers ; elle sentait son cœur se serrer et ses yeux s'humecter de nouveau. Pourtant elle était trop fière pour donner à l'abbé le spectacle de son irrésolution et de ses larmes ; elle fit un effort sur elle-même, surmonta cet accès de faiblesse et s'adressant au prêtre d'une voix presque gaie :

— Monsieur le curé, s'écria-t-elle, je suis fâchée qu'on vous ait laissé venir jusqu'ici... Rentrons à la ferme et je vous offrirai une tasse de café...

— Non, mon enfant, répondit l'abbé en lui signifiant de la main qu'elle devait rester en place, merci !... je ne prendrai rien... Demeurez où vous êtes... J'ai à causer avec vous et nous serons moins dérangés ici.

Il y avait, sous les noisetiers, deux sièges rustiques ; le curé s'empara de l'un et pria Reine de s'asseoir sur l'autre, en face de lui. Dans l'ombre touffue et fraîche des feuillées, ils étaient là, cachés aux regards indiscrets, enveloppés de silence, installés comme en une sorte de confessionnal. Le calme matinal, la solitude, le demi-jour invitaient au recueillement et à la confiance ; néanmoins la jeune fille et le prêtre, agités tous deux, gardaient une attitude embarrassée et s'observaient sans desserrer les lèvres.

Ce fut Reine qui se détermina à parler la première :

— Vous avez vu Claudet, monsieur le curé ?

— Oui... oui !... répondit l'abbé avec un soupir qui s'exhala en un sifflement nasal.

— Il... vous a parlé de nos projets, reprit la jeune fille d'une voix moins ferme, et vous avez fixé le jour ?...

— Non, mon enfant, rien n'est fixé... J'ai voulu

vous voir auparavant et vous entretenir d'une chose... très grave...

L'abbé s'arrêta, gratta une éclaboussure de boue sur sa soutane, eut un mouvement de dos et d'épaule comme quelqu'un qui se charge d'un fardeau, puis toussa d'une toux grasse.

— Ma chère fille, poursuivit-il enfin d'une voix prudemment baissée d'un ton, je commencerai par vous répéter ce que je disais hier à Claudet Séjournant : le mariage, c'est-à-dire l'union indissoluble de l'homme et de la femme devant Dieu, est l'un des actes les plus solennels et les plus sérieux de la vie. L'Église en a fait un sacrement qu'elle n'administre qu'à de certaines conditions formelles. Avant de s'engager en de pareils liens, il faut, comme l'enseigne l'Écriture, « sonder son cœur », soumettre à un examen sérieux le fond de son âme... Je vous en prie donc, répondez à mes questions nettement, sans fausse honte, comme si vous étiez au tribunal de la pénitence... Aimez-vous Claudet ?...

Reine tressaillit.

Cet appel à sa sincérité renouvelait toutes ses perplexités et tous ses scrupules. Elle leva vers le curé ses grands yeux humides et répondit après un moment d'hésitation :

— J'ai pour Claudet une sincère affection... et beaucoup d'estime.

— J'entends, répliqua le prêtre en plissant ses

lèvres, mais... excusez-moi si j'insiste... Les engagements que vous avez pris avec lui sont-ils déterminés purement par d'affectueuses raisons de convenance ou par un sentiment plus vif... plus intime ?

— Pardon, monsieur le curé, repartit Reine en rougissant, il me semble qu'une bonne amitié jointe à la ferme intention d'être une femme fidèle et dévouée doit vous paraître, comme à moi, une assurance suffisante...

— Certainement... certainement, ma chère fille !... Il y a beaucoup de maris qui se contenteraient à moins... Mais il ne s'agit pas seulement du bonheur de Claudet... Il s'agit aussi du vôtre... Voyons ! votre affection pour Séjournant est-elle si forte qu'au cas où, par une circonstance imprévue, ce mariage viendrait à se rompre, vous en seriez irrémédiablement malheureuse ?...

— Ah ! riposta Reine, avec un redoublement de confusion, vous m'en demandez trop, monsieur le curé !... Si une rupture survenait sans que j'eusse rien à me reprocher, il est probable que je m'en consolerais.

— Bien !... Par conséquent vous n'aimez pas Claudet, s'il m'est permis de prendre le mot « aimer » dans le sens que lui donnent les gens du monde... Vous ne l'aimez pas d'amour !... Hein ?... Répondez-moi franchement.

— Franchement... Non, monsieur le curé.

— Dieu soit loué!... Nous sommes sauvés! s'écria l'abbé en respirant profondément, tandis que Reine, interdite, le considérait avec des yeux étonnés.

— Je ne vous comprends pas..., balbutia-t-elle. Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que ce mariage est impossible.

— Impossible... pourquoi ?

— Oui, impossible aux yeux de l'Église comme aux yeux du monde.

La jeune fille le regardait avec une stupéfaction croissante.

— Vous m'effrayez!... murmura-t-elle. Que s'est-il passé ? Quelles raisons m'empêchent d'épouser Claudet ?

— Des raisons majeures, ma chère enfant... Je ne me crois pas suffisamment autorisé à vous les révéler... ; mais vous devez bien penser que je ne parle pas à la légère et que vous pouvez vous en rapporter à mon affirmation.

Reine demeurait pensive, les sourcils froncés, le regard anxieux.

— J'ai la plus grande confiance en vous, monsieur le curé, mais...

— Mais vous hésitez à me croire, interrompit l'abbé, froissé de ne pas trouver chez l'une de ses ouailles l'obéissance aveugle sur laquelle il comp-

tait... Vous devriez penser pourtant que votre pasteur n'a pas intérêt à vous tromper et que, lorsqu'il cherche à vous influencer, il n'a en vue que votre bien en ce monde et dans l'autre !

— Je ne mets pas en doute vos bonnes intentions, répliqua Reine avec fermeté, mais un mariage ne se défait pas sans motifs valables... J'ai donné ma parole à Claudet, et j'ai trop de loyauté pour la lui reprendre sans lui en faire connaître la raison.

— Vous trouverez un prétexte.

— A supposer que Claudet se contente de ce prétexte, ma conscience ne s'en contentera pas, objecta la jeune fille, en relevant vers le prêtre ses regards francs et purs ; vos paroles m'ont mis martel en tête ; elles me troublent et je sens qu'elles me tracasseront plus encore quand j'y repenserai... Je ne puis supporter l'incertitude et j'aime à voir nettement où je marche... Je vous prie donc en grâce, monsieur le curé, de ne pas faire les choses à demi... Vous avez cru de votre devoir de m'apprendre que je ne puis pas épouser Claudet... Apprenez-moi maintenant pourquoi ?...

— Pourquoi ? pourquoi ?... répéta l'abbé impatienté, je me tue de vous dire que je ne suis pas autorisé à satisfaire votre imprudente curiosité !... Vous devez humilier votre esprit et croire sans discuter.

— En matière de foi, c'est possible, repartit Reine

obstinément, mais mon mariage n'a rien à démêler avec les vérités de notre sainte Église... J'insiste donc respectueusement pour être éclairée, monsieur le curé, ou sinon...

— Sinon ? s'exclama l'abbé Pernot, en roulant de gros yeux inquiets.

— Sinon je tiendrai honnêtement ma parole et j'épouserai Claudet.

— Vous ne ferez pas cela ! protesta-t-il en joignant les mains ; après avoir été dûment avertie par moi, vous ne chargerez pas votre âme d'une terrible responsabilité... Voyons, mon enfant, la possibilité de commettre un péché mortel n'alarme-t-elle pas votre conscience de chrétienne ?...

— Je ne puis pas pécher par ignorance, et quant à ma conscience, monsieur le curé, croyez-vous que ce soit agir bien chrétiennement que de l'alarmer sans l'éclairer ?

— C'est votre dernier mot ? interrogea l'abbé en désarroi.

— C'est mon dernier mot, affirma-t-elle avec véhémence, mue à la fois par un sentiment de dignité et par le désir de mettre son interlocuteur au pied du mur.

— Vous êtes une entêtée et une orgueilleuse ! s'écria l'abbé en se levant brusquement, vous voulez me forcer à parler... Soit ! donc, je parlerai !... Que le mal qui pourra en résulter retombe sur vous, et

ne me reprochez pas ensuite le chagrin que je vais vous causer !...

Il s'arrêta un moment, joignit de nouveau les mains, et les yeux tournés vers la voûte des noisetiers, il murmura comme s'il était au fond d'un oratoire :

— Seigneur, vous êtes témoin que je voulais détourner d'elle ce calice, mais de deux maux il faut éviter le pire... Si je manque à un devoir de charité, considérez, mon Dieu, que je le fais pour éviter un scandale et daignez pardonner à votre serviteur !...

Il se rassit, mit l'une de ses mains devant ses yeux et, tandis que Reine le regardait avec stupeur, il commença d'une voix sourde :

— Mon enfant, vous me contraignez à violer un secret qui m'avait été solennellement confié... Il s'agit de choses qu'on ne raconte pas d'ordinaire aux jeunes filles, mais vous êtes, à ce que je crois, déjà une femme par le cœur et la raison et vous écouterez avec résignation ce que je vais vous apprendre, quelque peine que vous en puissiez avoir... Je vous ai dit que votre mariage avec Claudet est impossible et j'ajoute qu'il serait criminel, car l'inceste est une abomination...

— L'inceste ! répéta Reine, qui était devenue très pâle, qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie, soupira le curé, que vous êtes la

sœur de Claudet, étant née comme lui, sinon de la même mère, du moins du même père : Claude Oudart de Buxières...

— Vous vous trompez... cela n'est pas !

— Cela est... Je suis désolé, ma fille, de vous affliger en vous révélant, à la charge de votre défunte mère, une faute qu'elle a pleurée, comme le roi David, avec des larmes de sang... Elle en a fait l'aveu, non pas au prêtre, mais à l'ami, quelques jours avant sa mort... Je dois, du reste, ajouter qu'elle a succombé, comme la plupart des malheureuses séduites par cet enragé de Buxières, à une contrainte tout au moins morale... Elle a été encore plus une victime qu'une coupable. Le séducteur lui-même l'a avoué dans un billet qui m'a été confié et que voici...

L'abbé tira de sa poche une lettre aux plis usés, à l'écriture jaunie, et la mit sous les yeux de Reine. Dans ce billet que Claude de Buxières avait griffonné de sa lourde écriture, en réponse sans doute aux reproches anxieux de sa maîtresse, il faisait en quelque sorte amende honorable de sa violence, essayait de calmer les remords de M^{me} Vincart et lui promettait, ainsi que c'était son habitude, de veiller sur l'avenir de l'enfant qui naîtrait de ses œuvres.

— Cette enfant, c'était vous, ma pauvre fille, acheva l'abbé en ramassant la lettre que Reine avait rejetée avec dégoût, après l'avoir parcourue.

La jeune fille ne paraissait pas entendre. Elle avait enfoui sa tête dans ses mains afin de cacher la rougeur qui lui montait au front, et elle ne bougeait pas, tellement elle était écrasée par la honte de cette révélation ; seulement, par intervalles, des frémissements convulsifs secouaient sa poitrine.

— Vous comprenez maintenant, continua le prêtre, combien j'ai été suffoqué en apprenant ce projet de mariage... Je ne pouvais confier à Claudet la cause de ma stupéfaction et même j'aurais souhaité d'être compris par vous à demi-mot, afin de vous épargner cette cruelle mortification... mais vous ne l'avez point voulu !... Pardonnez-moi de vous imposer cette croix et supportez-la courageusement... chrétiennement.

— Vous avez agi comme vous le deviez, murmura Reine d'une voix morne. Merci, monsieur le curé !

— Vous me promettez de congédier Claudet dès aujourd'hui ?

— Je vous le promets.

L'abbé Pernot voulut lui prendre les mains et lui administrer quelques paroles de consolation ; mais elle se déroba d'un geste farouche à la pieuse étreinte du brave homme et s'enfuit vers la maison...

Quand elle rentra dans la vaste cuisine, elle la trouva solitaire... Les volets avaient été mi-clos à cause du soleil et une fraîche obscurité y régnait.

Sur les rayons, parmi les ustensiles de cuivre, la pie sautillait en poussant de petits cris stridents, et dans le fond de sa niche aux images coloriées, le vieux Vincart somnolait, gardant son attitude végétative, — les mains étendues, les paupières baissées, la bouche entr'ouverte. Au bruit de la porte, ses yeux s'écarquillèrent. Il devina plus qu'il ne vit la jeune fille, et ses lèvres grises laissèrent échapper leur refrain coutumier :

— Reine ! Rei... eine !...

Impétueusement, Reine courut vers le paralytique, s'agenouilla devant lui et lui baisa les mains en sanglotant. Elle lui prodiguait ses caresses avec quelque chose de plus respectueux, de plus humble et de contrit.

— Oh ! pépère !... pépère ! balbutia-t-elle, je vous aimais bien... Je vais vous aimer maintenant encore avec plus de cœur !...

VIII

DANS la cuisine illuminée de soleil, où les mouches à miel bourdonnaient parmi les pots de fleurs des fenêtres, Reine, tout en soignant le père Vincart et en vaquant au ménage, réfléchissait aux mortifiantes révélations de l'abbé Pernot. Elle prévoyait que Claudet allait venir à la Thuilière pour connaître le résultat de la visite du curé ; elle ne se sentait pas suffisamment maîtresse d'elle-même pour avoir sur-le-champ avec lui un entretien décisif, et elle résolut de s'absenter de la ferme afin de gagner au moins une journée. Ce délai lui semblait nécessaire pour remettre un peu d'ordre dans ses idées et pour trouver un moyen de détacher d'elle le grand Chasserot, sans qu'il soupçonnât le véritable motif de cette rupture. Elle recommanda à la Guite de dire qu'une besogne imprévue l'avait appelée au dehors, et elle partit pour les bois de Maigrefontaine.

Chaque fois qu'elle avait eu besoin de rentrer en elle-même avant de prendre une résolution importante, la forêt avait été son refuge et son inspiratrice. La rafraîchissante solitude des combes arro-

sées d'eaux vives était comme un baume fortifiant pour sa volonté ; la religieuse paix des grands couverts se communiquait à son âme. Dès qu'elle eut pénétré sous bois, elle se trouva mieux préparée à se recueillir et à démêler les sentiments confus qui s'agitaient en elle ainsi qu'une eau troublée. Ce qui dominait surtout, c'était avec la conscience d'une atteinte portée à sa fierté, un mouvement douloureux de honte, une révolte de sa pudeur blessée au vif ; elle se sentait comme diminuée et salie par une tache originelle, et cette déchéance l'humiliait cruellement. Peu à peu, à travers cette humiliation et ces cuisants regrets, elle découvrait au fond de son cœur un sourd frémissement de joie. Puis, en y regardant de plus près, elle discernait la cause de cette obscure et discrète éclosion de contentement : elle se savait déliée de l'obligation d'épouser Claudet, et la perspective de sa liberté retrouvée lui procurait un soudain soulagement. Pendant ces dernières semaines, elle avait si fort regretté le coup de dépit qui l'avait poussée à ce mariage ; sa loyauté et sa sincérité souffraient tellement de la contrainte qu'elle s'imposait ; ses nerfs s'étaient si péniblement tendus pour accueillir affaiblement son fiancé sans encourager sa trop démonstrative tendresse, que maintenant la conscience de sa sécurité reconquise amenait en elle une sensation d'aise et de détente. Mais à peine eut-elle senti

ce mouvement de secrète satisfaction, qu'elle se le reprocha en songeant à l'affliction qu'elle allait causer à Claudet.

Pauvre Claudet ! quel navrement l'attendait !... Il était si naïvement épris et il avait une si aveugle confiance dans la réussite de ses projets !... Une pensée attendrie remua le cœur de Reine. De tout temps, comme si elle devinait les liens naturels qui l'attachaient au grand Chasserot, elle avait eu pour lui une affection de sœur. Dès l'enfance, à l'âge où ils apprenaient ensemble leur catéchisme sous le porche de l'église, une amicale camaraderie les avait unis. Chez Reine, ce sentiment très doux était resté de l'amitié, mais chez Claudet il s'était changé en amour, et, après avoir laissé croire au jeune homme que cet amour était partagé, voici que maintenant elle était forcée de le désabuser... Elle avait beau s'ingénier à chercher un biais qui lui permît d'amortir le coup, elle ne trouvait rien. Claudet était trop amoureux pour se contenter de paroles en l'air ; il exigerait des raisons sérieuses, et la seule qui pût le convaincre, tout en ménageant son amour-propre, était justement celle que la jeune fille ne pouvait faire connaître. Elle était condamnée à laisser Claudet s'éloigner avec la persuasion qu'il était joué par une coquette sans cœur et sans loyauté. Et cependant il fallait parler. Le grand Chasserot s'était déjà leurré trop longtemps ; il y avait quelque chose

de barbarement cruel à ne pas le désillusionner promptement.

Dans son désarroi, Reine jetait aux arbres de la forêt des regards de détresse. Elle semblait dire aux retombées rousses des hêtres : « Inspirez-moi ! » ; aux petites centaurées roses du chemin : « Enseignez-moi un secret pour guérir le mal que j'ai causé ! » Mais la forêt qui jadis avait été sa meilleure conseillère et son éducatrice, qui avait fait pousser dans son cerveau tant de généreuses et saines pensées, — la forêt demeurait sourde à son invocation. Pour la première fois, elle se sentait isolée et abandonnée à ses propres ressources au milieu des bois. C'est au plus fort de ces violentes crises d'âme qu'on a conscience tout à coup de la froide indifférence de la Nature. Elle n'est en somme que le reflet de nos propres sensations et ne nous rend que ce que nous lui prêtons. Quand nous sommes exubérants de tendresse, de joie ou de mélancolie, la Nature a l'air de s'attendrir, de s'égayer ou de s'attrister avec nous ; un courant sympathique paraît s'établir entre notre moi intime et la vie confuse qui est en elle. Mais aux heures desséchantes où notre âme est vide, la grande mystérieuse redevient impénétrable. N'ayant plus rien à lui donner, nous ne recevons rien d'elle et, comme l'a dit le poète Lenau : « Nous nous sentons seuls et délaissés, même à côté des roses épanouies. » La Nature se laisse aimer comme une belle

égoïste, mais elle garde une glaciale impassibilité pour ceux dont le cœur est désenchanté.

Reine ne rentra à la Thuilière qu'au jour tombant. La Guite lui apprit que Claudet l'avait attendue pendant une partie de l'après-midi et qu'il reviendrait le lendemain, dès neuf heures. Malgré la fatigue physique, la jeune fille s'endormit difficilement et son sommeil fut traversé de rêves fiévreux. Sitôt qu'elle fermait les yeux, elle croyait s'entretenir avec Claudet et se réveillait en sursaut aux éclats de sa voix indignée.

A l'aube, elle s'habilla, descendit pour s'acquitter au plus vite de ses tâches matinales et, quand neuf heures sonnèrent à l'horloge de la cuisine, elle sortit et gagna le chemin par lequel devait venir le grand Chasserot. Un sentiment de délicate pudeur la poussait à choisir, pour cette pénible explication, un autre endroit que la maison où elle avait reçu la déclaration du pauvre amoureux et consenti au mariage. Bientôt, sur la grise ondulation des éteules, elle l'aperçut qui cheminait rapidement ; son cœur se serra, ses mains devinrent glacées, mais elle se raidit contre l'émotion qui la secouait et marcha bravement au-devant de Claudet.

Lorsque ce dernier ne fut plus qu'à une cinquantaine de pas, il reconnut Reine et prit sa course à travers les chaumes où des toiles d'araignée brillaient dans la rosée.

— Ho ! ma Reine, bonjour ! s'écria-t-il allégrement, c'est gentil à vous d'être venue à mon avance !...

— Bonjour, Claudet... Je suis venue au-devant de vous, parce que je désirais vous parler de choses d'importance et que je préférais que la conversation n'eût pas lieu chez nous... Voulez-vous que nous marchions jusqu'à la Planche au Vacher ?

Il s'était arrêté, étonné de cette proposition ainsi que de l'attitude attristée et résolue de sa fiancée. Il la regarda plus attentivement, remarqua ses yeux cernés, ses joues plus blanches que de coutume.

— Qu'avez-vous, Reine ? demanda-t-il ; vous n'êtes pas à votre ordinaire... Est-ce que vous vous sentiriez malade ?

— Oui et non... J'ai passé une mauvaise nuit en pensant à des choses qui me mettent en souci et cela m'a donné, je crois, un peu de fièvre.

— Quelles choses ?... S'agit-il d'affaires nous concernant ?

— Oui, répliqua-t-elle laconiquement.

Claudet ouvrait de grands yeux. La gravité triste de la jeune fille commençait à l'alarmer. Pourtant, voyant qu'elle hâtait le pas d'un air pensif, le front baissé, les sourcils rapprochés, les lèvres serrées, il s'intimidait et n'osait la presser de questions. Ils cheminèrent ainsi en silence jusqu'au plateau assez vaste, dont l'herbe courte était semée de touffes de

genévriers. De cet endroit solitaire, encadré au loin par des coudriers et des aubépines, on dominait la gorge de Vivey où rampait une pâle traînée de brouillard.

— Arrêtons-nous, reprit Reine en s'asseyant sur la pierre plate d'un *murger*, nous pourrions maintenant causer sans crainte d'être dérangés.

— Pour sûr, remarqua Claudet avec un sourire contraint, sauf le pâtre de Vivey qui vient ici quelquefois avec ses bêtes, nous ne risquons pas de rencontrer beaucoup de passants.

Il s'efforçait de faire bonne contenance, mais au fond il était mal à l'aise et contemplait distraitement la nudité de la friche muette, les bois jaunissants et, tout là-bas, les toitures fumeuses des maisons de Vivey.

— C'est donc un secret que vous avez à me dire, Reine ? poursuivit-il.

— Non, repartit-elle, mais je prévois que mes paroles vont vous peiner, mon pauvre Claudet, et j'aime mieux que vous les entendiez sans être gêné par les allées et venues des gens de la ferme.

— Expliquez-vous ! s'écria-t-il impétueusement. Pour Dieu, ne me faites pas languir !

— Écoutez, Claudet... Lorsque vous m'avez demandée, je vous ai répondu oui, sans trop prendre le temps de réfléchir... Mais à mesure que j'ai songé à nos projets de mariage, il m'est venu des scru-

pules... Le père Vincart s'emmaladit chaque jour et, dans l'état où il est, je n'ai vraiment pas le droit de vivre pour un autre que pour lui... On dirait qu'il a deviné nos intentions, car depuis vos visites il est plus agité et plus souffrant... Je crois qu'un changement dans ses habitudes lui donnerait un coup, et je ne me consolerais pas d'avoir abrégé sa vie... C'est pourquoi, tant que je l'aurai auprès de moi, j'ai pensé qu'il ne m'était pas possible de disposer de ma personne... D'un autre côté, je ne veux pas abuser de votre patience. Je vous prie donc de reprendre votre liberté et de me rendre ma parole.

— C'est-à-dire que vous ne voulez plus de moi ! s'exclama-t-il douloureusement.

— Non, mon pauvre Claudet, cela signifie seulement que je ne veux pas me marier tant que le père Vincart sera au monde, et que je ne puis pas vous faire attendre jusqu'au jour où je serai complètement libre... Pardonnez-moi de m'être engagée trop à la légère et ne me retirez pas pour cela votre amitié...

— Reine, interrompit violemment le grand Chasserot, ne vous tracassez pas le cerveau pour me faire croire qu'il est nuit en plein jour... Je ne suis pas un enfant et je devine bien que la santé du père Vincart n'est pour vous qu'un prétexte. Vous ne voulez pas de moi, voilà la vérité, et, sauf votre respect, vous avez lestement changé d'avis !...

Avant-hier encore, vous m'autorisiez à fixer avec l'abbé Pernot le jour de la cérémonie... Maintenant que vous avez eu la visite du curé, voilà que vous remettez le mariage à la semaine des quatre jeudis. Je serais tout de même curieux de savoir ce que ce maudit abbé a déblatéré sur mon compte pour vous retourner ainsi, comme un gant !...

Claudet avait sur la conscience quelques rares fredaines, — amourettes de rencontre, nouées et dénouées au coin d'un bois, — et il soupçonnait le prêtre d'avoir donné à Reine quelques renseignements défavorables.

— Ah ! continua-t-il en serrant les poings, si ce braconnier en soutane m'a desservi auprès de vous, il ne l'emportera pas en Paradis !

— Détrompez-vous, affirma Reine avec vivacité ; M. le curé est, comme moi, votre ami ; il vous estime fort et ne m'a dit que du bien de vous.

— Ouais ! ricana le jeune homme, puisque vous m'aimez si fort tous les deux, comment se fait-il que vous me donniez mon paquet, juste au lendemain de votre entrevue avec le curé ?

Reine, connaissant le caractère emporté de Claudet et voulant prévenir un esclandre à la cure, crut devoir alors recourir à un demi-mensonge.

— M. le curé, répliqua-t-elle, n'est pour rien dans la résolution que j'ai prise... Il ne vous a pas desservi et il est à l'abri de tout reproche.

— En ce cas, pourquoi me renvoyez-vous ?

— Je vous le répète, la tranquillité du père Vincart passe avant tout, et je ne veux pas me marier tant qu'il aura besoin de moi.

— Soit ! répondit obstinément Claudet, je vous aime, moi, et j'attendrai.

— Ça ne se peut pas.

— Pourquoi ?

— Parce que..., riposta-t-elle avec humeur, parce que ça ne serait charitable ni pour vous, ni pour mon père, ni pour moi... Parce que les mariages qui traînent aussi longtemps ne valent jamais rien !

— Ce sont de mauvaises raisons ! murmura-t-il d'un air sombre.

— Bonnes ou mauvaises, repartit la jeune fille, elles me semblent sérieuses et je m'y tiens.

— Reine, dit-il en se rapprochant d'elle et en la regardant droit dans les yeux, pouvez-vous me jurer sur la tête de votre père que c'est là le vrai motif pour lequel vous me repoussez ?

Elle se troublait et restait muette.

— Vous voyez bien, s'exclama-t-il, vous n'osez pas jurer !

— Ma parole doit vous suffire, balbutia-t-elle.

— Non, elle ne me suffit pas... Mais votre silence m'en dit long, allez ! Vous êtes trop franche, Reine, et vous ne savez pas mentir... Je la lis dans vos yeux, moi, la vraie raison, c'est que vous ne m'aimez pas !

Elle haussa les épaules et détourna la tête.

— Non, vous ne m'aimez pas... Si vous aviez de l'amour pour moi, au lieu de me décourager, vous me donneriez un peu d'espoir et vous me conseilleriez de patienter... Je vous suis à charge, vous ne m'avez jamais aimé !... J'aurais dû le comprendre plus tôt, mais je me mettais les poings sur les yeux pour ne point voir l'évidence... Si vous avez un peu d'estime pour moi et si vous êtes sincère, avouez-le donc !

En face de cette obstination, Reine perdait peu à peu son assurance. Elle devinait tout ce que souffrait Claudet et elle se reprochait de le torturer de la sorte. Mise ainsi au pied du mur et reconnaissant que l'aveu qu'il exigeait était le seul moyen de le détacher d'elle radicalement, elle n'hésita plus.

— Eh bien ! murmura-t-elle en baissant les yeux, puisque vous me forcez à vous dire des vérités que je voulais vous cacher, oui, vous avez deviné... J'ai pour vous une bonne amitié de sœur, mais c'est tout... J'ai réfléchi que pour épouser quelqu'un il fallait l'aimer autrement... plus que tout au monde, et je sens bien que mon cœur n'est pas tourné vers vous tout entier...

— Oui ! interrompit Claudet avec amertume, il est tourné ailleurs...

— Qu'est-ce que ça signifie ? Je ne comprends pas.

— Ça signifie que vous en aimez un autre !
acheva-t-il.

— Cela n'est pas ! protesta-t-elle.

— Vous rougissez... Preuve que j'ai touché juste !

— Assez là-dessus ! s'écria-t-elle impérieusement.

— Vous avez raison... Du moment que vous ne voulez pas de moi, je n'ai pas le droit d'en demander davantage... Adieu !

Il avait brusquement tourné les talons. Reine eut conscience d'avoir été trop dure, et ne voulant pas le laisser partir avec ce gros chagrin dans le cœur, elle le retint en lui posant la main sur le bras.

— Voyons, Claudet, supplia-t-elle, ne nous quittons pas fâchés !... Ça me navre de vous avoir peiné et j'ai regret des duretés qui ont pu m'échapper... Donnez-moi la main, de bonne amitié... Voulez-vous ?

Mais Claudet s'était reculé avec un geste farouche ; ses yeux aux paupières allongées jetèrent à Reine un regard irrité.

— Merci de vos regrets et de votre pitié, riposta-t-il rudement, je n'en ai que faire !

Elle comprit qu'elle l'avait grièvement blessé, n'insista plus et s'éloigna avec des larmes dans les yeux.

Il resta immobile, les bras croisés, au milieu de la friche nue. Après quelques minutes, il se retourna... Reine n'était déjà plus qu'un point noir dans la

blancheur du brouillard épaissi. Alors il s'en alla au hasard, à travers les pâtis de la Planche au Vacher. Le brouillard montait et dans les vapeurs plus denses le soleil ne transparaissait que comme une pâle médaille effacée. A droite et à gauche, les bois étaient masqués par de mouvantes fumées, et Claudet cheminait entre de fluides cloisons de brume qui semblaient l'isoler du reste de la terre. Ce ciel voilé, ces buées enveloppantes s'harmonisaient avec son état mental. Il s'y trouvait à l'aise pour y cacher son chagrin. « Un autre !... Sûr, elle en aime un autre ! songeait-il, comment ne m'en suis-je pas aperçu dès le premier jour ? » Alors il se remémorait les effarouchements de Reine, lorsqu'il sollicitait d'elle une caresse ; il se rappelait son insistance pour que leurs fiançailles demeuraient secrètes, ses ajournements successifs lorsqu'il s'était agi de fixer la date du mariage... Il était évident qu'elle ne l'avait accueilli qu'à son corps défendant et sur les instances de Julien de Buxières. — Julien ! Ce nom jeta une naissante clarté dans son cerveau encore embrumé à l'égal de la plaine. Julien ne serait-il point par hasard ce rival heureux vers lequel le cœur de Reine était obstinément tourné ?... Pourtant, si elle eût aimé M. de Buxières, par suite de quelle bizarrerie ou de quelle inconséquence aurait-elle accepté les avances d'un autre amoureux ?...

Reine n'était point coquette et un semblable manège devait répugner à sa nature loyale. Il y avait là une obscure énigme dont le mot échappait à l'esprit sensé mais peu affiné du grand Chasserot.

Néanmoins la douleur, entre autres vertus, a celle de nous rendre plus perspicaces ; à force de tourner et de retourner ce difficile problème, Claudet eut une soudaine illumination. Reine n'avait-elle pas obéi tout bonnement à un mouvement de dépit ?... Elle était très fière, et en voyant l'homme qu'elle aimait en secret venir tranquillement lui proposer d'épouser un indifférent, n'avait-elle pas, blessée dans sa dignité, accueilli cette proposition par esprit de bravade et pour ne point laisser deviner les souffrances de son amour dédaigné ?... Plus tard, sans doute, reconnaissant que la tâche surpassait ses forces, elle avait eu honte de tromper la confiance de Claudet, et, sur les conseils de l'abbé Pernot, elle s'était décidée à rompre un mariage qui lui répugnait.

« Oui, se répétait-il tristement, les choses ont dû se passer de la sorte. » A mesure qu'il lui semblait voir clair dans la conduite de Reine, il se sentait moins irrité. Sa douleur n'était pas moins aiguë, mais le gros de sa colère s'en allait. Un apaisement se produisait en lui. Comme un grand vent qui s'endort après une tombée de pluie, sa rancune s'assoupissait et il pouvait raisonner avec plus de suite.

— Julien ? quel était le rôle de Julien dans tout cela ? « Si ce que je suppose est exact, se demandait-il, M. de Buxières sait-il qu'il est aimé de Reine et lui-même a-t-il quelque tendresse pour elle ? Avec un homme aussi peu communicatif et aussi mystérieux que mon cousin, il n'est pas facile de découvrir ce qui se cache au fond de son cœur. Dans tous les cas, je n'ai pas à me plaindre de lui, puisque, devant mon amour pour Reine, non content de s'effacer, il m'a offert spontanément d'être mon ambassadeur... N'importe, il y a là dedans quelque chose de louche et, quoi qu'il m'en coûte, je veux savoir le fin mot de tout cela... »

A ce moment, à travers le brouillard, il entendit le timbre de l'horloge de Vivey. — Déjà onze heures ! comme le temps s'écoule, même quand on souffre !... Il prit sa course vers le château, et, tout essoufflé, sans s'attarder à répondre aux interpellations de Manette, il pénétra dans la salle où son cousin se promenait en attendant le déjeuner.

La brusque intrusion du grand Chasserot fit tressauter Julien. Il remarqua le halètement et la mine altérée de son cousin.

— Eh ! eh ! s'écria-t-il d'un ton sarcastique, quelle hâte !... Venez-vous enfin m'apprendre que le jour du mariage est fixé ?

— Non, répondit brièvement Claudet, il n'y aura pas de mariage.

Julien tressaillit de nouveau et s'arrêta en face de son interlocuteur :

— Hein !... Plaisantez-vous ?

— Je n'ai pas le cœur à la plaisanterie... Reine ne veut plus de moi et elle a repris sa parole.

Tout en prononçant ces mots, il examinait attentivement le visage de Julien, pleinement éclairé par le jour de la fenêtre. Il vit les traits contractés de ce dernier se détendre, puis dans ses yeux glisser cette même lueur de joie qu'il avait déjà remarquée peu de jours auparavant, lorsqu'il l'avait entretenu des incompréhensibles retards apportés par Reine à la célébration du mariage.

— D'où vient ce singulier changement ? balbutia Buxières visiblement troublé ; quels motifs M^{lle} Vincart donne-t-elle pour l'expliquer ?

— Des paroles en l'air : la santé du père Vincart et le désir de ne point le quitter... Vous pensez bien que je prends ces excuses-là pour ce qu'elles valent... La raison de son refus est plus sérieuse et plus mortifiante.

— Vous la connaissez donc ? s'exclama Julien avec impatience.

— Je la connais, car j'ai fini par forcer Reine à me l'avouer.

— Et cette raison ?

— C'est qu'elle ne m'aime pas.

— Reine... ne vous aime pas !

De nouveau les prunelles bleues du jeune homme s'éclairèrent. Claudet s'était adossé à la table, en face de son cousin ; il continua en le regardant droit dans les yeux :

— Ce n'est point tout... Non seulement Reine ne m'aime pas, mais elle aime une autre personne.

Julien changea de couleur ; le sang lui monta aux joues, au front, aux oreilles, et il baissa la tête.

— Elle vous l'a dit ? murmura-t-il faiblement.

— Nenni, mais je l'ai deviné... Son cœur est pris et je crois savoir quel est celui qui l'a pris...

Claudet avait articulé lentement, péniblement ces derniers mots. En même temps, il étudiait la physionomie de Julien de Buxières avec un redoublement d'âpre curiosité. Celui-ci se troublait de plus en plus, ses traits exprimaient à la fois l'embarras et l'anxiété.

— Qui donc soupçonnez-vous ? balbutia-t-il.

— Oh ! répondit le grand Chasserot en recourant à des finesses de paysan rusé pour mieux pénétrer l'obscur tréfonds du cœur de son cousin, quelqu'un qu'il est inutile de vous nommer, car vous ne le connaissez pas.

— Un étranger ?

La contenance de Julien avait de nouveau changé. Ses mains s'agitaient nerveusement, il se mordait les lèvres, et ses yeux aux pupilles dilatées flambaient cette fois, non plus de satisfaction mais de dépit.

— Oui, un étranger... un commis des forges de Grancey, je crois, répliqua évasivement Claudet.

— Vous croyez !... vous croyez !... s'écria avec irritation Julien, comment ne vous êtes-vous pas mieux renseigné avant d'accuser M^{lle} Vincart d'une pareille trahison ?

Il s'était remis à marcher à travers la salle, tandis que son interlocuteur, immobile, se taisait et ne le perdait pas de l'œil.

— Ce n'est pas possible, poursuivit-il, Reine ne peut pas nous avoir aussi indignement joués tous deux !... Quand je lui ai parlé de votre désir de l'épouser, il lui était si facile de m'avouer qu'elle était engagée ailleurs !...

— Elle avait peut-être, objecta Claudet en hochant la tête, des raisons pour ne pas vous montrer le fond de sa pensée.

— Quelles raisons ?

— Elle croyait sans doute alors que l'homme qu'elle préférait ne se souciait pas d'elle... Il y a des personnes que le dépit fait agir au rebours de leurs sentiments... J'ai idée que Reine ne m'avait accepté que faute de mieux... Plus tard, comme elle est trop franche pour pouvoir dissimuler longtemps, elle s'est ravisée et m'a congédié.

— Et vous ! interrompit ironiquement Julien, vous qui étiez agréé comme fiancé, vous n'avez pas mieux défendu vos droits, vous vous êtes laissé

évincer par un rival dont vous ne connaissez pas même clairement les intentions !

— Dame ! c'était bien forcé... Un garçon qu'on épouse à contre-cœur joue trop gros jeu... Du moment qu'on m'en préférerait un autre, je n'avais plus qu'un parti à prendre... me retirer.

— Et vous appelez cela aimer ! se récria Buxières ; vous appelez cela être sérieusement épris !... Dieu du Ciel, si je m'étais trouvé à votre place, moi, comme je me serais conduit autrement !... Au lieu d'abandonner piteusement la partie, je serais resté près de Reine, je l'aurais enveloppée de tendresse... Ma passion se serait exprimée avec tant de force que la flamme qui me brûle serait passée dans son cœur et que je l'aurais contrainte à m'aimer !... Ah ! si j'avais cru... si j'avais osé... c'eût été tout autre chose !

Il parlait par phrases décousues, avec une exaltation farouche... Il ne mesurait plus la portée de ses paroles et semblait à peine se douter qu'il eût un interlocuteur. Claudet le contemplait d'un air morne.

« Toi, songeait-il avec une résignation poignante, je t'ai jaugé maintenant, et je sais ce qu'il y a au fond de ton cœur... »

Manette, qui apportait le déjeuner, interrompit leur entretien et les obligea à prendre un air indifférent. Tous deux s'entendirent tacitement pour

observer en sa présence une prudente réserve. Ils mangèrent hâtivement et silencieusement, mais quand, une fois la nappe enlevée, ils se retrouvèrent seuls, Julien, repoussant sa chaise et jetant sur Claudet un indéfinissable regard :

— Enfin, murmura-t-il rageusement, à quoi vous décidez-vous ?

— Je vous le dirai demain, répondit brièvement le grand Chasserot.

Il quitta brusquement la salle à manger, avertit Manette qu'il rentrerait tard et s'en alla à travers champs, suivi de son chien. Il avait pris son fusil, comme contenance, mais Montagnard avait beau donner de la voix, Claudet laissait les lièvres décamper, sans les saluer d'une fusillade. En son paradedans, il examinait les détails de sa conversation avec son cousin. La situation lui paraissait maintenant plus nette : Julien aimait Reine des Bois et luttait vainement contre cette passion envahissante. Pour quel motif dissimulait-il son amour ? Par suite de quel calcul, alors qu'il était déjà secrètement épris, avait-il lancé en avant Claudet et s'était-il entremis pour le faire agréer par la jeune fille ?... Ce point seul restait obscur. Julien obéissait-il à certains préjugés de gentilhommerie et craignait-il de se mésallier en épousant une simple fermière ? Ou bien avec son esprit timoré et sa défiance de lui-même, s'était-il imaginé que Reine le repoussait, et

moitié par fierté, moitié par gaucherie, s'était-il tenu à l'écart de peur d'un affront?... Étant donné le caractère orgueilleux, timide et ombrageux à l'excès de Buxières, l'une et l'autre supposition avaient une égale vraisemblance. Ce qui restait bien évident, c'est qu'en dépit de ses préventions et de sa pusillanimité, Julien aimait M^{lle} Vincart d'un amour concentré et ardent. Quant à Reine, Claudet était de plus en plus persuadé qu'elle avait une secrète inclination, bien qu'elle s'en fût défendue. Mais vers qui allaient ses préférences?... Le grand Chasserot connaissait trop bien le pays pour croire à l'existence d'un rival sérieux, autre que son cousin de Buxières. Aucun garçon du village ou des bourgs environnants n'avait encore courtisé la fille du père Vincart, et Julien possédait assez de qualités pour plaire à Reine des Bois. Claudet se disait, à la vérité, que s'il eût été fille, il n'aurait jamais choisi Julien pour amoureux ; mais les femmes ont la plupart du temps des goûts que les hommes ne comprennent pas, et la nature délicate, la timidité et la réserve de Julien avaient fort bien pu charmer cette fille volontaire et un peu étrange. Elle l'aimait donc et depuis longtemps peut-être ; seulement, comme elle était fine et clairvoyante, elle avait dû croire que Buxières ne l'épouserait jamais, parce qu'elle n'était pas de la même condition que lui. Plus tard, en voyant celui qu'elle aimait pousser

l'indifférence jusqu'à plaider devant elle la cause d'un autre amoureux, sa fierté s'était révoltée, son amour-propre blessé l'avait aveuglée, et elle s'était jetée à la tête du premier venu, comme pour se punir elle-même des dédains du seul homme qu'elle eût distingué.

Ainsi, avec cette lucide intuition qui vient du cœur, Claudet finissait par démêler nettement la vérité. Ces laborieuses réflexions fatiguèrent son cerveau peu habitué à de pareilles opérations, et la fatigue cérébrale, jointe au chagrin qui l'oppressait, l'obligèrent à s'asseoir à la lisière d'un taillis. Il regarda l'étendue des bois et des friches qu'il avait tant de fois parcourus d'un pied infatigable et se sentit mortellement triste. Ces chemins sous bois et ces jeunes taillis où il avait si souvent rencontré Reine ; ce beau pays de chasse qui lui avait été si cher, n'éveillaient en lui maintenant que des sensations pénibles, et il lui sembla qu'il ne pourrait désormais y vivre sans le prendre en aversion. Avec le jour faiblissant, les ondulations de la forêt devenaient plus confuses, la profondeur des combes se noyait en des vapeurs plus opaques. Le vent s'était élevé. Il roulait sur le chemin les premières feuilles sèches qui se soulevaient et retombaient comme des oiseaux blessés ; en même temps il amoncelait dans le ciel de plus pesants nuages, de sorte que la nuit arrivait très vite. Claudet savait

gré à l'obscurité soudainement épaissie d'ensevelir dans le noir ce paysage dont la vue lui devenait insupportable. Bientôt, du côté d'Auberive, couché là-bas au long de l'Aubette, de vacillantes lueurs s'allumèrent, comme pour guider le jeune homme sur la pente du chemin enténébré. Il se leva et alla souper — ou plutôt faire mine de souper — dans cette même auberge où il avait déjeuné avec Julien et d'où ce dernier était parti en ambassade auprès de Reine. Ce souvenir seul eût suffi pour lui couper l'appétit. Aussi ne s'attarda-t-il pas à table. Il ne pouvait d'ailleurs tenir en place, et, malgré l'insistance de l'hôtesse pour le retenir, il reprit la route de Vivey, en tâtonnant dans la nuit profonde. Quand il arriva au château, tout le monde était au lit. Sans bruit, avec Montagnard sur les talons, il se glissa dans sa chambre et, vanné de fatigue, s'y endormit lourdement.

Le lendemain matin, sa première visite fut pour Julien.

Celui-ci était nerveux et fiévreux, ayant passé une mauvaise nuit. Les révélations de Claudet bouleversaient davantage encore ses idées et enfonçaient de nouvelles épines de jalousie dans son cœur.

En apprenant la rupture du mariage, il avait d'abord éprouvé un égoïste sursaut de joie, et une flamme d'espérance l'avait réchauffé ; mais l'idée de la tendresse probable de M^{lle} Vincart pour un

amoureux inconnu l'avait douloureusement dégrisé. Maintenant il s'indignait de la duplicité de Reine et de la résignation lâche de Claudet. Après la première meurtrissure causée par les fiançailles du grand Chasserot, cet amour pour un étranger ouvrait une blessure autrement cuisante et intolérable. Il se sentait pris de violents mouvements de colère ; il était tenté d'aller trouver la jeune fille, de lui reprocher ce qu'il appelait « son manque de foi », puis de se jeter à ses pieds et de lui avouer sa propre passion... Mais la défiance qu'il avait de lui-même et son incurable timidité triomphaient rapidement de ces brèves flambées d'audace. L'analyse minutieuse, débilitante, à laquelle il soumettait tous les mouvements de son âme, le forçant à se replier constamment sur lui-même, le déshabitua peu à peu d'agir.

Ce fut en cet état que le surprit Claudet. Au bruit de la porte, Julien, relevant la tête, lança un dolent regard à son cousin.

— Eh bien ? demanda-t-il avec une langueur de lassitude.

— Eh bien ! commença bravement Claudet, en ruminant tout ce qui s'est passé depuis un mois, j'ai découvert une chose dont je m'étais déjà douté.

— De quoi vous étiez-vous douté ? repartit Buxières devenant subitement ombrageux.

— Je vais vous le dire... Vous souvenez-vous de

la première conversation que nous avons eue ensemble à propos de Reine ?... Vous vous êtes alors expliqué sur son compte avec tant de vivacité, que je vous ai soupçonné d'être amoureux d'elle.

— Je... ne m'en souviens pas, murmura Julien en rougissant.

— En ce cas, ma mémoire est meilleure que la vôtre, monsieur de Buxières... Aujourd'hui mes soupçons se sont changés en certitude... Vous êtes amoureux de Reine Vincart !

— Moi ? essaya de protester son interlocuteur.

— Ne le niez pas... Accordez-moi plutôt votre confiance, vous ne vous en trouverez point mal... Vous aimez Reine et depuis longtemps... Vous avez réussi à me le cacher, parce que vous vous déboulez difficilement, mais hier cela m'a sauté aux yeux... Osez donc me soutenir le contraire !

Julien, très troublé, s'était voilé la figure avec l'une de ses mains. Après un moment de silence, il répliqua maussadement :

— Et quand cela serait ?... A quoi bon en parler puisque Reine aime ailleurs !

— Ça, c'est une autre affaire... Reine ne veut pas de moi et je crois, en effet, qu'elle a un autre amour en tête... Néanmoins, pour dire vrai, le commis de forges de Grancey était un amoureux de mon invention, et elle n'a jamais pensé à lui.

— Alors, s'écria impétueusement Buxières, à quoi

bon ce mensonge?... Pourquoi me contiez-vous cette sottise ?...

— Parce que je plaçais le faux pour savoir le vrai... Pardonnez-moi de m'être servi de cette vieille ruse pour vous mettre à *quia*... Elle n'est déjà pas si mauvaise, puisque j'ai réussi à deviner ce que vous preniez tant de peine à cacher.

— Je le cachais... oui, je le cachais !... N'avais-je pas raison, puisque j'étais convaincu que Reine vous aimait !... avoua Julien d'une voix étranglée, comme si cet aveu lui déchirait la gorge. J'ai pensé qu'il est inutile de montrer aux gens des sentiments dont ils ne se soucient point.

— Vous avez eu tort, repartit le pauvre Claudet avec un profond soupir ; si vous aviez parlé, j'ai eu l'idée que vous auriez été mieux accueilli que moi... et vous m'auriez épargné un gros crève-cœur.

Il disait cela avec un accent si imprégné de tristesse, que Julien, malgré les pensées égoïstes qui l'absorbaient, en fut tout remué. Sous la poussée de ce mouvement de sensibilité, il fut sur le point de confesser sans réticence le violent amour qu'il avait pour Reine Vincart. Mais la longue habitude de tout concentrer au fond de lui était trop invétérée pour qu'il devînt tout à coup communicatif ; il éprouvait une pudique répugnance à déshabiller son âme et il se contenta de murmurer :

— Vous ne l'aimez donc plus, vous ?...

— Moi ?... Oh ! que si !... Mais d'être refusé par la seule fille que j'aurais voulu épouser, ça me coupe bras et jambes, voyez-vous... Je suis si découragé qu'il me prend des envies de quitter le pays... Si je m'en allais, je vous rendrais peut-être service et cette pensée-là me consolerait un peu... Vous m'avez traité en ami, monsieur de Buxières, et c'est une chose qu'on n'oublie pas... Je n'ai point les moyens de vous revaloir vos bontés ; néanmoins, il me semble que je serais moins marri de partir, en songeant que mon départ vous laisserait le chemin libre pour retourner à la Thuilière...

— Vous partiriez de Vivey à cause de moi ? s'exclama Julien interdit.

— Non pas uniquement à cause de vous, soyez rassuré... Si Reine m'avait aimé, je n'aurais jamais eu la pensée de vous faire un sacrifice pareil... Mais Reine ne veut pas de moi... Je ne suis plus bon à rien ici... qu'à vous gêner.

— Mais c'est fou, cela !... Où iriez-vous ?

— Oh ! je ne suis pas en peine... Une supposition par exemple que je me ferais soldat... Pourquoi pas ? Je suis dur à la fatigue, bon marcheur, bon tireur ; j'ai donc tout ce qu'il faut pour l'état militaire. C'est un métier qui me plairait et je pourrais gagner mes galons tout comme un autre... De cette façon, monsieur de Buxières, les choses s'arrangeraient au gré de tout le monde.

— Claudet, balbutia Julien qui avait la gorge pleine de sanglots, vous valez mieux que moi... Vous valez mieux que moi !...

Et pour la première fois, cédant à un impérieux besoin d'expansion, il s'élança vers le grand Chasserot, le serra contre sa poitrine et l'embrassa fraternellement.

— Je ne veux pas que vous vous expatriiez à cause de moi, continua-t-il ; pas de coup de tête, je vous en supplie !

— Soyez tranquille, répondit Claudet laconiquement, si je me décide, ce ne sera pas à l'étourdie...

Pendant toute une semaine, en effet, il roula dans son cerveau ce projet de départ. Chaque jour, sa situation à Vivey lui semblait plus insupportable. Sans en rien dire à personne, il était allé à Langres et avait consulté un officier de sa connaissance au sujet des formalités préalables à l'enrôlement. Enfin, un matin, il prit la résolution de partir pour la division militaire et d'y signer son engagement. Il ne voulait pas néanmoins consommer ce sacrifice sans voir Reine Vincart une dernière fois. Il gardait au fond de son cœur une vague espérance, frêle et ténue comme un fil de la Vierge, — le seul lien qui l'attachât encore au sol natal. Au lieu de suivre le chemin de Vivey, il fit un crochet dans la direction de la Thuilière et atteignit le plateau dénudé d'où l'on aperçoit à la fois les toits de la ferme et les

tourelles du château. Là, il s'arrêta, le cœur défaillant. Quelques pas le séparaient à peine de la maison et il hésitait maintenant à y entrer, — non pas qu'il craignît d'y recevoir un mauvais accueil, mais parce qu'il avait peur de trop s'attendrir et de perdre ensuite une partie du courage dont il aurait besoin pour partir. Il s'appuya au tronc d'un vieux poirier et embrassa d'un regard circulaire le site forestier où se dressait la ferme.

Le paysage gardait sa placidité coutumière. Au loin, dans les friches, le berger Trinquesse poussait devant lui son troupeau de moutons qui, de temps en temps, s'éparpillait à travers champs, puis, sous le harcèlement du chien, se reformait en groupe très compact pour dévaler dans un chemin creux. Une chose frappait Claudet : les pâtis et les bois avaient exactement la même physionomie, présentaient les mêmes jeux d'ombre et de lumière que par cet après-midi de l'année précédente, où il s'était rencontré avec Reine dans les bois, peu de jours avant l'arrivée de Julien. La même nuance tendre et vive rougissait les alisiers et les cerisiers sauvages ; comme autrefois, les mésanges et les rouges-gorges gazouillaient discrètement parmi les ronciers, et comme l'an passé, on entendait sur les sentiers pierreux pleuvoir les glands et les fânes. L'automne accomplissait avec la même ponctuelle régularité ses rites tranquilles et ses besognes familières ; — et

les choses se passeraient encore de même lorsque Claudet ne serait plus là... Il n'y aurait qu'un garçon de moins dans les rues du village, qu'un chasseur manquant à l'appel lorsqu'on ferait l'enceinte dans les bois de Charbonnière !... Ce sentiment confus du peu de place qu'un homme tient sur la terre et de la facilité avec laquelle il peut être oublié, aida inconsciemment le grand Chasserot à se résigner, et il se décida à entrer à la Thuillère. Au moment où il débouchait dans la cour, il se trouva face à face avec Reine qui sortait.

La jeune fille soupçonna qu'il venait pour tenter un dernier assaut et pour essayer de la fléchir. Elle craignit de voir se renouveler la scène pénible qui avait clos leur précédente entrevue, et son premier mouvement fut de se mettre en garde. Son front se plissa et elle fixa sur Claudet un froid regard questionneur, comme pour le tenir à distance. Mais bien vite la tristesse empreinte sur le visage de son frère naturel l'apitoya. Elle s'efforça néanmoins de dissimuler prudemment son émotion ; elle affecta de lui parler sur le ton de la calme et cordiale camaraderie de l'ancien temps.

— Bonjour donc, Claudet, dit-elle, vous arrivez juste... Un quart d'heure plus tard vous ne m'auriez pas trouvée... Voulez-vous entrer et vous reposer un moment ?

— Merci, Reine, murmura-t-il, je ne veux pas

vous empêcher d'aller à votre ouvrage... Seulement, j'ai eu regret de ma colère de l'autre jour... Vous aviez raison, il ne faut pas que nous nous quittions fâchés et... comme je vais partir... pour longtemps, j'ai désiré auparavant vous serrer la main de bonne amitié...

— Vous partez ?

— Oui, je m'en vais de ce pas à Langres m'engager comme soldat... Et dame ! on sait quand on part, on ne sait pas quand on reviendra... C'est pourquoi j'ai tenu à vous dire adieu et à faire la paix, afin de ne pas m'en aller avec un trop gros chagrin sur la poitrine.

Reine sentit se fondre son reste de froideur. Ce garçon qui s'expatriait à cause d'elle, c'était son camarade d'enfance, plus que cela, son parent le plus proche...

Sa gorge se serra, ses yeux se mouillèrent. Elle détourna la tête et, pour qu'il ne remarquât pas son trouble, elle se hâta d'ouvrir la porte de la cuisine.

— Entrez, Claudet, reprit-elle, nous serons mieux dans la salle pour causer... et vous vous rafraîchirez bien avant de partir, n'est-ce pas ?

Il lui obéit et la suivit dans la maison. Elle alla elle-même querir une bouteille de vin vieux dans le cellier, apporta deux verres et les emplit d'une main tremblante.

— Est-ce que vous resterez longtemps au service ? ajouta-t-elle.

— Je m'engage pour sept ans.

— C'est un métier bien dur que vous avez choisi.

— Que voulez-vous, répliqua-t-il, je ne pouvais pourtant pas rester ici à ne rien faire.

Reine allait et venait distraitement par la salle. Claudet, trop ému pour voir que l'impassibilité de la jeune fille n'existait qu'à la surface, songeait : « C'est fini, elle accepte mon départ comme une chose toute naturelle ; elle me traite comme elle traiterait le charbonnier Théotime ou le percepteur Boucheseiche... Un verre de vin, deux ou trois questions indifférentes, et puis bon voyage et portez-vous bien ! »

Alors il affecta à son tour de prendre un ton dégagé et insouciant.

— Bah ! s'écria-t-il, ce métier-là m'a toujours tenté... Le fusil de munition sera un peu plus lourd qu'un fusil de chasse, et voilà tout... Et puis je verrai du pays, ça me changera les idées...

Il s'efforçait de plaisanter, rôdait à travers la cuisine, agaçait la pie qui trottinait curieusement derrière ses talons. A la fin, il alla vers le père Vincart étendu, les yeux ouverts, dans sa niche aux images coloriées. Il prit la main flasque du paralytique, la pressa doucement et essaya d'entamer avec lui une conversation dont il faisait tous les frais,

tandis que le malade le regardait avec des yeux blancs inquiets. Quand il revint près de Reine, il leva son verre.

— A votre santé, Reine, dit-il avec une gaieté forcée, quand je reviendrai trinquer avec vous, vous verrez... je serai un troupier fini !

Pourtant, lorsqu'il porta le verre à ses lèvres, des larmes soudaines y roulèrent et il les avala avec son vin.

— Allons, soupira-t-il en se détournant pour essuyer ses paupières d'un revers de main, il est l'heure de partir... Portez-vous bien et pensez un peu à moi de temps en temps.

Elle l'accompagna jusque sur le seuil.

— Adieu, Reine !

— Adieu !... murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Dans un mouvement d'affectueuse pitié, elle lui avait tendu les deux mains. Il vit qu'elle s'attendrissait, s'imagina qu'elle l'aimait encore un peu, qu'elle se repentait peut-être de l'avoir repoussé, et impétueusement, l'entoura de ses bras. Il la pressait contre sa poitrine et imprimait sur ses joues des baisers mouillés de larmes. Il ne pouvait plus la quitter et redoublait ses caresses avec une chaleur passionnée, avec la joie d'un amoureux qui croit retrouver soudain un élan de tendresse chez la femme qu'il a ardemment aimée et qu'il n'espérait plus serrer dans ses bras. Il perdait la tête. Ses baisers

devenaient si brûlants, que Reine, suffoquée d'abord par l'explosion de cette passion troublante, se sentit prise de honte et de terreur à la pensée que l'homme qui l'étreignait ainsi était son frère. Elle s'arracha de ses bras et le repoussa violemment.

— Adieu ! répéta-t-elle en se rejetant à l'intérieur de la cuisine, dont elle referma précipitamment la porte.

Claudet resta un moment interdit devant cette porte impitoyablement close, et retombant à plat du haut de son exaltation, il s'éloigna en hâte.

Quand il se retourna, les toits de la ferme avaient disparu et la friche grisâtre, pierreuse, dénudée, s'étendait muette devant lui.

— Non, dit-il entre ses dents serrées, elle ne m'a jamais aimé... Elle ne pense qu'à l'autre !... Je n'ai plus qu'à m'en aller et à ne revenir jamais !

IX

ARRIVÉ à Langres, Claudet s'était engagé dans le 17^e bataillon de chasseurs à pied. Cinq jours après, sans se laisser attendrir par les lamentations de Manette, il avait quitté Vivey pour gagner, par Lyon, le camp de Sathonay où son bataillon se trouvait. Julien restait seul au château. Encore tout étourdi par les brusques événements qui avaient amené le départ du grand Chasserot, il éprouva d'abord une sensation de malaise et d'amoindrissement. Jamais il ne s'était mieux aperçu du peu de place qu'il tenait dans sa propre demeure et de la vivante chaleur que jetait Claudet en ce milieu maintenant froid et vide. Il se sentait diminué et désorienté et il rougissait d'être ainsi inutile à lui-même et aux autres. En même temps son isolement lui imposait de nouveaux devoirs qui l'effrayaient. L'administration du domaine, dont Claudet s'était chargé jusqu'alors, lui retombait entièrement sur les bras, et cela justement à l'époque des ventes de bois et des renouvellements de baux. En outre, il se croyait tenu de se montrer plus attentif envers

La dolente Manette, afin d'amortir autant que possible le coup porté par l'imprévu départ de son fils. L'ancienne gouvernante était comme Rachel, — elle ne voulait pas être consolée, — et son humeur se ressentait fortement de ses récents déboires. Elle emplissait le logis de plaintes et semblait rendre Julien responsable de son chagrin. Celui-ci mit, à atténuer ses prétendus torts, une patience et une indulgence méritoires. Il traitait Manette avec une compatissante bienveillance et s'ingéniait à lui faire la vie douce. L'effort qu'il tenta pour vaincre ses répugnances et sortir de sa passivité, eut cela de bon qu'il le prépara peu à peu à affronter des épreuves plus sérieuses et l'habituait à prendre plus d'initiative. Il s'aperçut que l'énergie dépensée à vaincre une première difficulté lui donnait plus de ressort pour en surmonter d'autres ; il comprit que la volonté est comme un muscle qui s'atrophie dans l'inaction et se développe à mesure qu'on l'exerce, et il aborda avec plus de courage des besognes qui lui paraissaient autrefois hors de sa compétence et au-dessus de ses forces.

Il s'accoutumait à se lever dès la fine pointe du jour. Guêtré ainsi qu'un chasseur, escorté de Montagnard qui l'avait pris en amitié depuis le départ de Claudet, il gagnait la forêt, visitait les coupes en exploitation, embauchait des ouvriers, se familiarisait avec les gens des bois, s'intéressait à leurs

travaux, à leurs menues joies et à leurs nombreuses misères ; puis, le soir venu, il était tout étonné de se sentir moins ennuyé, moins esseulé, et de manger avec appétit le souper apprêté par Manette. Depuis qu'il parcourait la forêt, non plus comme un étranger et un désœuvré, mais avec la préoccupation d'y accomplir une œuvre utile, il apprenait à la mieux voir et à la mieux connaître. La nature et les créatures ne lui inspiraient plus ce dédain mêlé de méfiance qu'il avait jadis rapporté de sa vie de reclus et de son éducation de séminariste ; il les regardait d'un œil autrement ouvert et amical. A mesure que son âme s'épanchait au dehors et que son esprit se virilisait, le monde extérieur lui apparaissait avec une physionomie plus attirante.

Dans cet intime travail de transformation, il était aidé par la pensée toujours présente et toujours chère de Reine Vincart. Les tranchées semées de feuilles mortes, les alignements de vieux fayards dénudés par le rude souffle de l'hiver, l'odeur même, particulière aux taillis pendant la morte-saison, lui renouvelaient des impressions déjà reçues en compagnie de Reine des Bois. Maintenant qu'il se rendait mieux compte du culte de la jeune fille pour les merveilles du monde forestier, il recherchait, avec un intérêt passionné, les sites devant lesquels elle s'était extasiée, les détails du paysage qu'elle lui avait fait admirer l'an passé, les combes dont elle

lui avait signalé les accidents pittoresques. La beauté de la forêt s'associait dans sa pensée avec l'amour de Reine, et il ne les séparait plus.

Malgré la vivacité de ce persistant amour, il n'avait pas revu M^{lle} Vincart. Dans les premiers temps, les préoccupations causées par le départ de Claudet, les nouvelles tâches imposées à son inexpérience, avaient empêché Julien de songer à la possibilité de relations soudainement renouées. Peu à peu néanmoins, après le coup de feu des ventes de bois, il s'était repris à envisager la situation créée par le généreux sacrifice de son cousin et à se demander comment il la mettrait à profit. La fuite de Claudet lui laissait, à la vérité, le champ libre ; mais la confiance ne lui était pas revenue en même temps que disparaissait son rival. Le fait que Reine avait brusquement renoncé à épouser le grand Chasserot ne lui semblait pas un suffisant encouragement. Le motif de ce refus lui demeurait caché et, par conséquent, suspect. D'ailleurs, Reine eût-elle le cœur complètement libre, il ne s'en suivait pas qu'elle pût aimer maintenant Julien. Pouvait-elle oublier la cruelle offense qu'il lui avait infligée ? Après l'outrageante agression dans la hutte des charbonniers, il avait commis la sottise de venir lui proposer Claudet. Ce sont là de ces injures qu'une femme ne pardonne pas. A supposer qu'elle eût senti, dans le principe, un commencement d'inclination

pour Julien, de quel visage accueillerait-elle aujourd'hui l'homme qui l'avait doublement offensée : par un assaut brutal d'abord, et ensuite par une apparence de méprisant dédain ? Rien qu'à l'idée de se présenter devant Reine, le courage de Buxières défaillait et sa défiance de lui-même s'accroissait. Il n'avait entrevu M^{lle} Vincart que de loin en loin, à la messe du dimanche, et chaque fois qu'il avait essayé de rencontrer son regard, il s'était aperçu que la jeune fille détournait la tête et affectait de ne le point voir. Elle évitait soigneusement toute relation avec le château. Lorsque des affaires d'intérêt — adjudication de bois ou location de prés — l'obligeaient à s'adresser à M. de Buxières, elle s'abstenait d'écrire elle-même et correspondait par l'intermédiaire de maître Arbillot. L'héroïque départ de Claudet n'avait donc servi à rien ; les choses restaient au même point qu'au lendemain de la maladroite visite de Julien à la Thuilière, et celui-ci, après un bref sursaut d'espérance, était de nouveau la proie des agitations stériles. Il songeait que, tandis qu'il hésitait et gardait le silence, les jours, les mois s'envolaient ; que Reine allait atteindre sa vingt-troisième année, et qu'inévitablement elle se laisserait du célibat. On savait qu'elle avait quelque fortune et les prétendants ne manqueraient pas. En admettant qu'elle eût, sans arrière-pensée, renoncé à Claudet, elle ne pouvait toujours rester seule à la

ferme et un jour elle se déciderait à faire, sinon un mariage d'amour, du moins un mariage de convenance.

« Et penser, se disait Julien, qu'elle vit à quelques pas de moi, que je me consume de désirs pour elle, que je n'aurais qu'à traverser le pâtis pour aller me jeter à ses pieds... et que je n'ose pas !... Misérable, c'était au printemps dernier, dans la hutte du père Théotime, qu'il aurait fallu lui parler de ton amour au lieu de l'effrayer de tes brutales caresses !... Maintenant, il est trop tard... Je l'ai blessée, humiliée ; je l'ai inutilement séparée de Claudet qui, lui au moins, aurait su l'aimer... J'ai fait deux malheureux, — sans me compter, — et voilà le résultat de mes édifiantes tergiversations !... Ah ! si l'on pouvait seulement recommencer sa vie !... »

Tandis qu'il se désolait, le temps continuait sa marche sourde, son impitoyable écoulement des secondes, des minutes et des heures. Le gros de l'hiver était fini ; mars avait déchaîné ses coups de vent qui assèchent les fossés, avril verdissait la forêt et la plaine, on entendait déjà le coucou chanter dans les grands massifs et la Saint-Georges était passée. Profitant d'un clair matin, Julien alla visiter une ferme qu'il possédait dans la plaine d'Aujeures, à l'orée de la forêt de Maigrefontaine. Ayant déjeuné avec le fermier, il s'en retournait par les bois, afin

de jouir à son aise de cette première poussée de printemps, qui est si soudaine, dans ce pays arrosé d'eaux vives. La forêt de Maigrefontaine, située sur un versant, est très accidentée ; des ravins la coupent, roulant entre leurs berges de rapides ruisselets qui vont alimenter l'étang de la Thuilière. Julien s'était écarté du sentier et enfoncé en pleine futaie, là où la végétation printanière s'étale librement, où les mugets foisonnent, où les reines des bois déclosent leurs odorantes ombelles de petites étoiles blanches. La vue de ces dernières plantes, qui lui étaient devenues tendrement familières depuis qu'elles avaient donné leur nom à Reine, évoqua plus puissamment encore la chère image de la jeune fille. Échauffé par la fiévreuse influence du renouveau, grisé par les senteurs éparses sous les hêtres, brûlé de désirs d'autant plus troublants qu'ils étaient assaisonnés de regrets, il cheminait lentement, à la fois surexcité et alangui. Il arriva au bord d'un fossé assez large, voulut le franchir d'un bond, et soit qu'il eût mal pris son élan, soit qu'il fût à demi étourdi par sa griserie, il manqua son coup et se tordit le pied dans les racines des talus. Il se releva et essaya de marcher, mais une douleur aiguë à la cheville le contraignit de s'appuyer à un brin de frêne. Son pied lui semblait lourd comme un plomb, et lorsqu'il le posait à terre, la souffrance devenait presque intolérable. Tout ce

qu'il put faire fut de regagner le sentier en se traînant d'arbre en arbre.

Épuisé par cet effort, il s'assit dans l'herbe, déboutonna sa guêtre, délaça avec peine sa bottine. Son pied enflait. Il commença à craindre de s'être donné une entorse et se demanda avec ennui comment il pourrait rentrer à Vivey. Allait-il être obligé d'attendre sur ce chemin peu fréquenté le passage de quelque bûcheron qui le rapatrierait?... Montagnard, son fidèle compagnon de route, s'était posé devant lui sur son train de derrière ; il le regardait avec ses gros yeux humides et, poussant de petits grognements émus, semblait lui dire : « Qu'as-tu et comment allons-nous nous en tirer?... » Des pas résonnèrent subitement dans le haut du sentier ; Julien distingua une ondulation de jupes claires entre les broussailles, et au moment où il bénissait le hasard qui lui envoyait un passant inespéré, il aperçut à un tournant le blanc visage de Reine des Bois.

Elle était escortée d'une fillette du village portant un panier plein de primevères et de lierres terrestres fraîchement cueillis. Reine connaissait un peu les plantes médicinales et les récoltait elle-même afin de les administrer en cas de besoin aux gens de la ferme. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas, elle vit Julien et son front se rembrunit ; mais en remarquant les traits altérés du jeune homme et

l'un de ses pieds déchaussé elle comprit bien vite qu'il se passait quelque chose d'insolite et s'arrêtant près de lui :

— Vous paraissez souffrant, monsieur de Buxières... Que vous est-il arrivé ? demanda-t-elle.

— Une sottise mésaventure, répondit-il, en s'efforçant de prendre un air dégagé, j'ai fait une chute et je me suis foulé le pied.

Les sourcils de la jeune fille se rapprochèrent, une expression compatissante détendit ses traits et, après un moment d'hésitation :

— Voulez-vous me montrer votre pied ?... Ma mère était un peu rebouteuse et on prétend que j'ai hérité de son secret pour guérir les foulures...

Elle fouilla dans le panier, en tira une bouteille vide et un mouchoir blanc.

— Zélie, ordonna-t-elle à la fillette ébaubie, va vite ment emplir cette bouteille au ruisseau...

Pendant qu'elle parlait, Julien, en rougissant, achevait de se déchausser. Reine, sans mines façonnières, sans fausse pruderie, souleva le membre malade et le palpa avec précaution.

— Je crois, en effet, murmura-t-elle, que les muscles ont été froissés.

Sans ajouter un mot, elle déchira le mouchoir de toile en minces bandelettes. Zélie revint avec la bouteille pleine d'eau fraîche et Reine en versa de haut le contenu sur le cou-de-pied mis à nu, puis,

avec des mouvements souples et adroits, ses mains massèrent vivement les muscles lésés tandis que Julien se mordait les lèvres et tendait sa volonté pour ne pas laisser voir qu'il souffrait. Toujours silencieuse et attentive, la jeune fille entortillait étroitement le pied dans les bandes de toile qu'elle assujettissait à l'aide d'épingles.

— Là, dit-elle, à présent essayez de remettre votre chaussure, cela maintiendra un peu le pied... Toi, Zélie, prend tes jambes à ton cou et va à la ferme... Tu feras atteler la carriole et tu recommanderas qu'on la conduise le plus près possible du sentier.

La petite fille ramassa son panier et se mit à courir.

— Monsieur de Buxières, poursuivit Reine, croyez-vous pouvoir marcher jusqu'au chemin de voiture en vous appuyant sur mon bras ?

— Oui, répliqua-t-il, avec un regard chaudement ému et reconnaissant, qui embarrassa M^{lle} Vincart, vos mains m'ont soulagé comme par miracle, je me sens mieux et, à votre bras, j'irai où vous voudrez !

Elle l'aida à se lever et il fit quelques pas, appuyé sur elle.

— Cela va vraiment mieux ! soupira-t-il.

Il était si heureux de se sentir ainsi étroitement serré contre Reine, qu'il en oubliait sa souffrance.

— Marchons lentement, continua-t-elle, et ne

craignez pas de vous appuyer... L'important est que vous puissiez arriver jusqu'à la voiture.

— Comme vous êtes bonne, balbutia-t-il, et comme je suis confus !...

— Confus de quoi ? interrompit Reine précipitamment, je n'ai rien fait d'extraordinaire et n'importe qui eût agi de la même façon.

— Je vous en prie, supplia-t-il avec un accent pénétrant, ne me gêtez pas mon bonheur... Je sais bien que le premier passant venu se serait montré charitable, mais l'idée que c'est vous, vous seule... qui m'avez secouru, me remplit de joie, en même temps qu'elle augmente mes remords... J'ai si peu mérité que vous vous intéressiez à moi !...

Il s'arrêta, espérant peut-être qu'elle allait lui demander une explication, puis voyant qu'elle restait impassible et semblait ne pas comprendre, il ajouta :

— Je vous ai offensée, je vous ai méconnue... J'en ai été cruellement puni... Mais les regrets tardifs sont impuissants à guérir les blessures qu'on a faites... Ah ! si l'on pouvait revenir en arrière, effacer d'un trait les heures où l'on a été fou et aveugle !

— Ne parlons plus de cela ! repartit-elle brièvement, mais d'une voix singulièrement adoucie.

En dépit d'elle-même, elle était touchée de ce repentir exprimé en phrases décousues, où vibrait un accent de sincérité. A mesure que Julien s'hu-

miliait, la rancune de Reine des Bois s'évanouissait. Elle reconnaissait qu'elle l'aimait toujours, malgré ses défauts, ses faiblesses et ses maladresses. Elle éprouvait à son tour une joie attendrie, en constatant que, pour la première fois, il s'ouvrait à elle et lui découvrait un coin de son cœur obscur.

Ils étaient redevenus silencieux, mais ils se sentaient maintenant plus près l'un de l'autre, leurs secrètes pensées se pénétraient mieux, un accord muet s'établissait entre eux. De temps à autre, Reine s'arrêtait pour que Julien pût se reposer. Avec plus d'abandon elle lui prêtait l'appui de son bras ou de son épaule, et le jeune homme semblait trouver une force nouvelle dans l'étreinte de ce bras robuste et charmant.

Lentement, — mais trop vite encore à leur gré, — ils atteignirent ainsi l'extrémité du sentier et aperçurent la carriole qui attendait sur la route forestière. Julien y monta avec l'aide de Reine et du domestique de la ferme. Quand il fut étendu sur les bottes de paille qu'on avait disposées au fond de la voiture, il s'accoua à l'une des ridelles et ses yeux, qui cherchaient avidement ceux de la jeune fille, les rencontrèrent enfin. Leurs regards se fondirent l'un dans l'autre et échangèrent plus de confidences significatives que pendant toute la durée du trajet. Cela ne dura que quelques instants, mais ces brèves secondes continrent toute une confession

d'amour : aveux mêlés de repentir, promesses de pardon, tendre effusion d'âme...

— Merci, mademoiselle, soupira enfin Buxières, voulez-vous me donner la main ?

Elle la lui donna et tandis qu'il la retenait dans ses doigts, Reine se tourna vers le conducteur installé sur son siège.

— Justin, recommanda-t-elle, allez au pas afin d'éviter les cahots... Bonsoir, monsieur de Buxières, faites appeler le médecin dès que vous serez rentré et tout ira bien... J'enverrai prendre de vos nouvelles.

Elle s'engagea pensivement sur le chemin de la Thuillère, tandis que la carriole s'éloignait dans la direction de Vivey.

Le docteur, mandé au château, reconnut l'existence d'une entorse simple et constata que le premier pansement avait été très habilement fait. Il banda de nouveau le pied et prescrivit à son client de garder une complète immobilité. Deux jours après, la Guite vint, de la part de Reine, s'informer de la santé de M. de Buxières. Elle apportait un gros bouquet de muguet et d'aspérules que M^{lle} Vincart envoyait au patient pour le consoler de ne pouvoir courir les bois, et que Julien garda pendant des journées auprès de lui.

Cette entorse, attrapée à Maigrefontaine et providentiellement soignée par Reine Vincart ; le retour

du jeune homme dans la carriole de la Thuilière ; l'envoi du bouquet de muguets, piquèrent au vif la curiosité de Manette. Elle flaira là-dessous quelque amoureux mystère, commenta avec des intentions médiocrement charitables les moindres détails de cette aventure et colporta soigneusement ses commentaires à travers le village. Bientôt toute la paroisse, depuis le dernier bûcheron jusqu'à l'abbé Pernot, fut averti « qu'il y avait quelque chose entre M. de Buxières et la fille au père Vincart ».

Pendant ce temps, Julien, sans se douter que son amour pour Reine défrayait la conversation des commères du pays, maudissait l'accident qui le tenait couché sur sa chaise longue. Enfin il put poser le pied à terre et marcher à l'aide d'une canne ; puis, quelques jours plus tard, le médecin lui permit de sortir. Sa première visite fut pour la Thuilière.

Il y alla un après-midi et trouva Reine dans la cuisine, assise auprès du paralytique ensommeillé. Elle lisait un journal qu'elle garda dans sa main, tout en se levant pour recevoir le visiteur. Après qu'elle eut félicité ce dernier de sa guérison et qu'il l'eut chaleureusement remerciée, elle lui montra le journal.

— Vous me voyez toute bouleversée, dit-elle avec un peu d'embarras, il paraît que nous avons la guerre et que nos troupes sont entrées en Italie... Savez-vous des nouvelles de Claudet ?

Julien tressaillit. Il s'attendait à toute autre chose qu'à cette question. Le nom du grand Chasserot n'avait pas été prononcé dans le sentier de Maigre-fontaine et il se leurrerait de l'espoir que Reine ne s'occupait plus de lui. En surprenant, dès le début de sa visite, ce nom sur les lèvres de la jeune fille, en constatant l'émotion que lui causait la lecture du journal, toute sa défiance lui revint, et ce fut avec un tremblement dans la voix qu'il répondit :

— Il m'a écrit il y a peu de jours... Il se porte bien.

— Où est-il ?

— En Italie, avec son bataillon qui fait partie du 1^{er} corps d'armée... Sa dernière lettre est datée d'Alexandrie... Il m'annonce qu'il doit partir le lendemain pour Tortone où l'on s'attend à rencontrer les premiers régiments ennemis...

Les yeux de Reine devinrent humides et, à travers les larmes qui les mouillaient, ses regards se fixèrent au loin, sur l'horizon boisé qu'on voyait de la fenêtre.

— Pauvre Claudet ! murmura-t-elle en frissonnant, que fait-il à cette heure ?...

« Ah ! pensait égoïstement Julien, tandis que son visage s'assombrissait, elle l'aime peut-être encore !... »

*

* *

Pauvre Claudet !... Ce même soir, tandis qu'on s'entretient de lui à la ferme, il campe avec son bataillon, non loin de Voghera, sur le bord d'un obscur affluent du Pô, dans un pays couvert de blés déjà hauts, coupé çà et là par des vergers touffus et de vigoureux ceps de vignes qui grimpent jusqu'à la cime des mûriers. En cet endroit, son bataillon forme l'extrême avant-poste de l'armée et, à la nuit tombante, Claudet est en grand'garde le long des talus de la petite rivière. Une splendide nuit de mai, illuminée par des milliers d'étoiles qui, dans ce limpide ciel italien, paraissent plus grosses et plus rapprochées au grand Chasserot, habitué au ciel toujours un peu vapoureux de la Haute-Marne. Des rossignols épars dans les vergers se répondent d'arbre en arbre et leur musique enchante amoureusement la campagne assoupie. Quel délice de les entendre, quelle sérénité s'épand sur cette plaine fleurie, vaguement entrevue à la clarté des astres !... Qui se douterait que, de tous côtés, de sourds préparatifs de combat s'achèvent dans la nuit ?... Parfois pourtant des coups de feu échangés avec les avant-postes ennemis éclatent sinistrement et tous les rossignols se taisent. Puis le silence plane de nouveau sur les vergers et les blés verts, et le chœur des oiseaux printaniers recommence. Claudet, appuyé sur son fusil, songe qu'à cette même heure les rossignols chantent aussi dans le parc de Vivey et dans le

jardin de la Thuilière. Il revoit la blanche figure de Reine des Bois : il se la représente accoudée à sa fenêtre écoutant cette même amoureuse mélodie résonner à la lisière des taillis de Maigrefontaine... Sa poitrine se serre douloureusement et une amollissante nostalgie lui tombe sur le cœur. Mais, tout en essuyant ses yeux humides, il a honte de ce mouvement de faiblesse ; le sentiment de sa responsabilité le ressaisit et, l'oreille au guet, il fouille du regard ces plis de terrain, ces obscurs fourrés où un ennemi peut se cacher...

Le lendemain, 20 mai, il est réveillé par un branlebas de combat.

Le bataillon de Claudet, lancé sur Montebello, se dissémine en tirailleurs parmi les maïs et les vignobles. Des régiments s'enfoncent dans les rizières, escaladent les plantations de vignes et chargent les colonnes ennemies. Le canon scande de sa grosse voix les pétilllements plus grêles de la fusillade et des volées de mitraille fouettent l'air de leur aigre sifflement. A travers le crépitement des coups de fusil et les tonnerres de l'artillerie, on distingue les hurras gutturaux des Autrichiens et les cris entrecoupés de jurons des troupiers français. Les fossés se jonchent de morts, les clairons sonnent la charge, les survivants, obéissant à une irrésistible poussée, s'élancent en avant. Les crêtes se couronnent de masses humaines rebondissantes et les premiers pan-

talons rouges se montrent dans les rues de Montebello, le long des façades couleur de chaux, crénelées et hérissées de fusils autrichiens d'où grêlent des balles.

On fait le siège des maisons, des cours et des enclos ; à chaque instant on entend des fracas de portes qu'on enfonce, de fenêtres qu'on brise et des bousculades de gens qui s'effarent. Les uniformes blancs se replient en désordre. Le village est aux Français !... Non cependant, pas encore tout entier.

Des dernières maisons jusqu'au cimetière le sol se relève et, en arrière, un monticule se dresse. Là l'ennemi s'est retranché et, rangeant des canons en batterie, mitraille terriblement le village qu'il vient d'évacuer...

Devant cet ouragan de fer qui les fauche, les assaillants hésitent et reculent. Près d'une bâtisse dont le crépi s'émiette sous les balles, un général pousse son cheval en avant et crie :

— Allons, les enfants, enlevons la position !

L'un des premiers, parmi les chasseurs ralliés à la hâte, un soldat alerte, carré d'épaules, à la moustache brune et au teint olivâtre, s'élanche sur la route. C'est Claudet. D'autres le suivent et bientôt des centaines d'hommes se ruent à la baïonnette vers le cimetière. Le grand Chasserot bondit à travers champs, comme il courait jadis à la poursuite d'un chevreuil dans les tranchées de Charbonnière.

A droite et à gauche, des soldats tombent autour de lui, mais il les voit à peine ; il va toujours, haletant, enragé, sans presque penser. En traversant un champ vert, semé de glaïeuls roses, il remarque pourtant que les blés poussent ici autrement dru que les seigles de chez lui ; c'est la seule réflexion qui se détache nettement de son cerveau en ébullition. Le mur du cimetière est escaladé ; on se bat maintenant sur les fosses, on s'égorge sur les revers du coteau ; enfin la redoute est enlevée et la déroute de l'ennemi commence. Mais au moment où Claudet se baisse pour ramasser une cartouche, une balle l'atteint au front et, sans un cri, parmi les fenouils qui foisonnent autour des tombes, il s'affaisse — en songeant au clocher de son village.

.

— J'ai une triste nouvelle à vous annoncer, dit Julien à Reine, en entrant un soir de juin dans le jardin de la Thuilière.

La veille, il avait été officiellement informé par le maire du décès de Germain-Claudet Séjournant, engagé volontaire au 17^e bataillon de chasseurs à pied, tué à l'ennemi le 20 mai 1859.

Reine se tenait debout entre deux buissons de roses paysannes. Dès les premiers mots prononcés par M. de Buxières, elle pressentit un malheur et pâlit.

— Claudet ? murmura-t-elle.

— Il est mort, répondit très bas Julien, il s'est battu bravement et a été tué à Montebello.

La jeune fille demeurait immobile, les yeux secs, et, pendant un moment, Buxières put croire qu'elle supporterait avec calme l'annonce de cette mort lointaine d'un homme dont elle n'avait pas voulu pour mari. Tout à coup elle se détourna, fit quelques pas, puis appuyant ses bras croisés et sa tête au tronc d'un prunier voisin, elle fondit en larmes. Au mouvement convulsif des épaules on devinait la violence des sanglots qui la suffoquaient. M. de Buxières, interdit par l'explosion de cette douleur qu'il jugeait excessive, fut repris de ses soupçons et de sa méfiance. Il jalousait maintenant ce mort qu'elle pleurait ainsi, ouvertement. Il fallait que Claudet lui tînt bien au cœur pour qu'elle s'abandonnât aussi librement, devant un témoin, à ces choquantes manifestations ! Il se sentait gêné par ces larmes abondamment répandues ; il essaya de les arrêter en adressant la parole à l'affligée ; mais dès les premiers mots, elle se détacha de l'arbre, gravit précipitamment l'escalier de la cuisine et disparut en fermant la porte derrière elle. Quelques minutes après, la Guite vint dire à Buxières que Reine désirait rester seule et qu'elle le priait de l'excuser.

Il quitta la ferme, déconcerté, abattu, prêt à pleurer lui-même sur l'écroulement de ses espérances, et

s'en retourna tristement à Vivey. Comme il atteignait les premières maisons du village, il se heurta contre l'abbé Pernot qui marchait à grandes enjambées vers le château.

— Ah ! s'exclama le prêtre, bonjour, monsieur de Buxières, justement j'allais chez vous... Est-ce vrai que vous avez de mauvaises nouvelles ?

Julien hocha la tête affirmativement et informa le curé de la funèbre communication qu'il avait reçue. Les traits de l'abbé s'allongèrent, ses deux lèvres s'avancèrent en une lippe chagrine et, pendant quelques instants, il garda une attitude condoléante.

— Pauvre garçon, soupira-t-il avec un sifflement nasal, il n'a pas eu de chance !... S'en aller à vingt-six ans, en pleine force, en pleine santé, c'est dur !... Un si joyeux vivant, un si adroit tireur !...

Puis, comme il n'avait pas le naturel mélancolique et ne pouvait rester longtemps sous une impression fâcheuse, il se consola par une citation biblique et par un de ces pieux lieux communs dont il avait l'habitude d'user au prône.

— Enfin, ajouta-t-il, « le Seigneur est juste dans toutes ses voies et saint dans toutes ses œuvres » ; il compte les cheveux sur nos têtes et nos destinées sont en ses mains... Nous célébrerons, pour le repos de l'âme de Claudet, une belle messe chantée...

Il toussa et releva les yeux vers Julien.

— Je désirais, continua-t-il, vous voir pour deux motifs, monsieur de Buxières : premièrement pour m'informer du sort de Claudet, et secondement pour vous parler d'une chose... délicate... qui vous concerne, mais qui intéresse aussi la sécurité d'une autre personne et la dignité de la paroisse...

Julien le regardait d'un air effaré. Le curé poussa la petite porte du parc et, passant le premier, ajouta :

— Entrons chez vous, nous y serons mieux pour causer de cette affaire.

Quand ils furent sous les arbres :

— Monsieur de Buxières, reprit l'abbé, savez-vous qu'en ce moment vous faites virer plus que de raison les langues de mes paroissiens?... Oh ! acheva-t-il, en répondant à un geste de son interlocuteur, sans préméditation, j'en suis persuadé, mais enfin on jase sur votre compte... et sur celui de Reine.

— Sur M^{lle} Vincart ? s'exclama Julien indigné, que peut-on dire ?...

— Bien des choses qui me déplaisent... On parle de votre entorse attrapée à Maigrefontaine en compagnie de Reine Vincart, de votre retour dans sa carriole, de vos visites à la Thuilière, que sais-je ?... Et comme les hommes, et surtout les femmes, sont plus enclins à voir le mal que le bien, on prétend que vous compromettez cette jeune fille... Or, Reine vit

quasi seule et sans protection... C'est donc à moi, son pasteur, de la défendre contre sa propre faiblesse... C'est pourquoi j'ai jugé à propos de vous prier... d'être plus circonspect et de ne pas jouer avec sa réputation.

— Sa réputation ? répéta Julien irrité, je ne vous comprends pas, monsieur le curé !

— Dame ! je m'explique pourtant assez clairement... La créature est faible... On perd vite la réputation d'une fille, quand on cherche à lui plaire sans pouvoir l'épouser.

— Et pourquoi ne pourrais-je l'épouser ? demanda-t-il en rougissant.

— Parce qu'elle n'est pas de votre monde et que vous ne l'aimeriez pas assez pour passer sur cette différence de condition, si un mariage devenait nécessaire...

— Qu'en savez-vous ? répliqua violemment Julien, je n'ai pas de sots préjugés et les obstacles ne viendraient pas de mon côté... Mais rassurez-vous, monsieur l'abbé, ajouta-t-il avec amertume, le danger n'existe que dans l'imagination de vos paroissiens et Reine n'a jamais songé à moi !... C'était Claudet qu'elle aimait !

— Hum ! hum ! interjecta dubitativement le curé, qui savait à quoi s'en tenir.

— Vous n'en douteriez pas, insista Buxières énervé par les incroyables hochements de tête de

l'abbé, si, comme moi, vous l'aviez vue fondre en larmes, lorsque je lui ai annoncé la mort de Séjournant. Elle n'a même pas attendu que je fusse dehors pour laisser éclater ses regrets. Peu lui importait ma présence... Ah ! elle m'a fait cruellement sentir combien je lui suis indifférent !...

— Vous l'aimez donc bien ? demanda sournoisement l'abbé, tandis qu'un imperceptible sourire rétroussait ses lèvres.

— Oui, je l'aime ! s'écria-t-il avec emportement. Il rougit et baissa la tête.

— Mais, continua-t-il, en se repentant déjà de sa franchise, je suis bien fou de vous le laisser voir, puisque Reine ne se soucie point de moi !

Il y eut un moment de silence pendant lequel le curé puisa une prise dans une minuscule *queue de rat* en écorce de merisier.

— Monsieur de Buxières, insinua-t-il d'un air d'oracle, Claudet est défunt... et les morts, comme les absents, ont tort... D'ailleurs, qui sait si vous ne vous abusez pas sur la nature des regrets de Reine ? Je tirerai cela au clair aujourd'hui même... Bonsoir, tenez-vous coi et soyez sage...

Là-dessus il le quitta, mais au lieu de rentrer à la cure il se dirigea de son pas accéléré vers la Thui-lière. Malgré l'opposition de la Guite, il usa de son autorité pastorale pour pénétrer jusqu'à Reine et il s'enferma avec elle. Ce qu'il lui dit ne sortit pas de

l'obscur chambre de réserve où eut lieu l'entretien. Il dut trouver, pour adoucir le chagrin de Reine des Bois, des paroles éloquentes, car, lorsqu'il fut parti, la jeune fille descendit au jardin avec un visage pacifié quoique toujours mélancolique. Elle demeura longuement méditative au milieu des buissons de roses, mais sa méditation n'avait rien d'amer et un miraculeux rassérènement semblait s'être répandu sur son cœur, comme un baume.

*

* *

Quelques jours après, dans le frisson d'un de ces matins blancs de rosée, dont les gorges de la montagne langroise ont le privilège, les cloches de Vivey sonnèrent « au mort », annonçant une messe célébrée à la mémoire de Claudet. Le grand Chasserot ayant été aimé de tout le monde aux environs, les assistants affluaient devant l'église. On voyait piétons et voitures descendre la rampe très raide de la haute plaine qui s'étend au-dessus du village. Il en venait par les routes boisées de Praslay, par le chemin d'Auberive et les futaies de Charbonnière ; compagnons de chasse et de plaisir, bûcherons et sabotiers campés sous bois, habitants des fermes enclavées dans la forêt, personne ne manquait à l'appel. La rustique nef blanchie à la chaux était trop étroite

pour les contenir tous et le trop-plein reflua jusqu'à dans la rue. Arbeltier, le menuisier du village, avait charpenté un catafalque rudimentaire qui se dressait voilé de noir et entouré de cierges, devant les degrés du maître-autel. Sur le poêle semé de larmes blanches s'amoncelaient des brassées de fleurs sauvages, envoyées de la Thuilière et répandant sous la voûte fraîche une verte odeur aromatique. L'abbé Pernot, revêtu de ses ornements de deuil, officiait. Par les fenêtres de l'abside, on voyait des coins de ciel bleu ; on entendait au loin des aboiements de chiens et des chants d'oiseaux ; et tout en écoutant le *Dies iræ* psalmodié par deux chantres à voix chevrotantes, le curé pensait à ce robuste et joyeux garçon qui, l'autre année encore, courait si allégrement à travers bois, escorté de Charbonneau et de Montagnard, et qui, maintenant, gisait en pays étranger, dans la fosse commune du petit cimetière de Montebello...

A chaque reprise des versets de la funèbre prose, Manette Séjournant, affalée sur son prie-Dieu, scandait la monotone mélodie des chantres avec des sanglots tumultueux. Sa douleur était bruyante et désordonnée, mais elle apitoyait moins les assistants que la tristesse contenue et pourtant poignante de Reine Vincart. Les vêtements noirs de la jeune fille agenouillée faisaient encore mieux ressortir la pâleur mate de son visage. Elle ne poussait pas un soupir,

mais par moment une contraction des lèvres, un frémissement du menton, faisaient deviner un sanglot étouffé dans la gorge. Parfois aussi, dans la tache sombre de ses yeux allongés, une larme brillait, puis roulait lentement sur la joue très blanche.

Du banc d'œuvre où il se tenait seul, Julien de Buxières constatait avec dépit la muette éloquence de cette douleur concentrée et se sentait de plus belle mordu par la jalousie. Il se prenait à envier le sort de ce défunt pleuré avec une tendresse si digne. De nouveau le mystère de cet attachement si visible et si tenace, suivi d'une si étrange rupture, tourmentait l'esprit inquiet de Buxières. « Elle aimait Claudet, puisqu'elle le pleure, se répétait-il, et si elle l'aimait, pourquoi cette rupture qu'elle a provoquée et qui a poussé le malheureux au désespoir ?... »

Après l'absoute, toute l'assistance défila devant Julien, debout en avant du catafalque. Quand ce fut le tour de Reine Vincart, comme les autres, elle tendit la main à M. de Buxières ; en même temps elle le regarda avec une expression si amicalement triste, il y eut dans son étreinte quelque chose de si intimement cordial, que les idées du jeune homme furent derechef bouleversées. Il lui sembla voir dans cet amical regard, dans cette confiante poignée de main, quelque chose comme un appel et un encouragement à parler. Quand hommes et femmes se dispersèrent sur les marches de l'église, un remous

de la foule le rapprocha de Reine et, sans s'inquiéter du qu'en dira-t-on, sans se soucier des yeux curieux qui l'épiaient, il résolut de la suivre.

Un hasard heureux le servit. Reine Vincart avait pris pour retourner à la ferme le sentier qui longeait les bois et la clôture du parc. Julien rentra précipitamment au château, traversa les jardins et suivit à l'intérieur une allée parallèle au sentier extérieur, masqué par des tilleuls et des noisetiers. Entre les branches feuillues, le jeune homme pouvait distinguer la robe noire de Reine qui marchait rapidement sous les retombées des hêtres de la lisière. A l'extrémité de l'enclos, il poussa une petite porte et déboucha brusquement sur la sente forestière.

En le retrouvant devant elle, la jeune fille parut plus surprise que mécontente. Après un léger arrêt, elle se remit à marcher tranquillement. Lorsqu'elle passa près de lui :

— Mademoiselle Reine, dit-il, voulez-vous me permettre de vous accompagner jusqu'à la Thuilière ?

— Je veux bien, répondit-elle brièvement.

Elle pressentait que quelque chose de décisif allait se passer et sa voix tremblait un peu. Profitant de la permission qui lui était octroyée, Buxières cheminait auprès de Reine dans le sentier si étroit que leurs vêtements se frôlaient ; mais il ne semblait point pressé de parler, et entre eux tombait un émouvant silence, interrompu seulement par l'en-

volée d'un oiseau ou le bruissement des branches froissées.

— Reine, commença tout à coup Julien, vous m'avez tantôt si affectueusement donné la main, que cela me décide à vous parler à cœur ouvert... Je vous aime, Reine, et depuis longtemps... Mais j'ai été si accoutumé à renfoncer en dedans ce que je pense, je sais si mal me conduire dans la vie, je me défie tellement de moi, que je n'ai jamais osé vous le dire... Cela vous explique mes emportements et mes stupides inconséquences. J'en subis la peine aujourd'hui, car tandis que j'hésitais, un autre a pris ma place ; bien qu'il soit mort, son souvenir reste entre nous, et je sais que vous l'aimez toujours...

Elle l'écoutait, le front penché, les yeux demi-clos, et son cœur battait.

— Je ne l'ai jamais aimé de la façon que vous supposez, répondit-elle laconiquement.

Les yeux bleus de Julien s'éclairèrent. Un nouveau silence suivit les paroles de Reine. Ils étaient arrivés aux pâtis de la Planche au Vacher, qu'inondait la pleine lumière de midi. Autour d'eux, des sauterelles susurraient dans les ronciers et en plein ciel les alouettes chantaient. Julien semblait se recueillir pour débrouiller le sens de cette réponse à demi rassurante, mais où certains points restaient encore obscurs.

— Pourtant, objecta-t-il, vous le pleurez !

Un sourire mélancolique effleura un instant les pures lèvres rouges de Reine.

— Vous êtes jaloux de mes larmes ? murmura-t-elle.

— Oui, s'écria-t-il en s'exaltant, je vous aime si exclusivement que je porte envie à Claudet !... Puisque sa mort vous cause de si cuisants regrets, c'est qu'il vous était plus cher que ceux qui survivent...

— Vous devez bien penser que non, répliqua-t-elle doucement, puisque j'ai refusé de l'épouser...

Il secouait la tête et semblait douter encore. Alors, elle réfléchit que si elle ne rassurait pas complètement ce cœur ombrageux en lui disant toute la vérité, un doute maladif subsisterait en lui et le tourmenterait toujours. Elle se savait aimée et elle voulait être aimée avec sécurité. Obéissant aux injonctions de l'abbé Pernot, elle se pencha vers Julien et, rouge de honte, les yeux mouillés, elle lui chuchota à l'oreille le secret de son étroite parenté avec Claudet.

Cette pénible et troublante confidence était murmurée si bas qu'elle se confondait presque avec le bourdonnement sourd des insectes et la chanson des alouettes. Le soleil luisait partout ; les bois étaient aussi verdoyants et fleuris qu'au jour où, dans la hutte des charbonniers, Julien avait manifesté son

amour avec une si sauvage violence. A peine les derniers mots d'aveu eurent-ils expiré sur les lèvres de Reine, que Julien de Buxières, l'entourant de ses bras, la baisa chastement sur les yeux, — et cette fois, elle ne le repoussa plus.

Talloires, mai-octobre 1889.

FIN



IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
IMPRIMÉ EN GRANDE-BRETAGNE
PRINTED IN GREAT BRITAIN

COLLECTION NELSON

LISTE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

- Edmond ABOUT.**
Le Nez d'un Notaire.
Les Mariages de Paris.
- Madame d'ABRANTÈS.**
Mémoires. (Extraits.)
(2 vol.)
- Amédée ACHARD.**
Belle-Rose.
Récits d'un Soldat.
Les Coups d'Épée de M. de
la Guerche.
Envers et contre Tous.
La Cape et l'Épée.
La Toison d'Or.
- Paul ACKER.**
Le Désir de vivre.
- Jean AICARD.**
L'Illustre Maurin.
Maurin des Maures.
Notre-Dame-d'Amour.
Le Rire de Maurin des
Maures.
- Mathilde ALANIC.**
Le Maître du Moulin Blanc.
La Gloire de Fontclair.
Derrière le Voile.
Les Loups sur la Lande.
Ma Cousine Nicole.
- Henri ARDEL.**
Le Mal d'Aimer.
Le Feu sous la Cendre.
Seule.
- André ARMANDY.**
Pour l'Honneur du Navire.
- Vte G. d'AVENEL.**
Les Français de mon temps.
- Honoré de BALZAC.**
Eugénie Grandet.
La Peau de Chagrin, Le
Curé de Tours, Le Colonel
Chabert. (1 vol.)
Les Chouans.
Ursule Mirouët.
Le Père Goriot.
César Birotteau.
Le Lys dans la Vallée.
La Cousine Bette.
Le Cousin Pons.
Le Médecin de Campagne.
Le Curé de Village.
Modeste Mignon.
La Maison du « Chat-qui-
pelotte ».
Grandeurs et Misères des
Courtisanes.
Une Ténébreuse Affaire.
L'Illustre Gaudissart.
- Maurice BARRÈS.**
Colette Baudoche.
Le Roman de l'Énergie na-
tionale :
* Les Déracinés.
** L'Appel au Soldat.
*** Leurs Figures.
- Marie BASHKIRTSEFF.**
Journal. (Extraits.)
- Émile BAUMANN.**
La Fosse aux Lions.
- René BAZIN.**
De toute son Ame.
Le Guide de l'Empereur.
Madame Corentine.
La Barrière.
Ma Tante Giron.
Davidée Birot.

COLLECTION NELSON (suite)

- E. C. BENTLEY.**
L'Affaire Manderson.
- Vicente BLASCO IBAÑEZ.**
Arènes sanglantes.
Terres maudites.
La Horde.
- Johan BOJER.**
La Puissance du Mensonge.
- Henry BORDEAUX.**
La Croisée des Chemins.
La Robe de Laine.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.
La Neige sur les Pas.
Les Yeux qui s'ouvrent.
Les Derniers Jours du Fort de Vaux.
Les Captifs délivrés.
La Maison.
La Maison morte.
- Paul BOURGET.**
Le Disciple.
Voyageuses.
L'Émigré.
- René BOYLESVE.**
L'Enfant à la Balustrade.
Sainte-Marie-des-Fleurs.
La Becquée.
- BRADA.**
Retour du Flot.
- Jean de la BRÈTE.**
Mon Oncle et mon Curé.
Un Vaincu.
- John BUCHAN.**
Les Trente-neuf Marches,
La Centrale d'Énergie.
(1 vol.)
Salut aux Coureurs d'Aventures.
- A. CAHUET.**
Le Missel d'Amour.
- Madame CAMPAN.**
Mémoires sur la Vie de Marie-Antoinette. (Extraits.)
- Madame E. CARO.**
Amour de Jeune Fille.
Pas à pas.
- Pierre CHANLAINE et Gérard BOURGEOIS.**
Piboulette.
- CHATEAUBRIAND.**
Mémoires d'Outre-tombe.
(Extraits.)
- A. de CHATEAUBRIANT.**
La Brière.
- Gaston CHÉRAU.**
La Maison de Patrice Perrier.
- Victor CHERBULIEZ.**
L'Aventure de Ladislas Bolski.
Le Comte Kostia.
Miss Rovel.
La Revanche de Joseph Noirel.
Le Roman d'une honnête Femme.
Le Fiancé de Mlle Saint-Maur.
La Bête.
Samuel Brohl et Cie.
- Jules CLARETIE.**
Noris.
Le Petit Jacques.
Les Huit Jours du Petit Marquis.
- Émile CLERMONT.**
Amour promis.
- Henri CONSCIENCE.**
Le Gentilhomme pauvre.
- M. CONSTANTIN - WEYER.**
Un Homme se penche sur son passé.
- Pierre de COULEVAIN.**
Ève Victorieuse.
L'Île inconnue.
- S. R. CROCKETT.**
La Capote lilas.
- J. O. CURWOOD.**
Nomades du Nord.
- Henry DAGUERCHES.**
Le Kilomètre 83.

COLLECTION NELSON *(suite)*

- | | |
|---|--|
| <p>Alphonse DAUDET.
Lettres de mon Moulin.
Contes du Lundi.
Numa Roumestan.
Le Petit Chose.
Le Nabab. (2 vol.)
Alphonse Daudet, Marchand de Bonheur.
Jack. (2 vol.)
Fromont jeune et Risler aîné.
Soutien de Famille.</p> <p>Grazia DELEDDA.
Elias Portolu.</p> <p>J. DES GACHONS.
La Vallée Bleue.
Mon Amie.
La Maison des dames Renoir
Comme une Terre sans Eau.</p> <p>Charles DICKENS.
Aventures de Monsieur Pickwick. (3 vol.)
David Copperfield. (2 vol.)
Le Grillon du Foyer.
Olivier Twist.</p> <p>Fédor DOSTOÏEVSKI.
Une Fâcheuse Histoire.</p> <p>Jean DUFOURT.
Calixte.</p> <p>Georges DUHAMEL.
Confession de Minuit.</p> <p>Alexandre DUMAS.
La Tulipe noire.
Le Comte de Monte-Cristo. (6 vol.)
Les Trois Mousquetaires. (2 vol.)
Vingt Ans après. (2 vol.)
Le Vicomte de Bragelonne. (5 vol.)
La Reine Margot. (2 vol.)
La Dame de Monsoreau. (3 vol.)
Les Quarante-Cinq. (3 vol.)
Joseph Balsamo. (5 vol.)
Le Collier de la Reine. (3 vol.)
Ange Pitou. (2 vol.)
La Comtesse de Charny. (6 vol.)</p> | <p>Le Chevalier de Maison-Rouge. (2 vol.)
Les Blancs et les Bleus. (3 vol.)
Les Compagnons de Jéhu. (2 vol.)
Ascanio. (2 vol.)
Les Deux Diane. (3 vol.)
Le Page du Duc de Savoie. (2 vol.)
L'Horoscope.
Le Trou de l'Enfer.
Le Château d'Eppstein.
Le Gentilhomme de la Montagne.
Le Docteur mystérieux. (2 vol.)
La Fille du Marquis.
Dieu dispose.</p> <p>Alexandre DUMAS fils.
La Dame aux Camélias.
Le Demi-Monde ; Denise.</p> <p>ERCKMANN-CHATRIAN.
Les Rantzau.
L'Ami Fritz.
Histoire d'un Paysan. (3 vol.)</p> <p>Jean-Henri FABRE.
Scènes de la Vie des Insectes.</p> <p>Octave FEUILLET.
Un Mariage dans le Monde.
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre.</p> <p>Gustave FLAUBERT.
L'Éducation sentimentale.
Trois Contes.
Madame Bovary.
Salammbô.</p> <p>Anatole FRANCE.
Jocaste et Le Chat maigre.
Pierre Nozière.
Sur la Pierre blanche.</p> <p>S^t FRANÇOIS DE SALES.
Introduction à la Vie dévote</p> <p>Léon FRAPIÉ.
L'Écolière.</p> <p>Eugène FROMENTIN.
Dominique.
Les Maîtres d'Autrefois.</p> |
|---|--|

COLLECTION NELSON (suite)

- Théophile GAUTIER.**
 Le Capitaine Fracasse.
 (2 vol.)
 Le Roman de la Momie.
 Un Trio de Romans.
- Émile GEBHART.**
 Autour d'une Tiare.
- Edmond de GONCOURT.**
 Les Frères Zemganno.
- Henry GRÉVILLE.**
 Suzanne Normis.
 Sonia.
 Dosia.
- Émile GUILLAUMIN.**
 La Vie d'un Simple.
- GYP.**
 Bijou.
 Le Mariage de Chiffon.
 Petit Bob.
- Ludovic HALÉVY.**
 Criquette.
 L'Abbé Constantin.
- Émile HENRIOT.**
 Aricie Brun ou les Vertus
 bourgeoises.
- Gabriel HANOTAUX.**
 La France en 1614.
- Jerome K. JEROME.**
 Trois Hommes dans un
 Bateau.
 Trois Hommes en balade.
- Alphonse KARR.**
 Voyage autour de mon Jardin
- Rudyard KIPLING.**
 Simples Contes des Collines.
 Nouveaux Contes des Colli-
 nes.
 Sous les Déodars.
 Trois Troupiers.
 Monseigneur l'Éléphant.
 Au Hasard de la Vie.
 Les plus Belles Histoires.
- Eugène LABICHE.**
 Le Voyage de M. Perrichon,
 etc.
- Les Deux Timides et autres
 Comédies.**
- Jean de LA BRUYÈRE.**
 Caractères.
- Pierre LADOUÉ.**
 Un Nuage passa.
- A. de LAMARTINE.**
 Geneviève.
 Raphaël ; Graziella. (1 vol.)
 Jocelyn.
 Le Tailleur de Pierres de
 Saint-Point.
- Anatole LE BRAZ.**
 Pâques d'Islande.
 Le Gardien du Feu.
- Marie LE FRANC.**
 Hélier, fils des bois.
- Jules LEMAITRE.**
 Les Rois.
- Jules LERMINA.**
 Le Fils de Monte-Cristo.
 (4 vol.)
- Eugène LE ROY.**
 Jacquou le Croquant.
 Le Moulin du Frau.
- Arthur LÉVY.**
 Napoléon Intime.
 Napoléon et la Paix.
- André LICHTENBERGER.**
 Gorri le Forban.
 La Petite Sœur de Trott.
- Jack LONDON.**
 Croc-Blanc.
- Pierre LOTI.**
 Figures et Choses qui pas-
 saient.
 Jérusalem.
 Le Roman d'un Enfant.
 Vers Ispahan.
 La Troisième Jeunesse de
 Mme Prune.
- Bulwer LYTTON.**
 Les Derniers Jours de Pompéi
- Maurice MAETERLINCK.**
 Morceaux choisis.

COLLECTION NELSON (suite)

- Hector MALOT.**
 Sans Famille. (2 vol.)
 En Famille. (2 vol.)
 La Petite Sœur (2 vol.)
 Romain Kalbris.
- MARK TWAIN.**
 Contes choisis.
- A. E. W. MASON.**
 L'Eau vive.
- André MAUROIS.**
 Les Silences du Colonel
 Bramble.
 Les Discours du Docteur
 O'Grady.
 Climats.
- Armand MERCIER.**
 L'Aventure amoureuse de
 Pierre Vignal.
- Dmitri MÈREJKOWSKY.**
 Le Roman de Léonard de
 Vinci.
- Prosper MÉRIMÉE.**
 Chronique du Règne de
 Charles IX.
 Colomba.
 Carmen.
 Mosaïque.
- H. Seton MERRIMAN.**
 La Simiacine.
- Jules MICHELET.**
 La Convention.
 Jeanne d'Arc.
- MIGNET.**
 La Révolution française.
 (2 vol.)
- Pierre de NOLHAC.**
 Marie-Antoinette Dauphine.
 La Reine Marie-Antoinette.
 Louis XV et Madame de
 Pompadour.
- Émile NOLLY.**
 Hiên le Maboul.
- Émile OLLIVIER.**
 L'Expédition du Mexique.
- Baronne ORCZY.**
 Le Mouron Rouge.
 Le Serment.
- Nouveaux Exploits du
 Mouron Rouge.
 La Capture du Mouron
 Rouge.
- PÉLADAN.**
 Les Amants de Pise.
- Louis PERGAUD.**
 Drames des Champs et des
 Bois.
 Le Roman de Miraut.
- Ernest PÉROCHON.**
 Nêne.
 La Parcelle 32.
- Martial PIÉCHAUD.**
 La Dernière Auberge.
- Edgar Allan POE** (traduction
BAUDELAIRE).
 Histoires Extraordinaires.
 Nouvelles Histoires Extra-
 ordinaires.
- H. de RÉGNIER.**
 Les Vacances d'un Jeune
 Homme sage.
- Ernest RENAN.**
 Souvenirs d'Enfance et de
 Jeunesse.
 Vie de Jésus.
- Ernest & Henriette RENAN.**
 Lettres intimes.
- Édouard ROD.**
 L'Ombre s'étend sur la
 Montagne.
- J.-H. ROSNY aîné.**
 La Guerre du Feu.
- B. de SAINT-PIERRE.**
 Paul et Virginie.
- SAINT-SIMON.**
 La Cour de Louis XIV.
 (Extraits des *Mémoires*.)
- George SAND.**
 Jeanne.
 Mauprat.
 La Petite Fadette.
 François le Champi.
 Les Maîtres Sonneurs.

COLLECTION NELSON (suite)

- | | |
|--|--|
| <p>Le Marquis de Villemer.
La Mare au Diable.
Le Meunier d'Angibault.
Elle et Lui.
Valentine.</p> <p>Jules SANDEAU.
Mademoiselle de la Seiglière
Sacs et Parchemins.</p> <p>Francisque SARCEY.
Le Siège de Paris.</p> <p>Jeanne SCHULTZ.
Jean de Kerdren.
La Main de S^{te}-Modestine.</p> <p>Walter SCOTT.
Ivanhoé.
Quentin Durward.</p> <p>C^{te} Ph. de SÉGUR.
Mémoires d'un Aide de
Camp de Napoléon : De
1800 à 1812.
La Campagne de Russie.
Du Rhin à Fontainebleau.</p> <p>Henryk SIENKIEWICZ.
Quo Vadis ? (Édition expur-
gée.)</p> <p>Émile SOUVESTRE.
Un Philosophe sous les toits.</p> <p>STENDHAL.
La Chartreuse de Parme.
Le Rouge et le Noir. (2 vol.)</p> <p>R.-L. STEVENSON.
L'Île au Trésor.</p> <p>Rudolf STRATZ.
Le Château de Vogelöde.</p> <p>J. et J. THARAUD.
L'Ombre de la Croix.</p> <p>André THEURIET.
La Chanoinesse.</p> <p>Claude TILLIER.
Mon Oncle Benjamin.</p> <p>Marcelle TINAYRE.
Hellé.
La Rançon.</p> | <p>L'Oiseau d'Orage.
L'Ombre de l'Amour.</p> <p>Léon de TINSEAU.
Un Nid dans les Ruines.
La Clef de la Vie.</p> <p>Léon TOLSTOÏ.
Anna Karénine. (2 vol.)</p> <p>Ivan TOURGUËNEFF.
Fumée.
Une Nichée de Gentils-
hommes.
Les Eaux Printanières.
Terres vierges.</p> <p>Comte A. VANDAL.
L'Avènement de Bona-
parte. (2 vol.) (Edition
abrégée.)</p> <p>Jean-Louis VAUDOYER.
L'Amour masqué.</p> <p>Alfred de VIGNY.
Cinq-Mars.
Servitude et Grandeur Mili-
taires.
Poésies.
Stello.
Théâtre, Journal d'un Poète
(1 vol.)</p> <p>V^{te} E.-M. de VOGÜÉ.
Jean d'Agrève.
Le Maître de la Mer.
Les Morts qui parlent.
Nouvelles Orientales.</p> <p>Barrett WENDELL.
La France d'Aujourd'hui.</p> <p>Colette YVER.
Comment s'en vont les
Reines.</p> <p>Émile ZOLA.
Le Rêve.
Une Page d'Amour.</p> |
|--|--|

ANTHOLOGIE DES POÈTES LYRIQUES FRANÇAIS.
L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

(11)

12

13

14

15

16

17

18

19

20

